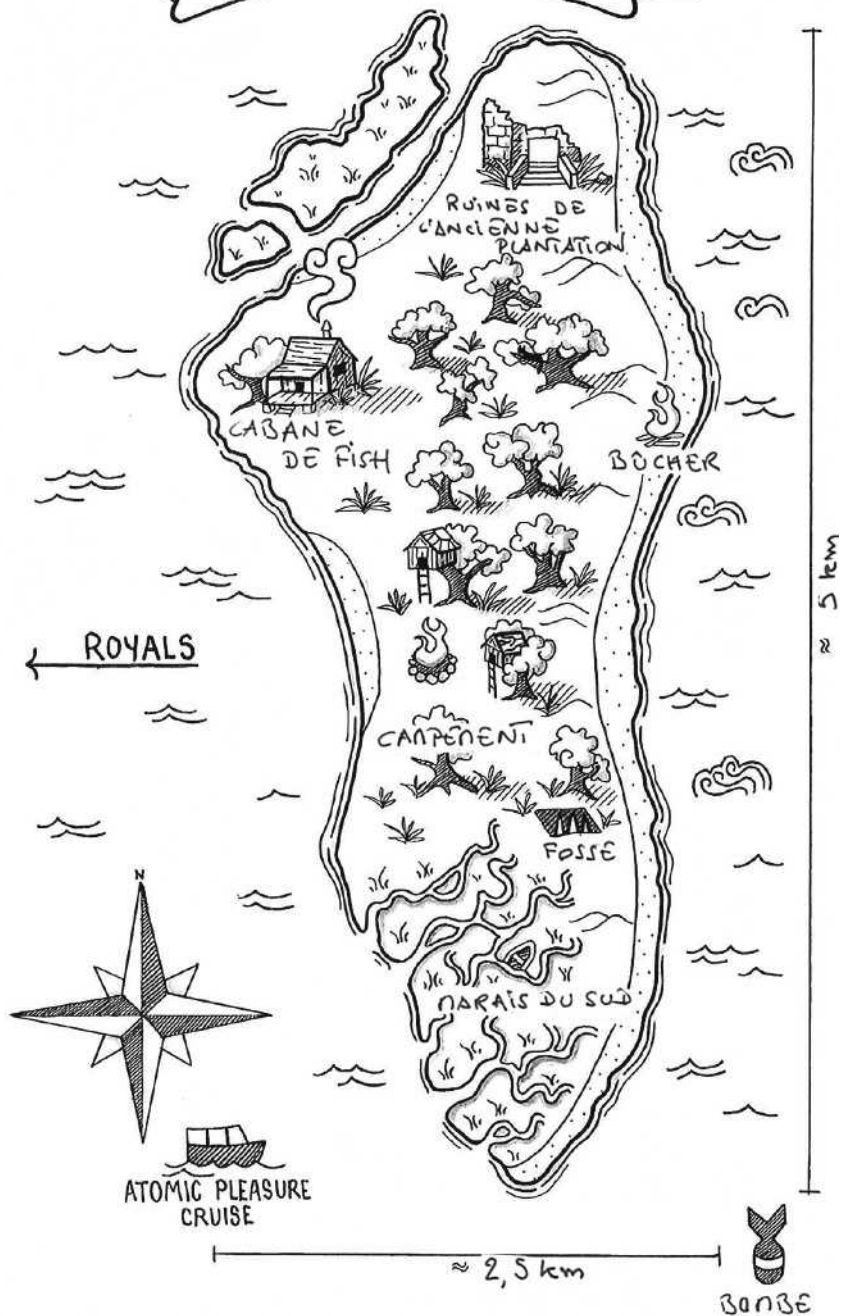


BOMB ISLAND



BOMB ISLAND

STEPHEN HUNDLEY



BOMB ISLAND

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Emmanuelle Heurtebize

BUCHET • CHASTEL

Titre original : *Bomb Island*
Éditeur original : Hub City Press, Spartanburg,
Caroline du Sud
© Stephen Hundley, 2004
Publié en accord avec Hub City Press
et Kleinworks Agency, représentés par 2 Seas Literary Agency.

Et pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2025

ISBN : 978-2-283-03999-1

À mes grands-parents

PREMIÈRE PARTIE

UN

À Bomb Island, le gamin, Fish, était couché sur la branche d'un chêne et guettait avec de petites jumelles. Un nœud dans le bois lui comprimait l'estomac et un moustique sifflait à son oreille, mais il ne bougeait pas. Il vivait ici avec sa famille : le jeune, Reef ; le vieux, Nutzo ; et Whistle, leur sage-mère. Devant lui, sur la plage grise et venteuse, un tigre blanc traquait un poulain chétif.

Le tigre est mon frère, se répétait Fish. Je ne dois pas avoir peur. C'est ce que Whistle a dit.

Alors que certaines des îles barrières de Géorgie représentaient à peine une bande de sable, Bomb Island s'étendait sur cinq kilomètres de long et plus de deux kilomètres de large. Ses chênes étaient célèbres à Royals, la ville continentale où l'on se félicitait que ces arbres séculaires aient servi à la construction des navires de Washington pendant la Révolution. La légende voulait qu'aucun des bateaux de Bomb Island n'ait sombré. Plus célèbre encore était cette bombe atomique tombée par accident, en 1955, et logée dans ses fonds marins.

Le poulain que le tigre pistait se tenait au pied d'une dune, et regardait en contrebas de chaque côté de la plage. Ses oreilles brunes et duveteuses battaient dans le vent violent venu de l'océan. Les rafales charriaient sable, écume et embruns. Le tigre évoluait entre les petites dépressions dunaires, rampant sur le ventre, couvert des touffes d'herbe jaune éparées. Derrière les animaux, une petite plage s'inclinait face à la marée, et une lune fantomatique s'accrochait au jour.

Ils avaient nommé le tigreau Sugar quand Whistle l'avait adopté, et pendant le froid mordant de l'hiver, ils avaient dormi entassés tous ensemble dans la même cabane en haut d'un arbre, autour du petit. Depuis, Sugar avait atteint sa taille adulte et dormait seul, souvent dans les fourrés. Fish avait des crampes, il s'étirait comme il pouvait sur son perchoir. Il observait depuis des heures, scrutant l'herbe où le tigre se planquait.

Dès qu'une créature croisait son repaire, le tigre la tuait. Il attrapait les goélands et délogeait les crabes de leurs trous. D'humeur joueuse, il envoyait les tatous voltiger à trois mètres et les rattrapait, mais là où Sugar était encore plus fantastique et féroce, pensait Fish, c'était dans les dunes, quand il pourchassait les chevaux.

Au cours de l'année, depuis que Sugar s'était mis à chasser, Fish avait vu les chevaux semi-sauvages de Bomb Island ruer et se cabrer dès que le tigre quittait sa cachette pour leur sauter au cou, les clouer sur le sable ; ou quand il les harponnait, ils se mettaient à battre des sabots en roulant

sur le dos. À côté de Sugar, les petits chevaux insulaires passaient volontiers pour des chiens.

À vingt mètres de l'arbre, le poulain baissa la tête pour brouter l'herbe, et Sugar se faufila. Fish ne l'avait jamais épié d'aussi près. Même s'ils l'avaient élevé dès son plus jeune âge, Sugar chassait toujours seul. Mais il avait presque atteint le poulain et rien n'indiquait que le tigre ait repéré Fish. Le garçon avait subitement les mains moites. Il espérait que le poulain détalerait.

À sa façon de se tapir sur le sable, Sugar aurait pu être une statue de pierre, mais le poulain était sauvé. Quatre adultes vigoureux l'avaient rejoint, et les chevaux gravissaient maintenant les dunes, une harde au galop. Fish se hissa plus haut sur la branche pour observer Sugar s'effacer en reculant devant les bêtes qui piétinaient l'herbe. Le tigre progressait à couvert et sans bruit à travers les ronces en lisière de forêt, coulant son grand corps sous les branchages. Quand il dépassa son arbre, le garçon aperçut les rayures noires de sa robe blanche sous les palmiers scies verdoyants. Les pointes pourpres des feuilles bruissèrent à peine, ondulant légèrement.

Sugar avait déjà retraversé les dunes, abordant cette fois les chevaux à contrevent par le flanc. Fish pouvait voir son museau, ses yeux écarquillés, son corps immobile. Il s'en était voulu d'avoir chipé les jumelles à côté du lit de Reef, mais maintenant il était content de les tenir.

Ayant commencé sa vie dans un garage miteux avant l'île, Sugar était un tueur autodidacte. Le tigre croyait sûrement inventer la chasse quand il se déploya à nouveau, rampant

sous la ligne des hautes eaux, hasardant un œil vers sa proie par-dessus une crête sableuse. Il effraya alors un oiseau qui, en s'élançant de sa branche, fit voler le troupeau tout entier. Sugar était piégé par la mer dans son dos.

Il chargea les chevaux en feulant, mais un étalon grisâtre l'envoya au sol d'un coup de sabots. Il roula sur le sable puis rebondit dans le faible ressac. L'eau lui arrivait presque à la gueule. Les petites vagues fouettaient son corps et trempaient sa fourrure si bien qu'il paraissait minuscule, réduit à une boule de muscles.

Épaulé par trois juments brunes, l'étalon s'interposait entre Sugar et la terre. Ils repoussaient le tigre plus loin dans la mer et tâchaient d'écraser sa tête sous leurs sabots.

Fish sauta de son arbre et sprinta vers les dunes. Il criait en direction des chevaux : « Hé ! Ouste ! Barrez-vous », mais ils l'ignoraient. Il arracha les branches d'un arbre mort à moitié enterrée qu'il lança sur les canassons, puis des morceaux d'écorce, et enfin des débris de coquillages. Près du guêpier, en désespoir de cause, il arracha les jumelles métalliques et les envoya valser dans les côtes d'une jument brune.

Le cheval fit volte-face pour mordre son bras, et Sugar lui entailla le cou avant de décamper sur la grève. Fish courait dans les dunes, alors que derrière lui la jument hennissait et se sauvait et que le reste du troupeau s'élançait à sa suite.

La fourrure humide de Sugar formait deux piques sur ses hanches. Le museau du tigre était en sang. Il suintait d'une entaille à son front. « Hé, Sugar », dit Fish. Il gardait

la tête tournée vers l'animal, reculant tout doucement en direction des arbres.

Sugar regarda les chevaux s'esquiver. Il hoqueta puis vomit de l'eau salée.

« Hé, Sugar, tout doux. »

C'était la première fois qu'il voyait le tigre frôler la mort, la première fois qu'il le voyait en réel danger. Quand il avait chargé les chevaux, Fish s'était senti lié à lui. Maintenant que le tigre s'ébrouait et les lorgnait à distance, frustré et battant de la queue, Fish se sentait seul. Il regrettait d'être ici.

« Tout doux, Sugar. »

Le tigre marcha vers le garçon. Fish tendit sa main et Sugar se frotta à elle. Des poils blancs s'accrochèrent à ses doigts. « Tout doux. » Sugar le poussa de la tête, le faisant vaciller. Il le heurta de nouveau, le percutant aux jambes. Avec le tigre, même pour jouer, même toutes griffes rentrées, les bourrades laissaient des bleus. Sugar malmenait Fish tel un jouet. Il enroula ses pattes autour de la jambe du garçon et le fit tomber.

« Arrête, Sugar ! » Fish le frappa de toutes ses forces derrière les oreilles, mais le tigre ne lâchait pas prise. Il essaya de dégager sa jambe, Sugar le tenait. Il était seul sur la plage. Sa famille se trouvait au camp, à un kilomètre de là.

La peur le gagnait. Il secouait violemment son genou en lui beuglant dessus. Sugar le traînait sur le sable. Fish hurla quand les griffes du tigre lui déchirèrent le mollet, et planta

ses doigts dans la face du tigre. Il sentit les gros globes oculaires s'enfoncer sous ses pouces, enfin le félin céda.

Le tigre battit en retraite aussi vite qu'il avait attaqué. Hébéte, le garçon regarda Sugar se retourner, secouer la tête, puis regagner la grève et la bande de sable solide épargnée par la marée. Les chevaux victorieux jouaient dans l'eau, ils galopaient à grandes foulées dans les vagues. Ils ne virent pas le tigre qui fonçait vers eux, face au vent.

Sugar bondit et s'acharna sur le grand étalon grisâtre. Il le mordit au cou, frappant et tailladant son ventre avec ses griffes jusqu'à ce qu'il s'effondre sur le côté, la gorge tranchée. Le troupeau se dispersa, les chevaux détalèrent sur les passages étroits des dunes et s'enfoncèrent dans les bois tels de disgracieux cerfs géants.

Fish clopina jusqu'à la forêt. Bien qu'à couvert des palmiers et des fougères, il se sentait vulnérable. Il lui démangeait de se retourner, il imaginait Sugar derrière lui, tapi dans l'ombre du chemin, hors de portée de vue, mais il ne l'aperçut pas. Il trébuchait sur les sentiers étroits et silencieux.

L'humidité lui collait à la peau. L'été, Fish se coupait les cheveux à ras. Il ne portait pas de chemise, seulement un caleçon de bain bleu délavé qui séchait vite. Il avait la peau lisse et hâlée. Les jambes et les bras fins. Son bidon de garçonnet pointait au-dessus de sa ceinture, et une verrue grossissait telle une croûte au-dessus de sa lèvre supérieure. Il rêvait de se laisser pousser une moustache épaisse pour la masquer.

Il était né à Atlanta il y a environ quatorze ans. Il n'avait jamais connu son père ; et sa mère, une femme nommée Sara, l'avait confié à Whistle. La communauté de Bomb Island avec laquelle Whistle était venue de la ville s'était vite réduite, de quinze à dix, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que Whistle, les deux hommes et Fish.

Il n'éprouvait aucun ressentiment. D'aussi loin qu'il se souvienne, Whistle s'était toujours plus comportée en mère avec lui que Sara. Comme les chevaux, Fish aimait l'errance solitaire et le profond silence. Il avait passé sept années sur l'île depuis le départ de sa mère.

Fish les entendit crier à l'intérieur de la cabane de Whistle dans les arbres, quand il approcha du camp. Il devinait qu'ils avaient fait l'amour. Depuis des mois maintenant, après s'être tripotés, Whistle et Reef se disputaient. Fish se demandait si Nutzo était là-haut avec eux. Il n'avait pas vu le vieil homme de toute la journée.

Fish passa sous les cabanes qui grinçaient, puis devant le feu de camp éteint pour rejoindre le rivage, où il lava sa jambe ensanglantée. Whistle et Reef se disputaient toujours après qu'il eut pansé ses blessures superficielles avec de la pommade et de la gaze. Il n'arrivait pas à entendre pourquoi Whistle était furieuse, ou pourquoi Reef continuait à gueuler « Alors ? Alors ? » Il se rappela ce que Whistle lui avait dit au sujet de Sugar. Que c'était un voyageur, comme eux. « Apprends de lui, avait-elle dit. Il apprendra de toi. »

Fish n'avait pas saisi.

« Qu'est-ce qu'il apprendra ?

– Que tu n'as pas peur. »

BOMB ISLAND

Mais l'île avait été la maîtresse de Sugar. Elle lui avait enseigné qu'il était puissant et redoutable, et aucune leçon ne surpassait celle-là.

Le long de la plage balayée par les vents, les carcasses de sangliers et de chevaux gisaient à moitié ensevelies, à l'abri des dunes. Cela aurait pu paraître macabre, mais c'était beau, ce bois flotté lové autour des squelettes blancs.

DEUX

Au matin, Fish se glissa hors de sa cabane. Sa jambe était raide et endolorie. Sa peau meurtrie. Cinq longues balafres couraient en spirales de son genou à sa cheville, les croûtes en formation adhéraient à la gaze. Au moins, l'air embaumait les biscuits chauds.

« Sers-toi », dit Whistle. Elle était assise jambes croisées près du lit de braises, avec un livre à la main. Fish s'installa sur un coussin de sable, à ses côtés.

La montre de Whistle affichait six heures. Ils étaient attendus au port de Royals dans deux heures, pour accueillir le groupe de l'excursion matinale.

« Comment est-ce arrivé ? » demanda-t-elle.

Alors Fish lui raconta la plage, les chevaux.

« Pourquoi tu l'as suivi ?

– Pour le regarder chasser.

– Tu as fui devant lui ?

– Non.

– Tu te sens d'attaque pour travailler ?

– Oui.

– Tu vas devoir enfiler un pantalon.

– Je sais. »

Fish retira ses bandages et marcha jusqu'au rivage pour se nettoyer. À l'horizon, derrière la ligne des eaux, une bande de terre verte marquait la côte de Géorgie où se trouvait Royals. Le sel marin brûlait les griffures infligées par Sugar.

Il ramassa des poignées de sable mouillé et se frotta le corps. Il avait transpiré toute la nuit, sentant le tigre lui broyer de toutes ses forces la jambe à la manière d'un membre fantôme. D'ordinaire, il suspendait un tissu à mailles fines pour barrer l'accès de sa cabane aux moustiques et aux mouches, mais il avait bricolé dans le noir et obstrué l'ouverture avec la planche qu'il réservait habituellement aux intempéries. Elle n'aurait pu arrêter Sugar, et elle avait transformé sa cabane en une étuve digne d'un cercueil, cependant il s'était senti plus en sécurité malgré la touffeur immobile.

« Je crois que ce n'est pas prudent de garder Sugar avec nous, dit Fish depuis l'eau.

– On en discutera plus tard. Après l'excursion. »

Ses tétons ébène étaient percés de petites lunes couleur bois qui oscillaient de droite à gauche chaque fois que Whistle brossait ses longs cheveux argent.

Tout à sa toilette, Fish lorgnait distraitement ses seins, songeant aux poitrines qui remplissaient les bonnets colorés des maillots des participantes aux excursions atomiques. Tournant le dos à la mer, il observait le rideau d'arbres. Il finit par plonger jusqu'aux fonds troubles et sableux du détroit. Dix secondes plus tard, il se sentait enfin invisible du tigre.

« Il faut qu'on parle des jumelles, l'interpella Whistle quand il refit surface.

– Tu connais toute l'histoire », rétorqua Fish.

Habituellement, Reef et Nutzo leur tenaient compagnie, ils fumaient leurs premières cigarettes en buvant un café. Fish sentit son estomac se nouer en pensant à Reef, lequel trimbalait ses jumelles partout avec lui dans la grande poche de son short.

« Comment tu comptes réparer ?

– J'aurais pu mourir. »

Whistle étendit ses jambes sur le sable. Elle se courba, s'étira, puis expira longuement en touchant ses orteils.

« Viens m'aider. »

Fish sortit de l'eau et s'installa sur un rondin derrière la vieille femme. Il rassembla ses mèches et s'employa à les tresser. Il avait répété ces gestes tant de fois, il n'avait pas besoin de surveiller ses doigts pour enrouler les mèches les unes aux autres. Son attention était happée par la longue cicatrice sur le cuir chevelu de Whistle. Mis à nu par la natte, le renflement violacé courait depuis le haut de son sourcil droit jusqu'à son oreille. Le souvenir d'une balle.

Une fois la natte terminée, Fish laissa glisser son doigt sur toute la longueur de la cicatrice. Puis il lui donna un baiser au sommet de la tête. « Je vais dégoter de nouvelles jumelles pour Reef, dit-il. Avec l'argent des excursions. »

L'*Atomic Pleasure Cruise* était un bateau à nez plat, avec un fond en verre, un auvent bleu et de gros moteurs chromés accrochés à la poupe. Fish aimait s'asseoir dans

BOMB ISLAND

le siège pilote en vinyle bleu qui pivotait, il aimait sentir le rugissement des moteurs à travers le volant. Il aimait le grand sillage en forme d'aigle que le bateau traçait en passant le détroit pour conduire les touristes à l'extrémité de l'île où gisait la bombe près du rivage.

La bombe était importante pour Royals, qui était située dans la zone déserte des marais, entre Savannah et Jacksonville. Et elle était importante pour Whistle. Les excursions représentaient une manne et rapportaient assez pour vivre confortablement sur l'île. Importante, elle l'avait été brièvement pour le gouvernement américain qui, en 1985, avait dépêché des plongeurs.

Quelles que soient les attentes de Royals – navires de guerre pour la draguer hors de l'eau, une paire de sous-marins pour l'emporter ailleurs –, les hommes en uniforme qui avaient procédé à l'inspection avaient préféré la voir disparaître de manière naturelle. Engloutie et oubliée.

Les journaux télévisés avaient couvert le sujet comme suit : « À deux heures du matin, le 5 février 1955, un avion de chasse en exercice de reconnaissance est entré en collision avec un bombardier lourd en plein raid d'entraînement. L'équipage du bombardier a lâché la bombe atomique au-dessus des eaux noires et effectué un atterrissage d'urgence à Savannah. »

Personne ne put confirmer si la bombe recelait le noyau de plutonium destructeur de villes ou un noyau factice inoffensif. L'Air Force, qui en était propriétaire, avait déclaré que non. La marine, suite à l'inspection de 1985, n'avait pu se prononcer. Royals s'en était contentée. On avait installé

des projecteurs autour du site. Organisé des excursions. Imprimé des tee-shirts et des casquettes.

« La bombe de Royals n'a pas explosé », lisait-on dans les journaux de Savannah. En revanche, aux abords de la ville, les panneaux montraient un champignon nucléaire dévorant une petite bourgade de carton-pâte. « Touchez la mort de près », annonçaient-ils. Bientôt, les familles des banlieues résidentielles payaient pour « plonger avec le monstre » et « frôler l'éternité ». Royals changea de statut, cette simple artère sans revêtement fut promue « Capitale nucléaire du Sud » ! La ville s'en contenta – être enfin renommée pour quelque chose –, quand bien même la route n'avait jamais été goudronnée.

Les aficionados de la bombe commencèrent à se manifester. Des pêcheurs prétendaient avoir vu la collision et la bombe ricocher pareille à un caillou plat sur l'eau. D'autres évoquaient des crabes incolores à dix pattes, prisonniers de leurs casiers. La ville fora un nouveau puits, à cinq kilomètres dans les terres. Le journal organisa un débat.

Les gens désiraient savoir : quand la bombe exploserait et quel serait le montant des indemnités pour leurs habitations et leurs proches ? Les radiations risquaient-elles de drainer les populations de poissons migrateurs ? Les baleines ? Son subtil champ électromagnétique attirerait-il les requins des grands fonds ? Et, si tel était le cas, l'énergie atomique rendrait-elle les animaux plus agressifs ou, selon certaines théories, plus passifs ? Quelle somme les gens seraient-ils prêts à payer pour caresser un requin-bouledogue ?

« Nous avons échappé au désastre, déclara un pasteur. Accueillons désormais cette opportunité. »

À la barre de l'*Atomic Pleasure Cruise*, Fish remontait l'Ottoman River. Il ignora le dernier panneau « Interdiction de créer des remous » et pénétra dans le détroit. Il mit les gaz et lorgna du côté des touristes qui faisaient tourner le seau contenant masques et tubas roses. Une femme barbouillait ses enfants de crème solaire, puis répéta l'opération sur elle-même. Elle appliqua un point de crème du diamètre d'une piécette sur ses bras, un autre sur ses jambes, et enfin sur son torse. Fish donna un violent coup de volant quand elle croisa son regard puis redressa aussitôt. Les touristes le huèrent.

« Quel âge a ce môme ? »

Arrivé sur le site, les sempiternelles questions fusèrent.

« Est-ce qu'elle peut exploser ? demanda un homme.

– Oui », répondit Whistle, depuis sa place à côté du siège pilote. Elle laissait ses jambes osciller aux mouvements du roulis et posait de temps à autre sa main sur l'épaule de Fish. Les touristes se turent, impatients d'entendre la suite. C'était un jeu d'enfant de capter leur attention. Ils reluquaient tous sa cicatrice.

« Quand ? » demanda l'homme.

Whistle fixait la coque vitrée de l'*Atomic Pleasure Cruise*, comme si elle allait lui souffler la réponse : est-ce pour aujourd'hui ? Elle portait une longue tunique blanche qui lui donnait des airs de sainte. Ou de revenante. La météo était idéale pour une croisière atomique. L'eau offrait une palette de verts criblée de lumière, la bombe scintillait sur

son banc de sable et disparaissait par intermittence. L'épave était cernée par les douilles des petites ampoules électriques depuis longtemps grillées et ternies par la corrosion.

« Personne n'est capable de dire quand elle explosera, déclara-t-elle. À l'intérieur, il y a une capsule de la taille d'un flacon de pilules contenant un ressort en acier compressé par une pelote de gaze, contre laquelle bute le cylindre en verre rempli d'acide, censé exploser au moment du largage. Sauf que cela ne s'est pas produit.

– Mais ça pourrait arriver à tout moment ? demanda l'homme. Elle n'a pas été désarmée ?

– Comment s'y serait-on pris ? »

L'homme fronça les sourcils et échangea un regard avec un autre touriste.

« En la soufflant avec des explosifs », avança l'autre homme. Sa coupe en brosse lui donnait de faux airs de policier émérite. « En utilisant du C4.

– Trop proche de la ville, opposa Whistle.

– Pourquoi ne l'a-t-on pas déplacée ?

– La marine est venue. Des militaires ont plongé, mais souvenez-vous : capsule. Acide. Ressort. Ils se sont finalement résolus à la laisser en paix.

– Jusqu'à quel point c'est sans danger ? interrogea la femme adepte de crème solaire. Est-ce même légal ? »

Il y eut un murmure d'approbation collectif. Les touristes scrutaient à présent le fond vitré. Le bateau tanguait de façon hostile. Le vent avait fraîchi. Ceux qui bataillaient encore pour enfilez les palmes taille unique y renoncèrent. Tous fixaient l'Atlantique désert.

Whistle et Fish avaient un sentiment de déjà-vu. Un jour, un type avait poussé le vice jusqu'à appeler le shérif depuis le bateau. « Je suis prisonnier », avait-il chuchoté dans son téléphone.

« Votre inquiétude est légitime, concéda Whistle. Cependant elle n'explosera ni aujourd'hui, ni demain, ni même cette année ou la suivante. Cette bombe est ici depuis cinquante ans. Des ouragans sont passés par là. Il y a eu un tremblement de terre dans les années 1980. Pourtant, nous continuons à venir deux fois la semaine. »

Fish distinguait un bateau au loin. Il bondissait le long de l'île et s'écrasait sur les vagues. Des antennes et des cannes à pêche dépassaient de la cabine.

« Je la considère comme un bienfait », dit Whistle. Elle faisait face aux touristes et n'avait pas remarqué le bateau. « Je la considère comme une des plus grandes bénédictions au monde, du nôtre tout du moins. Voici la bombe », poursuivit-elle. Elle désignait la coque vitrée, incitant les touristes à suivre des yeux sa main. « À sa création, elle représentait la chose la plus puissante de la planète. Elle était destinée à détruire des métropoles en un éclair. À tuer des gens par millions. Mais elle a refusé. Regardez-la. Elle n'est pas endommagée. Elle ne sommeille pas. Elle repose en paix sur le sable. Elle a le pouvoir de nous tuer tous, mais elle s'y refuse. Elle est miséricordieuse. »

Les touristes observaient la bombe. Sa coque était couverte d'une fine couche de sel et de pouces-pieds pareils aux taches sur la robe d'une énorme vache. Elle paraissait, nonchalante.

Le bateau à l'approche devenait assourdissant. Sa longue coque orange évoquait plus un bateau de course que de plaisance. Son flanc était floqué d'un gros numéro de téléphone blanc, jouxtant le portrait géant d'un homme souriant. Il s'agissait de Derbier, l'organisateur d'excursions de pêche. Le grand type bedonnant à la peau tannée par le soleil se tenait dans le cockpit blanc et acier, il était torse nu et aussi rouge qu'un homard. Il transportait des clients, un homme et deux enfants. Ils arboraient la casquette orange pétant du *Derbier*. Avec DERBIER ! inscrit en toutes lettres. Der-BIÈRE !

Il accosta l'*Atomic Pleasure Cruise* par le côté.

« Ces choses arrivent, déplora Whistle. Équipez-vous pour plonger. Enfilez vos palmes tandis que j'ai une petite conversation avec notre ami. »

Les touristes se jaugeaient depuis leurs embarcations respectives.

Le pêcheur du *Derbier* lança sa ligne par-dessus bord et joua du moulinet.

« Barre-toi ! » dit Fish. Quelques passagers furent saisis d'un rire nerveux. Derbier ricanait.

« Tais-toi, tu veux », souffla Whistle à l'oreille de Fish. Son visage était creusé de rides. Ses yeux, d'un gris impassible.

« Monsieur Derbier, nous sommes au beau milieu d'une excursion. Notre planning est affiché au port. Quittez le site, s'il vous plaît, nous en discuterons en temps voulu. »

Derbier porta une flamme à son cigare dont l'extrémité s'embrasa. « C'est le voilier de John-Elvis ? » dit-il en désignant l'*Atomic Pleasure Cruise*. Son client relança sa

ligne et moulina énergiquement mais la ligne s'accrocha et le frein se mit à crisser.

« Oh, monsieur Peter ! » Derbier sauta sur le pont avec la dextérité d'un boxeur. « Ça a mordu ! Remontez-le. Remontez-le doucement. Les enfants, venez voir votre papa à l'œuvre.

– Elle est coincée ! cria Fish.

– Comment ça, coincée ? » beugla Derbier avant d'éclater de rire. Il tapota l'épaule de son client. « C'est un farceur, votre capitaine, mademoiselle Whistle. Monsieur Peter veut juste être un héros aux yeux de ses enfants, rien de plus. Continuez, monsieur Peter. »

L'homme força sur son moulinet pour débloquer sa ligne jusqu'à ce que la canne fléchisse. Il montrait un point dans l'eau et agitait sa canne, hilare.

« Vous devez partir », dit Whistle.

Derbier leva les bras au ciel. « Et on fait quoi de la prise monstre de Monsieur Peter ? De ses mômes ? » Il vacilla sur le pont en acier, dominant une Whistle intraitable.

« Vous êtes ivre ? demanda un passager de l'*Atomic Pleasure Cruise*.

– Cette femme, Whistle, vous a-t-elle dit qu'elle vit sur cette île ? Une île qui, en passant, constitue une réserve ornithologique d'État.

– Vous êtes ici pour m'arrêter, monsieur Derbier ?

– Et qu'elle a introduit dans cette réserve toutes sortes d'espèces invasives qui tuent les poissons indigènes et la faune sauvage. Elle les tue, comme cette bombe que

personne ne devrait approcher, si vous voulez mon avis. Ce truc pourrait exploser n'importe quand. »

Fish se leva.

« Allons-y, chuchota-t-il à Whistle.

– Assieds-toi, commanda Whistle.

– Dans cette réserve ornithologique, continua Derbier qui déambulait sur le pont en se tenant le ventre, elle a importé illégalement un tigre adulte.

– La vache ! lâcha le client de Derbier. C'est vrai ?

– C'est la pure vérité, confirma-t-il. Vous imaginez ces pauvres oiseaux. Sans parler de nous autres. Elle cache illégalement un tigre. Il pourrait s'échapper à la nage et venir tuer l'un de nous, monsieur Peter.

– M'est avis que Monsieur Peter a renoncé à pêcher », le coupa Whistle. L'homme avait posé sa canne contre la rambarde chromée du *Derbier*, maintenue droite par la tension de la ligne. « Allez-vous-en, s'il vous plaît. »

Derbier fit la moue en avisant la canne à pêche.

« Monsieur Peter, vous voulez me faire croire que ce poisson s'est endormi ?

– Quoi ?

– Laissez tomber. »

Le client émit un rire glaireux puis rejoignit ses enfants à l'ombre.

Derbier mordilla son cigare et démarra ses deux moteurs hors-bord.

« Très bien », fit-il en lançant son cigare baveux sur le pont de l'*Atomic Pleasure Cruise*. Il atterrit sur la coque en verre et s'immobilisa au bout d'une petite traînée brune.

« Adieu, sale connasse », cria Derbier. Il fit vrombir ses moteurs puissants, accéléra et vira brutalement, engendrant un curieux remous qui chahuta les touristes furieux sur leurs banquettes.

« Vous ne réagissez pas ? demanda l'un d'eux.

– On ne prévient pas la police ?

– Est-ce que quelqu'un a relevé le numéro sur le bateau ? »

Whistle s'avança au milieu du pont, elle ramassa le cigare et le jeta dans un des sacs qui faisait office de poubelle.

« Mesdames et messieurs, dit-elle, je suis navrée que vous ayez assisté à cette scène. Heureusement, la météo est de notre côté. Si vous êtes toujours partants, on peut s'offrir un agréable moment dans l'eau, croyez-moi.

– Ils méritaient qu'on les emplaforme, commenta Fish.

– On veut rentrer au port », lança un jeune homme, accompagné de deux garçons plus jeunes que Fish. L'un pleurait et l'autre fixait le vide de ses yeux rouges et bouffis.

« Le gamin a son permis ? Où sont ses parents ? demanda la femme que Fish avait observée se badigeonner de crème.

– Je constate que Monsieur Derbier a réussi à perturber notre matinée, dit Whistle. Accordons-nous une petite pause, si vous le voulez bien.

– Bon sang, et si on plongeait plutôt ?

– Nous avons largement le temps de suivre notre programme avant de rentrer à terre. Je suggère que nous prenions quinze petites secondes, histoire de calmer nos esprits et de décider de la suite à tête reposée. »

Il n'y avait pas un bruit sur le bateau. Whistle ferma les paupières. « Merci », dit-elle. Les passagers baissèrent

la tête par grappes de deux ou trois, s'associant en une étrange prière.

Pendant ce temps de recueillement, une brise arriva de l'océan. La chaîne de l'ancre cognait la coque par intermittence. Un dindon sauvage glougloutait dans les bois.

Fish gardait les yeux grands ouverts, il scrutait la longue plage qui faisait face à l'océan. Ils se trouvaient trop au sud pour distinguer l'endroit où Sugar avait chassé la nuit passée. Il transpirait dans son jogging noir et ses cicatrices le picotaient. Il jaugea la bombe sous ses pieds, elle ressemblait à un mérrou gris géant, et il maudit son inertie. Il aurait adoré qu'elle dévoile un petit échantillon de sa puissance à Derbier.

Fish nageait avec la bombe depuis des années, il n'avait pourtant jamais senti la moindre énergie s'en dégager. Une fois, il avait glissé les mains sous les ailerons stabilisateurs à la queue, ses paumes étaient ressorties couvertes d'une huile noire dont il avait mis des jours à se débarrasser. Pour lui, la bombe était morte.

« Merci, dit Whistle, brisant le silence. Alors, qui désire voir de plus près une grosse bombe, très miséricordieuse et très belle ? »

Lorsque l'*Atomic Pleasure Cruise* regagna le port deux heures plus tard, ses passagers étaient sereins, bronzés et rincés. Ils remercièrent Whistle pour le spectacle, déplochèrent l'intrusion et la gratifièrent d'un généreux pourboire. Elle les remercia et les congédia collectivement d'un salut de la main. C'était caractéristique de sa magie. La magie de la deuxième chance.

Fish avait repris place sur le siège pilote. Il avait fini de lessiver et frotter le pont du bateau. Il était midi, la chaleur était étouffante. Les pieds des touristes imprimaient des flaques sombres sur le ponton qui s'estompèrent et séchèrent aussi vite qu'elles étaient apparues.

« Je ne faisais que nous défendre », se justifia Fish quand Whistle revint, une fois les touristes raccompagnés. Elle le surplombait de son corps frêle, une ombre réduite à un cercle autour de ses pieds bronzés et fripés.

« Tu n'en as surtout fait qu'à ta tête. Et tu as sapé mon autorité devant Derbier. Je n'appelle pas ça nous défendre. Ça n'aide pas.

– Et toi, tu as fait quoi ?

– Je lui ai calmement signifié le fond de ma pensée, à savoir qu'il devait partir.

– Mais il n'a pas bougé.

– J'ai insisté.

– Et s'il ne s'était pas barré ?

– Il est parti. »

Fish bougonnait. Il laissa retomber sèchement ses bras, comme s'ils étaient lestés d'un poids, puis il plongea à l'eau. Sa chemise et son pantalon de jogging flottaient autour de lui, il piqua plus profond jusqu'à toucher le fond vaseux du bout des doigts, se déclenchant un mal de crâne au passage. Il contemplait par en dessous la masse sombre de la coque vitrée du bateau. Elle dessinait un cadre autour du rectangle de lumière. Il distinguait la silhouette floue de Whistle sur le pont, à l'endroit d'où il avait plongé, et la regarda s'asseoir.

Soudain, un corps s'écrasa dans l'eau. La seconde d'après, des bras puissants l'agrippaient par le buste et le remontaient à la surface.

« Lâche-moi ! » cria Fish. Il toussait et gobait l'air.

« Toi, tu me lâches, répliqua Reef. T'as paumé mes jumelles. »

Reef se hissa sur l'*Atomic Pleasure Cruise*. Il était torse nu et portait un pantalon de treillis. Il avait laissé pousser ses cheveux, il y a de cela des années, et attachait ses dreadlocks rousses en un catogan ramassé dans la nuque. Il avait les tempes rasées de près. Il ramassa ses lunettes d'aviateur préférées et les enfila. Il avait un corps vigoureux, on lui donnait facilement vingt-cinq ans au lieu de quarante.

« Je te les aurais passées si tu me l'avais demandé », dit-il.

Whistle emprunta la rampe d'acier qui menait au magasin du port et à l'élévateur à bateaux. Pour faire son rapport à John-Elvis, devinait Fish. Il ignorait ce qu'elle comptait faire concernant Derbier. Ni même si elle envisageait de faire quoi que ce soit.

« Pardon », s'excusa Fish en tirant sur son tee-shirt noir trop grand qui lui collait à la peau.

« Laisse-moi jeter un coup d'œil à ta jambe », dit Reef. Il siffla entre ses dents en voyant ses cicatrices. « Ce n'est pas joli.

- Non, acquiesça Fish.
- Qu'en dit Whistle ?
- Qu'on en discutera plus tard. »

Sugar était féroce. Malgré cela, Whistle continuait à se prélasser sur la plage en sa compagnie. Certaines nuits, il dormait avec elle.

« Elle ne s'en séparera jamais, dit Fish.

- Ben, il va falloir qu'elle étudie sérieusement la question.

- Elle a trop d'indulgence pour ça.

- Quoi ? De quoi tu parles ?

- Elle a laissé Derbier la piétiner, la traitait de connasse.

- Tu penses vraiment qu'une nana qui s'est pris une balle dans la tête se laisse impressionner par une grande gueule pareille ? Ce type est un minable.

- Comment ça ? Il a un plus gros bateau et il est balèze.

Il a menacé notre groupe. Des gens qui avaient payé.

- Il a fait quoi au juste ?

- Il l'a traitée de connasse. »

Reef attrapa une serviette dans un coffre et s'essuya la tête. « Quoi d'autre ?

- Il nous a balancé son cigare dessus.

- Hyper grave, en effet.

- C'était le cas.

- Ne te monte pas la tête avec ça, dit Reef. Prends exemple sur Whistle.

- Tu peux me passer la serviette ? » demanda Fish.

Reef s'essuya les jambes avant d'enfiler ses sandales.

« En quel honneur ?

- Pour que je me sèche.

- Tu n'étais pas censé travailler aujourd'hui ? Les jumelles coûtent vingt dollars à la boutique du port. Plus les taxes.

- Je viens de bosser, là, argumenta Fish.

BOMB ISLAND

– Tout ce que tu as fait, c'est mettre ta boss en rogne. T'inquiète, je t'ai trouvé un nouveau boulot. » Reef sortit d'un autre coffre la longue raclette en acier. Il pointa un grand voilier vert, amarré au bout du ponton. « Il marine dans l'eau depuis décembre. Il est couvert de bernacles et de mousse. »

Le voilier était énorme. Récurer la coque lui prendrait la journée. Voire deux journées.

« Pour vingt dollars ?

– Non, cinquante, mais je gère la cagnotte. Contente-toi de t'y mettre. »

Reef lança le grattoir sur le siège pilote et quitta le bateau.

« Où tu vas ? l'interpella Fish.

– Chez Darlin. Viens me rejoindre après. »

TROIS

Le voilier réclamait des gratouilles, tel un chien qui se roule sur le dos. Fish avait du mal à voir sous la coque. Autour de l'île, les eaux étaient froides et mordantes ; elles affluaient de l'Atlantique sous l'effet des courants puissants et se retiraient le jour suivant. Au port, la mer était d'huile ; elle était prisonnière des cordons littoraux depuis plusieurs jours, bouillonnant dans les petits ruisseaux qui marbraient les marais salés. Fish barbotait entre le bateau et le quai. De grandes taches d'huile arc-en-ciel dérivait sous son nez. Des hommes discutaient en haut de la rampe en acier, près de la boutique du port. L'air empestait l'essence.

Les mains de Fish brouillaient l'eau verte, raclant et griffant la coque blanche du voilier. Les rayons du soleil se frayaient un chemin dans la vase en suspension. Une boue si compacte que, lorsqu'il refit surface après une heure à gesticuler dans ces ténèbres, une barbe brune incrustait la fine toison blonde de ses joues.

Il s'assit sur le ponton et étira ses jambes en les glissant dans les hublots du bateau. Il se voyait marcher en ville avec sa nouvelle barbe. Tout beau et débarrassé de sa verrue. Sa queue virile gigotant dans son pantalon. Plus âgé, plus grand, plus fort.

Il se débarbouilla le visage et se désaltéra au tuyau d'arrosage qui traînait en travers du pontage, puis il renfila son masque et plongea dans la marée calme. Il respirait à travers le tuba rose de l'*Atomic Pleasure Cruise*. Il promenait ses paumes sur le fond du voilier et grattait dès qu'il sentait des goémons ou la houpe d'un végétal marin. D'ordinaire ce travail s'effectuait en cale sèche. Avec un karcher, et en un rien de temps. Qu'espérait le propriétaire en procédant de cette manière ? pesta-t-il.

Ses bras commençaient à fatiguer, les cicatrices sur sa jambe le piquaient. Il s'était débarrassé de son jogging et nageait en caleçon. Il agrippait d'une main la coque et frottait de l'autre avec le raclor, plissant les yeux sous l'effort, en maintenant sa tête hors de l'eau. Il haletait bouche ouverte, craquelant avec la pointe de son outil l'ourlet d'une bernacle accrochée à la carène. Ses gestes claquaient à cadence régulière. Il repensa à la femme qui s'était badigeonnée d'écran total pendant l'excursion. Il se demandait si elle venait de loin. Il se repassait l'image, la revoyait étaler la lotion, aussi onctueuse que de la crème fraîche.

Les écrous du ponton couinèrent derrière sa nuque, mais il garda les yeux fermés. Il frottait la bernacle en pensant à la femme. En inspirant dans le tuba, il aspira un liquide chaud, il manqua s'étouffer et vomit sur place. Un truc

infect. Sa gorge le brûlait, ses narines aussi. Il arracha son masque et avisa Jonathan en train de secouer sa queue. Un autre garçon du lycée l'accompagnait, il filmait avec un caméscope.

« Enculé ! » cria Fish. Il se rinça la bouche et cracha. Il connaissait Jonathan. Il l'avait vu barrer son petit bateau de pêche crotté. Il savait que son père mettait un costard pour naviguer et qu'il l'agrippait par les cheveux quand ils se battaient. Jonathan le lui avait raconté. Il avait approché Fish quelques semaines plus tôt, muni du même caméscope qu'aujourd'hui. Sous prétexte de l'interviewer. Il désirait en apprendre plus sur la bombe, savoir où Fish dormait, ce qu'il mangeait, et si la verrue qu'il avait sur la tronche était contagieuse.

Jonathan avait filmé l'interview avec son caméscope, dont il consultait l'écran avec morgue après chacune de ses réponses. « C'est dément, pas vrai ? » répétait-il en secouant la tête.

« Il a envie de te fourrer, Jonathan ! lança le lycéen planqué derrière l'appareil. On dirait qu'il aime ça. »

Jonathan remisa sa queue dans son froc. « *A priori.* »

Fish se hissa hors de l'eau, mais Jonathan le repoussa du talon de sa botte. Ses oreilles sifflaient. Il se raccrocha à la coque du voilier. Il brandit son poing engourdi et vit qu'il avait perdu le racloir.

« Évidemment qu'il veut me baiser, pavoisa Jonathan. C'est un putain de dégénéré. Je sais qu'il baise le vieux cul fripé de la sorcière de la bombe.

– C’est par le trou des oreilles que je vais te fourrer », hurla Fish. Il se hissa sur le pont du voilier, tâchant d’ignorer son caleçon moulé autour de son sexe. Sous les acclamations du cameraman. À bord, Fish s’empara d’une chaise pliante métallique et la balança dans le dos de Jonathan qui prenait la pose, mais il rata sa cible et la chaise s’écrasa sur le ponton.

« Tu visais quoi au juste avec ça ? ironisa Jonathan en la ramassant.

– Je vais te fracasser. »

Jonathan prit un air choqué. Il fit un bond en arrière et, esquissant un sourire, jeta la chaise à la baille, derrière lui. « Salut », dit-il en s’éloignant avec son cameraman.

« Espèces de poules mouillées », cria Fish depuis le voilier, mais les adolescents continuaient à marcher. Il s’était éraflé la jambe en montant à la va-vite sur le bateau, des filets de sang s’entortillaient sur le pont. Le goût de pisser dans sa bouche lui soulevait encore le cœur. « Putain. »

John-Elvis sortit du magasin et héla les garçons pour qu’ils lui donnent leurs noms et celui de leurs pères. Ils se bidonnèrent et lui firent un doigt d’honneur.

« Qui t’a demandé de toucher à ce bateau ? cria John-Elvis à Fish.

– Reef.

– Bon Dieu, il est où ?

– C’est pour Whistle. »

La peau rougeaude du vieux pendouillait telle une caroncule sous son menton. « Bordel, comme si j’en savais

quelque chose ! » Il retourna à sa boutique et à son match de baseball.

« Merde ! » Le sang de Fish avait taché un tapis blanc qui traînait comme de bien entendu sur le pont du navire. « Merde ! » Il plongea et nagea vers le fond de la rivière, où le soleil se faisait rare et la vase plus épaisse. Il chercha la chaise métallique. Elle avait l'air de coûter cher. Il avait vu le nom du bateau, *Deluvia*, peint sur la poupe. Ses mains rencontrèrent des parpaings cassés et les squelettes polis de branches d'arbre. Une raie brune glissa sous lui. Il remonta à la surface, piqua de nouveau. La chaise était introuvable. Il imagina son large dossier gonflé d'eau, telle une voile dans le vent, voguer loin du ponton et se jeter dans l'océan.

Assis sur le siège pilote de l'*Atomic Pleasure Cruise*, Fish banda sa jambe et s'enfila trois bouteilles d'eau d'affilée. Il ruminait à l'idée de devoir signaler à John-Elvis sa bourde avec la chaise. Il hésitait à parler à Reef de ce que Jonathan lui avait fait, et se demandait à quoi il destinait ses vidéos. Il se souvenait de chacun des mots qu'il avait prononcés face caméra. « Poules mouillées », s'entendait-il dire. Espérant qu'il n'avait pas paru effrayé.

Il aurait aimé que Nutzo soit là. Le vieux était un taiseux. Plus taiseux que Whistle, et sans toujours un avis à partager. L'été, Fish passait des journées à pousser le radeau de Nutzo, sa « gondole », au gré des rivières qui sillonnaient les marais au sud de l'île, il pêchait le flet dans les trous épars qui conservaient la fraîcheur. Nutzo aimait pêcher à l'abri de l'auvent, vautré sur un coussin récupéré du siège

d'un bateau. Sa gorge était striée de petites cicatrices chirurgicales et il avait une voix rauque et éthérée. Quand Fish se posait une question et qu'il ne voulait pas demander à Whistle, Nutzo était là pour lui répondre.

« Vers quel âge le pénis arrête de pousser ? l'interrogea Fish, un jour.

- Quand le mystère s'éteint.
- Il doit être grand comment ?
- Aussi grand que possible. »

Fish n'avait pas parlé à Nutzo de l'interview ni de la façon dont elle s'était terminée, et il le regrettait. Il savait que le vieil homme n'aurait pas pipé mot à Whistle ou à Reef de l'incident. Il aurait su lui dire quoi faire et ce que Jonathan cherchait au juste à savoir quand il lui avait demandé s'il était « intact ».

Ils étaient au bout du ponton, cachés par une grosse péniche, et Jonathan tenait le caméscope devant ses yeux. « Intacte. Tu sais, avait-il dit. À quoi ressemble ta bite ? On te l'a coupée sur l'île ?

- Non, personne ne m'a découpé !
- Impossible que tu t'en souviennes. Fais voir. »

Fish avait baissé son pantalon.

« Oh merde, avait dit Jonathan. Elle n'est pas coupée du tout. Ça ressemble à un putain de tentacule. » Il avait braqué son caméscope sur le pénis de Fish en pointant du doigt l'extrémité plissée et boursouflée. « Ce machin roule quand tu bandes ?

- Je suppose.
- C'est mieux pour te branler ?

– Je ne sais pas. »

Jonathan avait empoigné ses testicules et son pénis.

« Putain ! Merde. Arrête », avait crié Fish mais Jonathan avait continué à le serrer. Il avait l'impression qu'on avait aspiré tout l'air de ses poumons. Quand il s'était écroulé sur le quai, Jonathan s'était baissé pour maintenir sa prise, sans cesser de pointer son caméscope sur la main qui le tenait, ensuite il avait zoomé sur son visage écarlate.

« Tu te branles ? avait dit Jonathan en le pressant. Allez, mens pas.

– Non. »

Jonathan avait refermé son poing sur ses parties génitales :
« Dis-moi la vérité. Je le saurai de toute façon.

– Non. Je ne sais pas, avait dit Fish en posant sa tête sur le ponton.

– Je te tiens par la bistouquette ! s'était marré Jonathan.
C'est quoi ton vrai nom ?

– Arrête. »

Jonathan l'avait pressé à nouveau puis il avait vite écarté sa main quand un jet d'urine avait atterri sur son tee-shirt.
« T'es dégueu, putain ! »

Fish était en sueur, couché sur le quai. La tête lui tournait, et le soleil l'éblouissait. Il s'était pissé dessus, il sentait l'urine froide ruisseler sur ses jambes. Il s'était souvenu de ce que Whistle lui avait raconté à propos des vautours. Faute de pouvoir transpirer, ils se pissaient et se chiaient sur les pattes pour se rafraîchir.

« Sale dégénéré. »

Darlin vivait à Sea Wall, un pâté de modestes maisons en brique et de mobil-homes situés à l'écart de la route de terre. Sea Wall était l'unique quartier doté d'un nom à Royals, laquelle ressemblait presque à un lieu-dit, sans un bureau de poste ou une pompe à essence. Seules fonctionnaient les deux antiques pompes que John-Elvis réservait au ravitaillement des bateaux.

En haut de la rampe en acier, Fish croisa un petit groupe qui célébrait la clôture d'un tournoi de pêche. À l'arrière d'un camion, un homme aux cheveux grisonnants annonçait le poids des thazards sous les applaudissements sporadiques des participants. À ses côtés, deux garçons brandissaient tour à tour les grands poissons irisés puis les présentaient à l'assemblée tels des trophées de championnat. Les onéreux bateaux off-shore, floqués pour certains d'autocollants de sponsors, avaient été sortis de l'eau, remorqués et nettoyés. À leur bord, un équipage de quarantenaires paradait tels des chefs de guerre dans leurs drakkars et applaudissait respectueusement les vainqueurs de chaque catégorie.

Fish franchit la route poussiéreuse et traversa le champ auquel se résumait Sea Wall. Au fil des ans, il avait pénétré dans plusieurs de ces maisons pour assister Reef ou Nutzo dans des travaux de jardinage ou de bricolage. Des petits boulots que John-Elvis confiait à Whistle. Il gravit l'escalier en béton jusqu'au porche de Darlin, tira la moustiquaire et frappa à la porte blanche et gauchie. Le bois tendre étouffait ses coups. Il remarqua les sandales de Reef, glissées sous une chaise en rotin. Il guetta des bruits de pas et, se heurtant

au silence, il sentit son malaise grandir comme il tournait le dos aux maisons voisines. Il n'arrivait jamais à savoir lesquelles étaient habitées.

Il fit le tour par le côté du bâtiment et tendit l'oreille sous la fenêtre de la chambre de Darlin, escomptant entendre la tête de lit cogner contre le mur. Mais le silence régnait à l'intérieur. Tout à coup, le rire de Reef résonna. Fish se plaqua contre les briques puis se faufila à toute vitesse à l'arrière de la maison, où une petite véranda avait été ajoutée.

Cachés par la moustiquaire et le feuillage des pothos, Reef et Darlin barbotaient dans une baignoire sur pieds. Fish percevait les giclements ténus qui éclaboussaient sporadiquement la dalle en béton. Ils ne parlaient pas, se contentant de petits borborygmes. Fish avait l'impression qu'ils se murmuraient des trucs. Il les imaginait assis dans la baignoire en fonte, face à face, s'embrassant à pleine bouche en poussant des petits cris étouffés et aguichants. Ils se suppliaient. Ils disaient « Merci, merci ». Puis il entendit un grand plouf, et ce fut le silence.

« À quoi tu joues ? »

Fish sursauta et laissa échapper un cri.

Une fille brune avec un plâtre vert fluo avait surgi à son côté. « T'es qui ? »

Fish entendit un corps se lever dans la baignoire et, sans demander son reste ni un regard pour la fille, il décampa dans le jardin voisin, fonça derrière un abri et longea en courant l'arrière de la maison, puis la suivante. Une vieille femme le visa avec son tuyau d'arrosoir alors qu'il détaillait

devant elle, aussi vite que possible avec sa jambe blessée. Il ne s'autorisa à ralentir qu'une fois atteint le petit bois en lisière du quartier, puis s'accroupit contre un arbre fourchu.

« T'es qui au juste ? Un pervers ? Tu es blessé ? lança la fille au plâtre qui haletait de l'autre côté du tronc.

– Non, ça va.

– Tu m'évites, c'est ça ? Viens un peu par ici qu'on discute. J'ai une bombe lacrymo. »

Fish se pencha pour la détailler. Elle était définitivement plus âgée que lui, dans les quinze ans environ. Elle pointait sur son visage une petite bombe lacrymogène noire. Elle avait la peau pâle et les yeux sombres. Ils paraissaient presque noirs dans la lumière de fin d'après-midi.

« Je ne suis pas dangereux, jura-t-il en levant les mains. C'est toi qui me poursuis.

– Ça te dirait de signer mon plâtre ? » dit-elle en l'exhibant. Des noms couvraient le plâtre vert moulé sur son bras en forme de L.

« Pourquoi pas.

– Sors de là, alors. »

Fish hésitait.

« Comment je peux être certain que tu ne vas pas m'asperger ?

– Parce que si je l'avais voulu, je l'aurais fait quand tu t'es enfui ou, genre, là maintenant. J'ai appuyé dessus par accident, un jour. Enfin, la sécurité s'est déverrouillée et j'ai pressé le poussoir et un petit jet en est sorti. Tout le monde toussait dans le restaurant. Il a fallu évacuer.

– Tu toussais aussi ?

– Ouais. J'avais les yeux qui pleuraient.
– Elle est vraiment efficace ?
– Tu veux que j'appuie pour que tu voies ? Comme ça. Loin de toi. » Elle tendit le bras et fit mine d'appuyer. « Tu vises les yeux et tu détales. »

Fish ajusta son pantalon de jogging trempé et déformé, puis resserra le cordon à sa taille. Il regrettait d'avoir laissé sa grande chemise noire mouillée sur le pont du bateau et, pour la seconde fois de la journée, il se sentit nu. Il avait conscience que son ventre débordait de sa ceinture, que ses côtes saillaient. Il avait les jambes couvertes, c'était déjà ça. Sa verrue l'obsédait. « D'accord, je sors », dit-il en s'écartant de l'arbre, bras levés en signe de reddition. « Tu aurais un stylo ou autre ? Et je te remercie de ne pas pointer ce truc sur moi. »

La fille glissa la bombe dans la poche de son short en jean dont elle tira un feutre. « Approche un peu », dit-elle en le lui tendant. Et, dès qu'il fut à sa portée, elle le gifla avec.

« Qu'est-ce qui te prend ?

– C'est pas beau de mater.
– Je ne matais pas. C'est mon frère.
– Reef est ton frère ?
– Ouais, dit-il. D'où tu connais Reef ? Comment tu t'appelles ? »

La fille le jugeait. Fish avait la certitude qu'elle se posait exactement les mêmes questions que celles que Jonathan avait formulées pendant l'interview. S'il savait lire, par exemple, ou s'il lui arrivait de se laver les dents. Il renifla

son haleine dans sa main. Il ne perçut que l'odeur de la transpiration.

« Je m'appelle Celia », répondit la fille. Elle lui présenta sa main valide et lui abandonna le feutre comme s'il s'était agi d'un pistolet.

« Je m'appelle Fish.

– Allez, signe. Sinon tu peux dessiner un truc. Ce que tu veux. »

Il restait un espace vierge. Sur la face intérieure. Entre le coude et le poignet. Fish cogitait, feutre en l'air au-dessus du plâtre tilleul. La sueur lui dégoulinait dans les yeux, ses pansements humides s'étaient décollés. « On s'assied ? »

Ils s'installèrent dans l'herbe drue et piquante. Celia cala son plâtre sur ses cuisses. Fish esquaissa la courbe d'un aileron dorsal, une silhouette fuselée, une queue puissante. Les minutes s'égrainaient, ponctuées par les crissements du feutre. Dessiner le détendait. « T'es un genre d'artiste ! commenta-t-elle sans quitter le dauphin des yeux.

– Non.

– Tu dessines souvent ?

– Oui. »

Fish s'appliquait à tracer le dos du cétacé. Il voulait qu'il soit incurvé comme ceux qu'il avait vus sur l'île. Un tursiops esquaissant un demi-cercle parfait, bondissant d'une vague et piquant à nouveau.

« C'est bizarre que je ne te connaisse pas, dit-elle, si tu es le frère de Reef. Tu es un des mystérieux elfes de l'île.

– Quoi ?

– C’est comme ça que je vous appelle. J’ai vu comment Reef a remis en état le porche de Darlin. Et la salle de bains. Elle m’a dit que le vieux lui a réparé sa voiture. Et toi, quel genre d’elfe es-tu ? Un ébéniste ?

- Je m’occupe principalement des jardins.
- Tu connais bien Darlin ?
- On est seulement amis.
- Tu vas à l’école où ?
- J’étudie à la maison.
- Sur l’île ? »

Il n’était pas censé dire qu’il vivait sur l’île. Même si les gens le savaient. Surtout quand ils savaient. Mais elle connaissait Darlin, elle était au courant pour Reef et Nutz. Il se demandait ce qu’elle savait d’autre.

« Tu as d’autres feutres ?

– Non, dit-elle. Est-ce qu’il y a vraiment un tigre là-bas ? Sur l’île ?

– Je l’ignore. Pourquoi je ne t’ai jamais croisée ?

– Tu ignores s’il y a un tigre à Bomb Island alors que tu y vis ? »

Le feutre était presque à sec, mais Fish avait envie qu’un poisson file en fendant l’eau devant le dauphin. Il appuya plus fort pour pomper les dernières gouttes d’encre. Il distinguait la forme pâle et ovale du visage de Celia en périphérie de son champ de vision, elle l’observait à l’œuvre. Il dessinait depuis un bon moment et, bien qu’ils ne soient pas intimes, il s’était approché tout près d’elle. De sa main libre, il maintenait son plâtre en l’air. Il regardait les phalanges rosées et à demi pliées qui dépassaient du plâtre dans une

houppette de gaze, et se demanda ce qu'il ressentirait s'il les touchait.

« Je ne veux pas parler de tout ça, dit-il.

– Pourquoi ? » Celia semblait contrariée. « C'est intéressant. J'imagine qu'il fait chaud et tout. Sans la clim. Tu te rends compte de la vie que tu mènes ! Je veux dire, tu es émancipé à seulement quatorze ans.

– À quoi ressemble la tienne ? »

Celia écarta une mèche de cheveux collée à son visage. Le soleil était presque couché mais la chaleur se cramponnait à eux.

« Ça va. Je suis ici pour deux semaines seulement. Chez mon père. Je vis à Savannah.

– Tu es venue voir la bombe ?

– Non. Tu ne me demandes pas comment je me suis cassé le bras ?

– Non. »

Ils se turent. Les seins de Celia lui rappelaient le lapin que Sugar avait chassé un jour. Le fauve l'avait délogé de sa cachette, mais le lapin était rapide. Il avait décampé jusqu'aux dunes et creusé un trou dans le sable à toute vitesse puis plongé dedans. Sugar s'était élancé dans la direction opposée et le lapin avait survécu. Fish avait examiné le terrier qui vibrait au rythme effréné de sa respiration. Il est possible, avait-il pensé, que ce soit la première fois qu'un homme soit témoin d'un tel comportement. On aurait dit un carré de sable vivant.

Les moucherons les avaient repérés, des essaims s'élevaient du sol et vrombissaient dans les poils de leurs

jambes, de leurs bras. Ils se grattaient la tête et se lissaient les cheveux. Fish se concentra sur les pointillés grossiers qui ombragent le dos du dauphin. Derrière, il accrocha une lune. Et créa des étoiles à petits traits.

« Bon sang, mec. Tu aurais pu te contenter d'écrire ton nom.

– C'est mieux, ça », répondit Fish en l'invitant du menton à vérifier par elle-même.

« Merde alors. » Celia approcha le plâtre de son visage. Elle inclina la tête pour vérifier jusqu'où le dessin s'étendait. « C'est du bon boulot. Tu dessines souvent des animaux ?

– Ouais.

– Tu penses quoi de ça ? » Elle fit rouler sa jambe pour lui montrer la soucoupe volante tatouée à l'encre sur son mollet. Une figure pointilliste, en quelque sorte. Une soucoupe en lévitation avec son faisceau laser. Un visage avenant était pris dans la lumière tractée par le vaisseau.

« Et de ça ? » Elle lui présenta son autre jambe et le membre extraterrestre filiforme aux ongles craquelés qui s'étirait autour de son mollet. Comme s'il cherchait à attraper sa cheville avec ses grands doigts bizarres. « Un échantillon de mon talent.

– C'est du sérieux », commenta-t-il.

Il admirait le membre extraterrestre sur sa jambe, il partait de derrière son genou, des lambeaux de chair et d'os marquant la fin de l'avant-bras. Quelque chose était écrit au bout de l'os : *Noli me tangere*. Puis il aventura ses yeux plus haut, où sa jambe disparaissait dans son short.

« C'est tiré d'un poème, précisa Celia.

- Quoi ?
- Oublie.
- Ah oui, le poème », dit Fish.

Il était assez fier de son dauphin, bien qu'il passe pour un gribouillis au regard des tatouages extraterrestres de Celia, même les plus informes et les plus flous. « Permanent » et « adulte », voilà ce qu'ils signifiaient.

« Tu les as tatoués comment ?

- Ceux-là - Celia désignait les tatouages en pointillé -, je les ai faits au collège avec une aiguille et un stylo, et le gros bras, là, je l'ai tatoué au pistolet.

- Au pistolet ?
- Un pistolet à tatouer. Je l'ai fabriqué moi-même.
- Où as-tu appris ?
- Où as-tu appris à mater les gens en train de faire l'amour ? »

Son sang se glaça.

« Je cherchais Reef, dit Fish.

- Ben, tu l'avais trouvé. Pourquoi t'éterniser ?
- Je ne sais pas. Parce que j'avais envie.
- Envie de quoi ? »

Pourquoi insistait-elle ? En plus de la gêne, Fish sentait la colère le gagner. Elle était à peine plus vieille que lui mais elle se comportait comme si elle avait réponse à tout depuis des lustres. Elle le prenait pour un gamin. Et Fish voulait qu'elle le traite en égal.

« J'avais envie de voir comment ça se passe.

- Le sexe ?
- Ouais. »

Celia se leva et épousseta ses jambes. Elle lui offrit sa main pour l'aider à se relever.

« Il n'y a rien à savoir. Pénis dans vagin. Fin de l'histoire.

- Tu as l'air bien informée...

- Je sais ce que tout le monde sait, mais si tu veux te renseigner, tu n'as qu'à demander. Qu'est-ce que tu aimerais savoir, au juste ? Tu as le droit à une question. »

Elle avait l'air contrariée. Il n'arrivait pas à formuler sa question parce que Celia relaquait sa verrue. L'image de Whistle, Reef et Nutzo enfermés dans la cabane s'était immiscée dans son esprit. Derrière le rideau en toile de jute, Reef passait ses mains sous les jambes de Whistle et les levait pendant qu'il la culbutait. Nutzo tenait Whistle et embrassait ses lèvres. Couvrant un de ses seins de la main. Ils ne se faisaient pas mal, mais les traits de leurs visages étaient crispés. Puis Whistle criait, et Reef se précipitait pour tirer le rideau.

« À quel âge on doit s'y mettre ? demanda Fish.

- C'est ça ta question, sérieusement ? » dit-elle en se frottant les yeux. Elle expira une grosse bouffée d'air imitant le bruit d'un long pet, en fronçant les sourcils. Il l'avait visiblement agacée.

« Tu ne veux pas plutôt savoir quel goût ça a ? »

Elle entendait par là les parties sexuelles de la fille, ça ne lui avait pas échappé.

« Non. »

Celia louchait dans la pénombre et guettait sa réaction. Bouche bée, Fish écarquillait les yeux et fuyait son regard. Il avait la joue maculée de terre. Les lèvres fendillées.

« Non », répéta Fish.

Les yeux clairs de Celia sondaient le visage de Fish, soupçonnant qu'il mentait. Il était suffisamment petit pour qu'elle aperçoive au-dessus de sa tête le soleil décliner entre les arbres.

« Bon. Si tu insistes. C'est à toi de décider du moment. Quand tu te seras trouvé une copine. D'ici là, abstiens-toi d'épier par la fenêtre des gens. » Elle le salua en décrivant un grand cercle avec sa main valide, puis elle tourna les talons et marcha en direction des habitations. « À plus. »

Quelle question voulait-elle donc qu'il lui pose ? ruminait Fish. Irait-elle rapporter à Darlin où elle l'avait trouvé ? Il se creusait la tête, cherchant quoi dire, comment la retenir. « Comment tu t'es cassé le bras ?

– En quoi ça te concerne ?

– J'ai signé ton plâtre, je te signale.

– Je dois filer, ricana Celia. Tu veux vraiment savoir pour mon bras ? Il y a une fête la semaine prochaine. Vendredi. Dans cette maison. » Elle pointait la silhouette sinistre d'une maison en brique, identique à celle de Darlin excepté le van orange garé dans la cour. « T'as pigé ?

– À quelle heure ?

– À la nuit, mon pote. »

QUATRE

Une semaine passa. Sur l'île, Fish pensait ses plaies et rêvassait à Celia et aux tatouages. Il décida qu'un vagin avait le goût et l'odeur d'un crâne transpirant sous un chapeau, au motif que le vagin était couvert de poils et, la plupart du temps, de vêtements. Dans l'obscurité de sa cabane, Fish testa sa théorie en léchant le pli moite de son coude. Un goût salé, plutôt subtil. Moins persistant que le goût âcre du sang.

Nutzo manquait toujours à l'appel. Il n'y avait pourtant pas mille façons de quitter l'île. L'*Atomic Pleasure Cruise* était le seul bateau motorisé qu'ils possédaient. Fish avait trouvé son canot échoué dans la vase. Il n'avait pas bougé depuis plus d'une semaine, quand il avait aidé Nutzo à le traîner jusqu'à l'estran. Fish imagina le vieil homme entrer dans l'eau et nager jusqu'au continent, ou l'île en aval. Mais dans quel but ?

Reef pensait que Nutzo errait tout simplement dans les bois. « Il fait ça tout le temps », disait-il, mais personne

n'avait le souvenir que Nutzo se soit déjà absenté toute une semaine sans prévenir personne. « Il doit être chez son frère à Atlanta. Il a voulu éviter de faire tout un cirque autour de son départ. »

Après trois jours de recherches infructueuses et d'attente, Whistle se rendit au port en bateau pour téléphoner. Le numéro du frère de Nutzo dont elle disposait n'était plus attribué. Elle rentra sur l'île à la nuit tombée. Fish espérait qu'elle l'avait retrouvé, vu le temps qu'elle avait passé sur le continent. Peut-être avait-il essayé de rallier Atlanta en stop mais avait été retardé sur la route. Whistle rentra seule et se retira dans sa cabane. Pendant qu'ils dînaient d'un plat froid, elle leur confia avoir passé une bonne dizaine de coups de fil du magasin, et même fait un signalement à la police.

« J'espère qu'il est heureux, répétait Reef. J'espère juste qu'il est content. » Fish n'avait jamais entendu Nutzo évoquer son frère ni le souhait de partir. Il s'efforçait de rejouer dans sa tête leur dernier échange. C'était le matin où il avait épié Sugar pendant sa chasse. Nutzo était rentré au campement avec un chapelet de truites et Fish l'avait regardé lever les filets. Ils avaient déposé les boyaux au cœur de la forêt, à l'endroit consacré où Sugar, des ratons laveurs ou la première bestiole venue les dénicherait avant la fin du jour. Nutzo chantonnait, se souvenait-il. Il disait qu'il avait envie de peindre. Il projetait de tendre une toile pendant que Fish et Whistle assureraient l'excursion, mais la toile était toujours rangée dans son rouleau au bout du lit.

« Et si Sugar l'avait attrapé ? »

– Impossible, protesta Reef. On aurait trouvé des traces.
– Il a pu le hisser dans un arbre », insista Fish, bien qu’il n’ait jamais surpris Sugar faire une telle chose. L’image du vieil homme prisonnier d’un chêne, la chair de ses membres exposés comme de vulgaires filets de truite, s’immisça dans son esprit. Il tenait cette vision cauchemardesque d’une encyclopédie. La sinistre photo d’un léopard et d’une gazelle.
« Il est vivant. Je parie qu’il bouffe un cheeseburger, à l’heure qu’il est. »

Fish revoyait les chevaux égorgés, le visage de Nutzo, il repensait à ces matins où, après que Sugar avait achevé sa proie, les sables mous des dunes racontaient le drame. Les morsures profondes aux sabots des chevaux. L’empreinte des mâchoires du félin. Les flaques brunes de sang coagulé.

Pendant une de leurs interminables battues, Fish remarqua que la dépouille de l’étalon avait disparu. La marée l’avait emportée. Cet après-midi-là, en marchant dans les pas de Reef, Fish imagina le cheval galopant au fond de l’océan.

Ils apercevaient ponctuellement Sugar, et toujours à bonne distance. À la nuit tombée, Whistle alla l’appeler dans les bois, elle fredonnait son nom comme elle l’avait fait toute sa vie, mais le tigre ne se montra pas, et Fish s’en réjouit.

Ils se retrouvèrent pour partager un dîner fait d’oranges, de haricots noirs et de biscuits. Fish était assis dos à la mer, les yeux braqués sur les bosquets.

Le campement semblait désert sans Nutzo, aussi taiseux soit-il. Il se bornait généralement à quelques mots en soirée. Whistle termina son orange et se plongeait dans un livre, mais Fish voyait qu’elle ne tournait pas les pages. Reef

engloutit son bol et le rinça avant de grimper dans la cabane de Whistle.

« Je vais rester ici, l'informa-t-elle.

– Toute la nuit ?

– Je verrai. »

Sa voix était ténue. Ses cheveux lâchés projetaient une ombre sur son visage. Le fouillis des mèches grasses masquait sa cicatrice. Elle ne s'était pas lavée. Emmitouflée dans un duvet sur le sable, elle ne ressemblait pas du tout à une prêtresse, mais plutôt à la mamie de quelqu'un. Une des dames tendres et mortelles qui accompagnaient les enfants en bas âge lors des excursions.

« À ta guise », ricana Reef. Fish l'entendit retourner le matelas et les livres sur le plancher, il cherchait manifestement quelque chose, s'éclairant de la petite lampe torche fixée à son chapeau. « Tu as gardé la clé ?

– Oui, je l'ai là. »

Reef redescendit près du feu. Il se planta devant Whistle toujours concentrée sur son livre.

« J'ai besoin de me tirer d'ici. »

Whistle conservait la petite clé argentée de l'*Atomic Pleasure Cruise* au bout d'une lanière en cuir pendue à son cou. Elle l'enleva pour la lui tendre, sans pourtant la lâcher quand Reef s'en saisit. « J'aimerais que tu restes. »

Reef fit la grimace.

« Reste cette nuit, s'il te plaît. »

La dernière histoire que Sara lui avait racontée concernait Whistle, comment elle leur avait sauvé la vie puis était

devenue leur mère. Une histoire ancienne. Un incendie s'était déclaré dans leur immeuble à Atlanta, Fish voyait encore les volutes de fumée compactes bouger sur le plafond blanc. Sa mère et lui étaient piégés dans leur chambre. Fish avait toujours pensé que Whistle les avait sauvés en enfonçant la porte à coups de hache, alors qu'elle s'était contentée d'orienter les pompiers, aux dires de Sara. Et ils avaient habité depuis lors avec elle. À l'entendre, Whistle était une sorte d'ange.

Tous ceux qui vivaient sous son toit abondaient dans son sens. Whistle les avait tous sauvés de quelque chose. De la noyade, de la pendaison, d'un mariage calamiteux et de toutes sortes de drogues effroyables. Ils la croyaient immortelle, ils en avaient d'ailleurs eu la preuve le jour où une balle s'était logée dans son crâne.

Whistle avait démenti le miracle. Et, une fois rétablie, elle avait vendu sa maison d'Atlanta et déménagé à Royals avec sa nouvelle famille. Elle savait une tonne de choses, comme creuser un puits ou quels légumes planter. Sur Bomb Island, les gens pêchaient, chinaient ce qu'ils pouvaient et achetaient le peu qui leur manquait à la boutique du port. Whistle savait comment vivre ainsi, non pas à l'écart du monde, mais harmonieusement niché en son sein.

Fish était assis devant les braises au camp, songeant qu'elles servaient autrefois de second feu pour cuisiner. Les premières années sur l'île, les dîners prenaient des allures de fête. Il se creusa la tête pour se rappeler le nom des hommes et des femmes qui étaient partis. Ils ne parlaient jamais d'eux. Il refusait qu'il arrive la même chose pour Nutzo.

Reef partit chez Darlin avec le bateau. Whistle alla récupérer sa natte de roseaux dans la cabane et s'allongea sur la plage. Fish empila bûches et bois flotté pour relancer le feu, bientôt les flammes s'élevaient à un mètre. Il écarta les brindilles et les chaussures, et s'étendit à ses côtés sur la plage. Les étoiles semblaient vouloir plonger dans la mer. Vénus avait la taille d'une piécette.

Whistle gardait les paupières fermées. Des rides creusaient son front. Elle se frottait les yeux de temps à autre. « Apporte-moi de l'eau, tu veux. »

Il alla remplir une tasse à la cruche en plastique. À son retour, Whistle était assise, dos droit, et s'étirait. Il posa l'eau près de son tapis. « Je suis invité à une fête, lança-t-il en grattant une croûte sur sa jambe en voie de guérison.

– Par qui ?

– Une fille que j'ai rencontrée à Royals. »

Les ricanements de Whistle lui infligeaient des brûlures d'estomac.

« En quoi c'est drôle ?

– Pardon, poussin. Qui est cette fille ?

– Celia.

– Celia qui ?

– Je ne sais pas.

– Hum, c'est quel genre de fête ?

– Aucune idée. C'est juste une fête. » Son intention n'était pas de demander sa permission. En quoi Celia et la fête la regardaient ? « J'aurai besoin de la clé, demain, c'est tout, dit-il.

– Vraiment ?

– Oui.

– Je reprends les recherches demain. Tu ne crois pas que c'est plus important ?

– On aurait déjà dû trouver quelque chose. »

Les lèvres de Whistle s'ourlèrent. « C'est ce que pense Reef, n'est-ce pas ?

– Il n'a pas tort.

– Tu te souviens de la fois où tu t'es brûlé les pieds ? »

Ils avaient fait un grand feu avec du bois vert qu'ils avaient étouffé avec du sable mouillé. Quand il avait marché dessus par accident, deux jours plus tard, les braises étaient encore assez vaillantes pour lui peler la peau des orteils. Une douleur intense. Il avait les doigts de pied couverts de pustules et ne pouvait plus marcher. Chaque jour, Nutzo l'aidait à baigner ses pieds dans l'eau fraîche pendant que Reef et Whistle s'occupaient du camp et des excursions.

« Je m'en souviens, dit Fish. J'aime Nutzo. Mais je ne pense pas qu'il soit ici.

– Je ne parle pas du fait qu'il prenait soin de toi. Ce jour-là, j'avais rêvé que tu étais blessé. Je t'avais conseillé de mettre tes chaussures. Tu t'en souviens ?

– Non.

– Pourtant c'est le cas. Je suis assise sur ce tapis depuis le dîner, à faire des rêves, et je sais que Nutzo est en vie sur cette île. Il n'est pas parti. Il ne ferait jamais ça, et tu le sais. Ne laisse pas Reef te convaincre du contraire. Il a peur, c'est tout.

– Qui a peur ? Reef ? De quoi aurait-il peur ?

– Que Nutzo soit blessé », dit-elle.

Pour la première fois, Whistle semblait douter. Fish devinait qu'elle ne pensait pas un mot de ce qu'elle racontait. Elle avait l'air d'avoir survécu à une déflagration.

« Et les autres ? demanda Fish. Et Sara ?

– Fish, tu es un garçon intelligent, mais là tu parles sans savoir, répliqua Whistle. Ces gens, Sara, comptaient parmi mes meilleurs amis, mais ils n'étaient pas prêts à vivre comme nous vivons. Ce n'était pas leur truc. Ils l'ont compris et s'en sont allés. Nutzo aime cet endroit, tu le sais.

– Il n'aime pas Sugar. »

Le vieil homme s'était toujours montré distant avec le tigre. Certains matins, quand il s'éveillait dans la cabane de Whistle et voyait le tigre endormi près d'elle, il restait sans bouger, attendant qu'elle le chasse. Il lui avait demandé plus d'une fois de lui chercher une autre maison.

« Peut-être qu'il est parti parce que tu refuses de te débarrasser de Sugar. »

Whistle détourna les yeux. Il voyait qu'elle était contrariée, mais la colère lui retournait encore l'estomac. « Pourquoi tu t'es marrée quand je t'ai annoncé que j'avais rencontré une fille ?

– L'effet de surprise. J'ignorais que tu avais une amie à Royals. Je n'y ai jamais croisé de Celia.

– Quoi, tu crois que j'ai tout inventé ?

– C'est le cas ?

– Non ! hurla Fish. Il se passe plein de trucs que tu ignores, n'empêche que c'est vrai. »

Whistle se taisait. Elle contemplait la mer et les lumières de Royals au loin.

Fish crut percevoir le bruit d'un moteur. Fausse alerte. Le vent gémissait dans les arbres. Il observait la cime des pins ployer à l'unisson. Il regrettait ses paroles, même si le nœud à l'estomac et la tension dans ses épaules criaient : « Continue ! » Il faisait nuit noire, pourtant le sable scintillait.

« J'ai parlé avec John-Elvis du comportement de Derbier. Il ne nous embêtera plus.

- Comment peux-tu en être certaine ?

- Je viens de te le dire. »

John-Elvis n'avait pas réagi au doigt d'honneur de Jonathan et de son acolyte.

« Il compte faire quoi ?

- Je ne sais pas exactement. Il pourrait refuser de lui louer une place au port. S'il n'a plus de mouillage, il sera obligé de déménager son business. Il n'est installé ici que depuis peu de temps.

- À la place de Derbier, ricana Fish, si quelqu'un cherchait à me retirer mon anneau, je l'enverrais balader. Qu'est-ce que John-Elvis va faire ? Appeler les flics pour qu'ils lui collent une amende ?

- Rien ne les empêche de remorquer le bateau.

- Je rêverais que Sugar étripe ce type, dit Fish en agitant la main.

- Qu'est-ce que tu racontes ? D'où tu sors un truc pareil ? Ce n'est pas nous, ça.

- OK », acquiesça Fish. Il en avait conscience, il s'acharnait par tous les moyens à la blesser, sans savoir pourquoi. « La famille rétrécit à vue d'œil.

- On va retrouver Nutzo, poussin.
- Ça n'a rien à voir avec Nutzo. Je me fiche de Nutzo.
- Je ne te crois pas.
- Il ne s'agit pas de lui. » Fish criait à présent. « Mais de toi. Tu n'es pas fichue de nous protéger. De nous souder. Tu ne bouges pas le petit doigt quand on nous veut du mal.
- De quoi tu parles, poussin ?
- Je ne suis pas ton poussin ! »

Fish se leva et quitta la plage. Il n'avait pas élevé la voix sur elle depuis des lustres. C'était quoi le déclencheur, la dernière fois ? Il voulait nager au large, plus loin que ce qu'elle considérait comme raisonnable. Une semaine plus tard, un violent courant avait emporté Reef à une centaine de mètres du rivage, il n'arrivait plus à rentrer. Sans le bateau et si Nutzo n'avait pas été présent, il serait mort.

Fish se rassit près de l'âtre, désormais réduit à un tas de bûches vacillant. Il observait Whistle au bord de l'eau, les contours de sa tête, ses épaules. Derrière elle, la lune gibbeuse ressemblait à un pouce écrasé.

Sugar était réapparu, couché près du feu, à la place que Whistle occupait chaque matin. Il ne dormait pas. Il fixait le garçon. Il avait sûrement assisté à toute la scène.

« Hé, Sugar », dit-il, sans bouger. L'échelle de sa cabane était à quelques mètres, mais si le tigre le décidait, Fish n'avait aucune chance de l'atteindre. « Whistle, appela-t-il.

- Tiens te voilà, mon beau », dit Whistle en s'asseyant près de lui. Le fauve dressa le museau, il émit un claquement de langue et haleta. Elle caressa sa grosse tête et lui

frotta les épaules. « Tout va bien maintenant », disait-elle. Mais elle le sentit se raidir quand Fish se leva. Il grognait.

« Whistle », murmura Fish, figé, à moitié accroupi, les genoux tremblants.

« Garde ton calme », commanda-t-elle d'une voix douce et posée. « Calme-toi, poussin. Rassieds-toi près du feu.

– Je n'ai pas envie. »

Fish recula de quelques pas, Sugar bondit sur ses pattes. Il le fixait de ses gros yeux. Il avait le même regard que celui qu'il réservait aux goélands sur la plage.

« Couché, Sugar, ordonna Whistle. Tout doux. » Elle appuyait sur sa croupe, mais il résistait. Il n'avait d'yeux que pour le garçon. « Assieds-toi tout de suite, Fish. Il sent que tu es contrarié.

– Hors de question que je reste avec lui », répliqua-t-il en sanglotant.

Il fit un autre pas en arrière et le tigre avança sur lui. « Barre-toi ! » Fish donna un coup de pied dans le sable, mais Sugar avançait toujours. « Whistle ? » appela-t-il. Elle avait quitté le feu. Il était seul. Il recula encore, il heurta du talon un rondin et chuta.

Sugar avait foncé sur lui. Il agitait ses grosses pattes au-dessus de la tête du garçon, il l'invitait à jouer.

« Tire-toi ! criait Fish en lui lançant du sable. Ouste ! »

Quand le fauve s'élança, Fish lui asséna un coup de pied dans le museau et sentit sa truffe humide craquer. Le long corps de l'animal fit volte-face et disparut dans les ronces. Concentré, Fish essayait de le localiser, mais le tigre demeurait invisible. Il rejoignit à reculons l'échelle de sa cabane,

sans quitter des yeux l'endroit précis où l'animal s'était enfui.

« Fish ? appela Whistle.

– Je suis là. »

Il distinguait sa silhouette plus bas sur la plage. Quelque chose brillait et cliquetait dans sa main.

« Tu veux que je monte avec toi ?

– C'est un fusil ?

– Exact.

– Je pensais que tu ne croyais pas aux armes.

– Tu veux que je vienne ?

– Non, coupa-t-il. Bonne nuit.

– Bonne nuit. »

À son réveil, Reef en sous-vêtements faisait griller des saucisses et des œufs sur une plaque en fer. Whistle dormait encore. Elle avait déposé un collier sur la marche supérieure de son échelle. Une larme en bois ivoire attachée à un cordon. Elle avait dû la sculpter pendant son sommeil.

« Où tu étais ?

– Petit curieux, dit Reef.

– Chez Darlin ?

– Ça suffit. » Il avait le regard sombre et fatigué. « Le chat est passé. » Il désigna le rectangle de sable retourné où Sugar avait fait tomber Fish. Il y avait des empreintes de tigre partout.

« Exact, confirma Fish.

– Tu es immunisé contre les tigres, maintenant ?

– Je lui ai ordonné de partir et il est parti.

– Il t'a encore attaqué ? demanda Reef en lui tendant une assiette.

– Rien de méchant. Je lui ai balancé du sable. Comme ça. »

Fish lança la jambe en l'air, ses croûtes s'étaient écaillées et émoussées, réduites à de fines marques violettes.

« Balèzes, ces griffures de tigre, mon pote. » Reef lui agrippa la cheville et le tira par le pied. Il le traînait dans le sable fin en criant : « Ouais, m'dame, voyez cette authentique blessure de tigre sur une authentique jambe humaine. »

Fish riait aux éclats.

« Lâche-moi !

– N'ayez crainte pour votre sécurité. C'est un botteur de sable hors pair. Un as de la défense contre les grosses bêtes de la jungle. »

Fish se démenait pour récupérer son pied mais Reef le traînait de plus belle. « Un tombeur ! »

Il le tractait sur la plage à la manière d'une tondeuse à gazon. Fish réussit enfin à bloquer son épaule dans le sable, roula sur le côté et fit le mort.

Reef se laissa rouler à côté de lui : « Ça te dirait de rentrer à Atlanta ? J'ai encore de la famille là-bas. On tombera peut-être sur Nutzö. »

Fish leva les yeux vers la cabane de Whistle dont le volet battant était toujours clos. Il se demandait si, à ce moment précis, Sugar dormait là-haut avec elle. S'il ne l'avait pas entraînée ailleurs.

« Whistle viendra avec nous ?

– Tu la connais.

– Ouais, acquiesça Fish en plongeant ses doigts dans le sable.

– Nous ne sommes plus en sécurité ici. Tu te souviens de ça ? » Reef désignait un méli-mélo de vieilles cicatrices sur son pied et sa cheville. « Et de ça ? » Il montrait son avant-bras, une entaille en forme de S filait tout le long de son biceps. « Elle sait qu'il est dangereux. Elle va peut-être se décider à l'envoyer ailleurs.

– Jamais elle ne fera ça. »

Whistle noyait le poisson chaque fois qu'on abordait le sujet. « Pourquoi traînais-tu avec lui à l'heure du repas ? Pourquoi t'es-tu montré brutal en jouant ? » Quand les blessures étaient sérieuses – Reef avait manqué perdre une main –, elle s'emportait. Elle grondait le tigre, le chassait dans les bois en cognant des casseroles en inox au-dessus de sa tête, puis elle laissait passer quelques jours avant de le retrouver dans les dunes. Elle lui parlait. Elle lui faisait la leçon. « Je fais des progrès », disait-elle en rentrant au camp.

« Pas besoin de te décider dans la seconde, mais j'aimerais seulement que tu y réfléchisses. Ça pourrait être sympa, dit-il. Tu aimes bien Darlin, pas vrai ? »

Fish aimait le thé à la pastèque qu'elle leur servait parfois lorsqu'ils lui rendaient visite, le plus souvent pour bricoler un truc dans la maison. Reef et Darlin lui allumaient la télé quand ils s'éclipsaient dans la pièce du fond. Un jour où il taillait des buissons dans le jardin, elle lui avait demandé combien d'autres femmes Reef avait eues. Mis à part cela, ils ne papotaient jamais seul à seul. Il n'était pas certain de réussir à l'aimer comme un membre de la famille.

BOMB ISLAND

« Tu pourrais m’emmener à une fête à Royals, ce soir ?
Celia m’a invité.

- Qui est Celia ?
- L’amie de Darlin.
- Et elle a ton âge ? »

Fish leva sa main quelques centimètres au-dessus de sa tête. Il imagina Celia se matérialiser sous sa paume, sur la plage, avec son plâtre vert fluo. Il fallait qu’elle évite de le mouiller, il l’avait lu dans un livre.

- « Elle est un peu plus vieille que moi.
- Vraiment, tu es sûr de toi ? Il y aura un tas de jeunes. J’ignore où elle va les dénicher, mais il y aura du monde.
- J’ai envie d’y aller. Elle m’a invité.
- Tu aimes cette fille ?
- Je ne sais pas trop. Je la trouve cool.
- Très bien, dit Reef, l’air songeur. Cogitons à ce qu’on va mettre. »

CINQ

Une heure après la tombée de la nuit, la fête débordait des murs de la maison en brique indiquée par Celia. La cour était remplie de pick-up blancs. Des grappes d'adolescents, en chemises et shorts coupés, s'étaient massées sur les banquettes et au cul des voitures, ils sirotaient des bières puisées dans des glacières en pinçant les lèvres. Des airs de country résonnaient. Trois filles plus âgées se trémoussaient comme des gamines dans la cour. À l'arrière, quelques adultes à la peau tannée faisaient cercle dans des chaises longues. Une faune hétéroclite se mêlait à l'intérieur.

Un ado géant avec des bottes de cow-boy et une bouille de poupon campait sur une glacière au milieu du salon. Chaque fois que quelqu'un désirait un verre, il s'accroupissait au-dessus du couvercle et faisait passer la louche entre ses jambes. Une femme de l'âge de Whistle se prélassait sur la banquette et dodelinait de la tête en fermant les yeux, au rythme de la musique. Quelqu'un retournait des cartes

sur le sol, dix autres braillaient en sifflant des shots. Un jeune capitaine de navire et sa copine se bécotaient dans la cuisine, pendant que des gamins s'empiffraient de restes de viande devant le réfrigérateur, une fille ivre juchée sur un tabouret pleurait devant un bol de vin.

« Je vais nous chercher un verre », dit Reef. Il avait gardé ses lunettes d'aviateur sur le nez. Darlin et lui avaient coordonné leurs tenues, jean et chemise noire, Reef la portait près du corps, manches relevées, alors qu'elle avait opté pour une coupe ample et confortable. Elles provenaient toutes les deux de la garde-robe de Darlin.

Ils vont bien ensemble, pensa Fish. Quand ils étaient bras dessus bras dessous, les traits délicats et la longue chevelure brune de Darlin avaient pour effet d'adoucir la silhouette anguleuse et élancée de Reef. Ils riaient de bon cœur. Fish se demandait ce que serait sa vie avec eux, loin d'ici. Il pourrait être heureux. Il conservait peu de souvenirs d'Atlanta. Il se rappelait principalement l'incendie, des détails, des images isolées et détachées de leur contexte. Il se rappelait le carrelage imitation tortue sur les parois d'un tunnel. Les feux de signalisation. Une cage à poules en acier rouge et le bitume nauséabond et brûlant capable de changer une averse en vapeur.

Ils s'étaient douchés et habillés chez Darlin. Par-dessus son nouveau short de sport noir, Fish avait enfilé un débardeur vert, emprunté à Darlin et tombant comme une robe. « Ça mettra tes bras en valeur », avait certifié Reef. Il avait essayé de masquer la verrue au-dessus de sa lèvre avec le maquillage de Darlin et n'avait réussi qu'à empirer les

choses. Reef avait suggéré qu'il se rase les tempes. Résultat, il avait une sorte de coupe à l'iroquoise. « Ils ne regarderont même pas ta tronche, avait-il dit. "Merde, ce mec a un sacré look", voilà ce qu'ils vont penser. »

Autrefois, la maison de Darlin appartenait à ses grands-parents, elle regorgeait de vieux bibelots. Reef et Fish avaient testé la collection d'eau de Cologne du grand-père et élu un flacon vert sur lequel était inscrit « Sportsman ». Une senteur fumée et poivrée.

« Audacieux », avait commenté Darlin.

Sous son débardeur, Fish portait le pendentif en forme de larme que Whistle avait sculpté. Il l'offrait en rêve à Celia et elle l'embrassait sur la bouche. « C'était formidable », disait Fish. « Toi aussi, tu es formidable », lui rétorquait-elle. Fish n'avait jamais été invité à une fête auparavant.

Il partit à sa recherche. La maison disposait de deux chambres. La première était verrouillée. Il pressa l'oreille contre la porte en bois et surprit la dispute d'un jeune couple. La fille parlait d'une voix nasale et perchée, rien à voir avec celle de Celia. Dans la seconde, la chambre parentale manifestement, une dizaine de collégiens, torse nu pour la plupart, avaient poussé le lit double contre le mur. Une bagarre était en cours, par terre. Un garçon en nage à la peau pâle et couverte de griffures sanguinolentes avait plaqué Jonathan au sol. Les autres piaffaient. Jonathan se tortillait en plissant les yeux pour se libérer du bras qui lui enserrait le cou.

Fish passa furtivement la tête dans le couloir, croyant avoir aperçu quelque chose. Les garçons avaient abandonné

leurs vêtements au pied du placard. Fish remarqua une pile de montres sur une petite commode, à côté du caméscope argenté de Jonathan.

Il se faufila derrière le cercle des garçons qui braillaient à Jonathan de plaquer son rival contre le mur, de le retourner, de trouver une parade. Au moment où Fish s'emparait du caméscope, un rouquin boutonneux se rua sur lui. L'effervescence avait tourné à la bagarre générale, les garçons s'agrippaient par les chevilles, les poignets, s'envoyaient valdinguer sur le parquet dur.

Le rouquin qui avait *grosso modo* son âge le gratifia d'un petit sourire et le saisit par la tête. « Prêt ?

– Capitale du Mexique ? » lança Fish, caméscope à la main, pour faire diversion.

Le garçon se renfrogna et abandonna sa posture de combat. « Qui t'es ? » Un grand blondinet profita de l'occasion pour l'envoyer cogner dans la porte du placard. Le panneau céda sous le poids du rouquin et s'écrasa sur la pile de fringues et de chaussures. Éclat de rire général. Un type fracassa un abat-jour contre le mur. Un autre lança le cendrier qui traînait sur la table de nuit.

Jonathan était toujours à terre, le visage cramoisi. Contrarié d'avoir perdu l'attention de ses supporters, son assaillant reporta sa rage sur le grand matelas, qu'il souleva du sommier et traîna dans le couloir. Fish en profita pour s'éclipser et subtiliser le caméscope. Il avisa Reef et Darlin, assis au salon avec les joueurs de cartes, et s'esquiva par la porte d'entrée sans se faire remarquer. Il joua des coudes pour fendre le groupe des jeunes autour des pick-up.

Quelqu'un cracha à côté de ses pieds nus et le héla : « Hé, petit ! » mais Fish se carapata en direction des bois. Il ne s'arrêta qu'une fois éloigné de plusieurs mètres dans la futaie et s'adossa à un tronc. Il examina le caméscope dans ses mains. Il se retint de le fracasser contre l'arbre. Il voulait qu'il disparaisse mais il devait d'abord vérifier qu'il contenait la vidéo. L'interview remontait à des semaines.

« Fish ? appela Reef à l'entrée du bois.

– Par ici, fit-il en cachant l'appareil au pied de l'arbre.

– Qu'est-ce que tu fabriques ? » Reef avait accroché ses lunettes de soleil au col de sa chemise, son visage était dégoulinant de sueur.

« Je fais la fête.

– Au milieu des bois ? Allez, suis-moi. Tu veux qu'on rentre chez Darlin ?

– Pas déjà. »

Depuis les bois, ils apercevaient la maison de Darlin de l'autre côté de la route de terre qui divisait Sea Wall en quatre sections. Elle traversait la rue et se dirigeait vers son porche, un verre dans chaque main.

« Vu le genre de la fête, le shérif ne va pas tarder à se pointer. Et tu n'as pas envie d'assister à ça.

– Je sais, dit Fish.

– Je t'assure.

– Je sais.

– Bon, qu'est-ce que t'en penses ?

– De quoi ?

– Du fait que c'est ta première fête et que tu es planqué dans les bois. Qu'est-ce qui s'est passé, là-bas ?

- Juste des gamineries.
- De quel genre ?
- Ne te bile pas. Ça va », le rassura Fish en caressant ses tempes rasées.

Il trouva Celia dans un garage traversant derrière la maison. Elle buvait une bière, assise sur une tondeuse autotractée, en compagnie de deux ados. Son rouge à lèvres bleu luisait. Elle portait un jean noir déchiré et un tee-shirt avec un gorille dessiné sur le devant. Son plâtre affichait bien plus de signatures que la dernière fois qu'il l'avait vue.

« Oh mais qui voilà, lança-t-elle. Fish en personne. Elle est top, ta coiffure !

- Merci. »

Le garçon debout près d'elle le salua de la tête. « Ça roule ? » Ils étaient visiblement au milieu d'un chantier. L'un avait allongé ses bras sur un établi en désordre, et l'autre l'éclairait avec une lampe torche. Celia quitta son perchoir et leur fit admirer son plâtre. « Matez ça. C'est de lui ! » dit-elle en pointant le dauphin. Quelqu'un avait signé sur son ventre, le ciel étoilé de Fish était à présent couvert de pattes de mouche.

« On a vu. Tu dessines beaucoup ?

- Moins qu'avant.

- Viens jeter un œil à ça. »

Debout devant l'établi, l'ado tatouait un frelon sur l'avant-bras de son copain avec une aiguille. L'insecte était croqué sur la face interne. Il trempait son aiguille dans l'encre d'un stylo-bille démonté et piquait la peau en suivant le dessin.

Il progressait vite, par petites touches ; l'autre surveillait en buvant sa bière.

« Fish, c'est ton vrai nom ? demanda l'ado à l'aiguille sans quitter son œuvre des yeux.

– Oui.

– Moi, c'est Mason.

– Lester », se présenta l'ado qui se faisait tatouer.

Il posa sa bière pour lui serrer la main. Ils avaient tous les deux une fine moustache et les cheveux presque aux épaules.

« Son tatouage va être merdique », lui chuchota Celia à l'oreille. Son haleine était âcre mais elle lui faisait quand même tourner la tête. Elle pêcha une bière dans la glacière proche d'elle et la lui tendit. Fish en avait déjà bu avec Reef, il avala crânement une gorgée. Il détestait la bière.

« Celia, s'te plaît, la torche, dit Mason.

– Lester peut s'en charger. »

Elle désigna à Fish une chaise longue cradingue près de la tondeuse, et, confortablement installés, ils suivirent l'avancée des travaux. Une tache de sang souillé d'encre s'élargissait autour du frelon.

« Je croyais que tu avais un pistolet à tatouer, dit Fish.

– Ils ont préféré cette méthode. »

Elle sortit l'outil du sac à dos posé par terre. On aurait dit un porte-mine avec une grosseur. Les piles étaient maintenues en place par du ruban adhésif collé autour du stylo. D'une pichenette du pouce, Celia actionna un petit interrupteur en plastique et l'appareil se mit à bourdonner. « Prends-le », dit-elle.

La partie supérieure de l'engin pesait curieusement dans sa main, mais il vibrait lentement.

« Tiens, fais un test là-dessus. » Celia sortit un citron et un petit flacon d'encre noire du carton de bière. « Tu trempe et tu surines.

– Je surine ? »

Le pistolet allumé, l'aiguille pointait et disparaissait en un éclair à l'extrémité.

« Tu vas voir.

– J'aime bien piquer en diagonale, intervint Mason. L'encre pénètre mieux. »

Fish nota que ses jambes étaient couvertes des mêmes dessins flous et tremblés que ceux de Celia. Des tatouages maison. Il imbiba l'aiguille et piqua dans le citron. Les pores grossiers du fruit s'emplirent d'encre, laquelle bava quand il l'essuya avec le chiffon en coton que Celia lui avait passé. Il s'appliquait à dessiner un chien endormi, lové autour des rainures de la tige qui avait relié le fruit à l'arbre.

« Un dauphin ! tenta Celia.

– Nan. »

Il se pencha pour profiter de la lumière distillée par l'ampoule nue qui pendait du plafond.

« Tu vas à la Benedict School ? » l'interrogea Lester.

Fish ne savait pas de quoi il parlait.

« Non, dit-il.

– Cool. »

Il dessinait depuis la nuit des temps, mais c'était sa première fois avec un appareil. Fish regardait stupéfait le stylo ronronner autour de la tige, le chien prenait peu à peu

forme sur la peau jaune vif. Il sentait qu'elle l'observait et fixait la pointe du pistolet pincée entre ses doigts.

« C'est inné chez toi », remarqua-t-elle.

Curieux, Lester et Mason s'écartèrent de l'établi, et Fish leur présenta le citron.

« Fais le mien comme ça, lança Lester.

– Je préfère piquer à l'aiguille, mais bravo, Fish.

– Je te vends le pistolet cinquante dollars, fanfaronna Celia.

– Vraiment ?

– Nan, gloussa-t-elle. C'est mon bébé. »

Le garçon au dos griffé avait transporté le matelas devant la maison dans l'herbe. La troupe des gamins torse nu s'était massée autour, ils se lançaient à tour de rôle et atterrisaient sur les oreillers.

« C'est ta maison ? demanda Fish.

– Sûrement pas, répondit Celia.

– Il y a de l'essence dans le coin ? » demanda le garçon au dos esquiné en passant une tête dans le garage.

Celia désigna sur une étagère un petit jerrican rouge qu'il emporta avec lui jusqu'au matelas.

« Tu cautionnes ? s'étonna Mason.

– En quoi ça me concerne ?

– Putain de merde, Mason ! » ronchonna Lester en écartant son bras. Sa peau était grenat, la pointe du dard saignait beaucoup. Il se baissa pour récupérer un chiffon bleu par terre et le pressa autour de son bras. « Tu m'as poignardé, putain.

– C'est son premier, se moqua Mason.

– Ah, dit Fish.

– Qu'est-ce que ça change ? » Lester inspectait son tatouage sous le torchon. « Ça va s'infecter.

– On saigne au premier, commenta Mason. C'est pareil pour tout le monde.

– Qui t'a tatoué, toi ? » lui demanda Celia.

Mason releva sa chemise, dévoilant un tatouage imprécis partant de la gauche de son nombril et filant jusqu'à sa taille.

« Je l'ai fait moi-même, dit-il en bandant ses abdominaux.

– Très bien », fit Celia.

Elle tendit une bière à Lester.

« J'ai cru comprendre que les flics allaient bientôt se pointer », dit Fish. Il avait terminé son chien et dessinait maintenant de minuscules planètes sur le fruit. L'anneau de Saturne, la Terre et ses océans. Puis apparut la pointe de la côte Est. La forme phallique de la Floride et le littoral de Géorgie. Il avait l'impression de pouvoir dire tout ce qu'il voulait à Celia du moment qu'elle le regardait dessiner.

« D'où tu sors ça ?

– Reef.

– Hein ? Il a appelé les flics ? »

Ils entendirent un grand boum puis des braillements dans la cour. Le matelas deux places ressemblait maintenant à un radeau en flammes. Des formes humaines dansaient autour du feu nourri. Les gens sortaient de la maison pour assister au spectacle. Les différentes factions s'étaient soudées. Les anciens à la mine renfrognée côtoyaient les gamins transpirants. D'épisodiques flammes vertes léchaient le tissu entre

les ressorts. La fête était à son comble. Certains levaient les bras au ciel.

« Tu habites dans le coin ? demanda Mason à Celia. On te raccompagne ?

– Vous partez déjà ? »

Fish ne savait pas ce qu'il devrait conclure si Celia partait avec les garçons. Serait-ce la preuve qu'elle ne l'aimait pas ? Il se lamentait de ne pas avoir de voiture et, ce faisant, il comprit qu'il mourait d'envie de la raccompagner. Il savait qu'elle habitait dans les parages, à Sea Wall. Il s'imagina déambuler avec elle entre les maisons. Si la lune avait été pleine, il lui aurait montré le tumulus dans les bois.

« On pourrait manger un morceau, insista Mason.

– Non, merci, trancha Celia.

– Tous ensemble.

– Nan.

– À plus, alors. »

Les garçons regagnèrent la rangée de pick-up dans la cour. Fish les entendit se chamailler quelques mètres plus loin.

« À qui appartient cette maison ? demanda Fish en rendant son pistolet à Celia.

– À un connard.

– Ils vont la saccager.

– Bien fait. »

Celia s'affaissa sur le siège de la tondeuse et cala son plâtre contre son ventre. Elle croisa les jambes sur le volant, chevilles dans le vide. Il y avait maintenant un petit tas de canettes sur le sol. Elle admirait le citron tatoué.

Fish se sentait brumeux à cause de la bière et il avait chaud. La chaise en plastique de Lester était trempée de sueur. Il mesurait à quel point il avait dérouillé. « Merci de m'avoir invité. Tiens, c'est pour toi », dit-il en offrant à Celia le pendentif en bois.

Elle approcha la larme blanche de son visage. « Merde alors. Il est magnifique, dit-elle en le lui tendant. Je ne peux pas l'accepter.

- Pourquoi ?
- Je ne te connais pas bien.
- On vient seulement de se rencontrer.
- Il est vraiment cool. Mais je ne suis pas cadeaux, dit-elle en posant le collier sur le capot de la tondeuse.
- Pourquoi ?
- Comme ça. C'est trop de tracas. Qui doit quoi à qui.
- Ce n'est pas le but. Je l'ai eu gratis, c'est ma mère qui l'a fabriqué. »

Dire « mère » était plus simple que d'expliquer qui était Whistle pour lui.

« Ta mère a fait ça ? » Celia ramassa le collier et le garda dans sa paume. La ficelle tressée avait été passée dans le pendentif puis fermée par un nœud serré. « C'est beau, mais je ne suis pas cadeaux. En plus, elle serait vexée que tu me le donnes. Remets-le », dit-elle, et il l'enfila autour de son cou. « Ben, tu as sorti le grand jeu. Le collier de maman. La coupe de cheveux et tout le reste. Un sauvageon déchaîné.

- Tu es pas mal sauvage aussi dans ton genre », rétorqua Fish. La lumière vive et orangée projetée par le matelas soulignait ses lèvres bleu électrique et creusait des ombres

sur ses joues. Elle tourna la tête pour roter. Fish n'avait jamais embrassé personne sur les lèvres, il avait peur que sa verrue lui chatouille la figure s'il essayait, là maintenant.

« J'ai droit à une question, dit Celia. Je t'en ai accordé une. »

Fish suait à grosses gouttes. À choisir, il aurait préféré avoir un pick-up plutôt qu'une île. Il se demandait ce qu'elle sous-entendait en le traitant de « sauvageon ». Qu'il était bête ? Ou sale ?

« D'accord, c'est de bonne guerre.

– Ouais ! » acquiesça Celia en envoyant balader sa canette sur une étagère haute remplie de pots à café rouillés. Elle était ivre.

« Rien sur ma famille.

– OK, dit-elle d'un air sérieux. Ça marche. Parle-moi des chevaux.

– Ce n'est pas une question.

– Tu préfères : Pourrais-tu, je te prie, me parler des chevaux ?

– Quoi ?

– Combien sont-ils sur l'île ?

– Un paquet.

– Je les ai aperçus sur la plage plusieurs fois, quand j'étais sur le bateau.

– Alors, tu sais. »

Il ignorait si elle avait vu les cadavres dans les dunes. Il y avait de grandes chances. Comment savoir ce qu'elle avait observé depuis la mer ? Par beau temps, il n'était pas rare que des voiliers naviguent autour de l'île. Dès qu'un bateau pointait à l'horizon, Fish et les autres se mettaient à couvert

des arbres. « Tu fais du cheval ou quoi ? » Il avait espéré qu'elle lui poserait cette question.

« Non. Je les trouve beaux, c'est tout. Avec leur robe kaki et leurs pattes velues. Je trouve que c'est triste. Ils sont piégés. Et ils détruisent les nids de tortues.

- Ils se débrouillent. Ils sont coriaces. Et futés.

- Un jour, je leur ferai quitter l'île.

- Comment ? »

Célia soupira.

« Il faudra qu'ils les droguent. Les déplacent à l'ouest ou ailleurs. Ils trouveront bien.

- C'est qui "ils" ? »

Fish imaginait les hélicoptères et les hommes en armes qu'il avait vus un jour dans un film sur le Vietnam, ils pourchassaient les chevaux sur l'île. Les abattaient et les embarquaient dans des sacs.

« Qui ferait un truc pareil ?

- Ben, l'État de Géorgie. Je pourrais écrire quelques courriers. Ou lancer une pétition. L'envoyer à quelqu'un à Atlanta. Ça pourrait marcher. Que vous habitiez ou pas l'île ne change rien, elle appartient à l'État. Mon père en parle des fois.

- Je n'ai jamais vu quelqu'un de ce genre là-bas. Aucun fonctionnaire.

- Tu crois qu'ils vous chasseraient ?

- Je ne sais pas.

- La vieille qui organise les excursions atomiques, c'est ta mère ? C'est elle qui a fabriqué le collier ? »

Fish hésitait. Rien sur la famille, il l'avait prévenue, mais elle voulait le connaître mieux. Elle insista du regard, penchée sur lui du haut de la tondeuse.

« Oui, elle l'a fabriqué, dit-il.

– On te fait l'école sur l'île ?

– Je ne peux pas parler de ça. »

Qu'avait-il au juste le droit de lui révéler à propos de lui ? Il sentait qu'il risquait de rater une chance de discuter et de la connaître. Son crâne le picotait.

Dans la cour, la foule s'écarta pour laisser passer une jeep équipée d'un filet noir qui avançait vers le bûcher. La stéréo crachait des basses indolentes. Quelqu'un grimpa sur le pare-chocs mat et commença à danser. Aussitôt rejoint par un autre. La musique hurlait et la jeep tanguait.

« Comment tu t'es cassé le bras ? demanda Fish.

– Regarde un peu ce mec ! ricana-t-elle. Ça me rappelle de mauvais souvenirs. Dans le genre demeuré... » Elle contemplait toujours les flammes. « Je l'ai coincé dans une porte.

– Ton bras ?

– T'as décidé de jouer les crétins ou quoi ? Oui, mon bras.

– C'est arrivé comment ?

– J'ai annoncé à mon père que je me tirais. J'ai claqué la porte. Et il m'a retenue par le bras.

– Mince.

– Ouais.

– Ce n'était pas intentionnel, alors ?

– Qu'est-ce que tu entends par "intentionnel" ?

– Ben, il ne voulait pas te faire mal.

– Ça change quoi ? »

Fish ne savait que répondre. Elle avait employé le même ton sec et implacable que Whistle. « Comment ça ?

– Putain, Fish. Reviens sur terre. Tu penses sincèrement que ça fait une différence si mon connard d'ivrogne de père n'a pas fait exprès de me casser le bras ?

– Oui.

– Pourquoi ?

– S'il l'a fait exprès, c'est qu'il est dangereux. Dans le cas contraire, il s'agit d'un accident. Ça veut dire qu'il ne recommencera pas. »

Celia attrapa une nouvelle bière.

« Ne le prends pas mal, mec, mais tu as dix ans d'âge mental. Quoi ? Ne fais pas ton air de chien battu. Écoute bien. Ça te servira. Il est dangereux dans tous les cas. Combien de fractures il te faut pour piger ? Pour que les gens pigent. Tu as entendu parler de la tolérance zéro ?

– Oui.

– Ça veut dire pas de conneries. Pas de tyrans. Pas question de rester sous le même toit que l'enfoiré qui te brise le bras dans une porte.

– Je suis navré que ce soit arrivé, dit Fish.

– Oui, moi aussi. Tant pis, on s'en fiche. Je serai débarassée de ce plâtre dans six semaines. Et quand mon père rentrera et découvrira ça – elle pointa le matelas en feu avec sa bière –, il me renverra direct à Savannah demain matin.

– Merde. C'est la baraque de ton père ?

– Soit il me tue, soit il me renvoie chez moi. Mais hors de question qu’il me touche. C’est bon. » Elle avait les larmes aux yeux.

« Tu connais ces gens ?

– Certains. Organiser une fête n’a rien de compliqué. »

Un van orange débarqua dans la cour en klaxonnant. Par la vitre ouverte, Derbier brandissait un fusil, il tira en l’air. La foule se dispersa en hurlant. « Le shérif arrive. Fichez le camp de chez moi ! »

Fish reconnut tout de suite le pêcheur agressif qui avait gâché l’excursion de l’*Atomic Pleasure Cruise*. Ses lèvres retroussées laissaient voir de grosses dents jaunes. Il faisait rugir son moteur. Frappait du poing le klaxon. Cours chez Darlin, pensa Fish, mais il avait l’esprit embrouillé, ses oreilles bourdonnaient à cause des coups de feu. Il resta paralysé.

« Tu ferais mieux de partir », dit Celia d’une voix calme. Elle s’était redressée sur son siège et se balançait doucement d’avant en arrière. Elle prit plusieurs grandes inspirations, les doigts exsangues, crispés sur sa bombe lacrymogène.

« On ferait mieux de filer tous les deux.

– Non, je veux qu’il sache que c’était moi. »

Derbier sauta dans l’herbe, sans son arme, et se précipita dans la maison en beuglant. Quelques derniers fêtards franchirent la porte en rigolant et trébuchèrent dans la nuit jusqu’à leurs pick-up.

« Celia, criait-il. Où t’es ?

– Tu n’as qu’à lui dire que c’est toi qui as appelé ! tenta Fish.

– Par ici, connard ! hurla Celia. Tu devrais filer, maintenant, Fish. » Sa diction était brouillonne. « Pars ! »

Une dizaine de personnes, à peu près, se trouvaient derrière la maison quand Derbier surgit par la porte et se rua vers le garage.

« Du calme ! » Un type plus âgé s'était mis en travers de son chemin, mais Derbier le repoussa.

« À la maison ! éructa Derbier.

– Non », cria Celia.

Elle s'écarta de la tondeuse, elle pointait sa bombe lacrymogène sur Derbier.

Fish se tenait derrière elle, comme en état de sidération depuis l'irruption du camion orange. Il revoyait le sourire narquois de Derbier lorsqu'il avait traité Whistle de connasse. Ce type le harcelait, songea Fish. Il s'en prenait à lui constamment. Il essayait de le briser. De le détruire.

« C'est qui, lui ? brailla Derbier. Viens ici tout de suite. »

Il se jeta sur elle et un jet de liquide orange lui gicla en pleine face. Derbier s'écroula. Il gémissait par terre en se frottant les yeux.

« C'est qui la connasse, maintenant, espèce d'enculé ? » hurla Celia.

Fish peinait à garder les yeux ouverts. Les larmes lui brouillaient la vue. Il n'arrivait plus à respirer. Il tira Celia par le bras, elle pivota en le menaçant avec sa bombe.

« Lâche-moi ! »

Derbier se releva et se rua vers elle, mais il se fracassa le genou contre la tondeuse et se retrouva à nouveau par terre.

« Bordel, mec ! » cria un homme depuis la cour. Un petit groupe avait fait demi-tour pour le regarder valdinguer.

Derbier bataillait pour se relever, il fouettait l'air dans la direction des rires. « Barrez-vous ! »

Qu'avait dit Whistle ? se demanda Fish. Il sentait son cœur battre à ses tempes. Elle avait prétendu que son cas était réglé. Que Derbier déguerpirait. Pourtant, il était encore là. Il était là et il cassait des bras. Fish traversa le garage et donna un violent coup de pied à la gorge de l'homme agenouillé.

Derbier versa en arrière. Son visage tuméfié n'était plus qu'un magma informe de dents et de larmes ; ses yeux, deux petites fentes. Il ouvrait et fermait la bouche, haletait en se tenant la gorge.

Fish shoota dans la grosse bosse de son ventre.

« Putain, dément », encouragea quelqu'un.

Il lui asséna un coup de pied dans les côtes et sentit ses orteils s'engourdir. Il recommença et Derbier roula sur le côté en se protégeant la tête des mains. « Tire-toi, salope de clochard ! hurla Fish.

– Arrête ! Il a son compte », dit Celia en le retenant par le bras.

Les murs en brique sombres de la maison s'illuminèrent, un véhicule de police avait franchi le petit fossé et pénétrait dans la cour.

« Tirons-nous ! dit Fish en attrapant sa main, mais elle le repoussa.

– Bas les pattes. Où tu veux qu'on aille ?

– Loin d'ici ! »

BOMB ISLAND

Celia vacillait sur ses pieds. Elle regardait Derbier, pantelant sur le sol, puis la voiture de police. « OK. Bon. Merde ! Attends ! dit-elle en se ruant vers la maison.

– Où tu vas ? »

Fish l'attendit dans le garage, planqué derrière une grande caisse à outils.

Une minute plus tard, elle réapparut à la porte avec son sac sur le dos. Elle traversait la cour au pas de course, quand les agents la sommèrent de s'arrêter. Ils la braquaient avec leurs torches. Puis trois gamins surgirent de la maison en courant, les agents redirigèrent leurs torches sur eux en beuglant des ordres, sans même quitter leur véhicule.

Les adolescents s'enfuirent par l'arrière du garage, en direction des bois. Fish se faufila entre les pins frêles, fonça à travers les ronces pour retrouver le sentier. Il retint Celia par la main et récupéra le caméscope là où il l'avait laissé, puis ils coururent jusqu'à la maison de Darlin.

SIX

Une ambulance traversait Sea Wall, sirènes éteintes. Fish et Reef avaient collé leurs visages à la grande fenêtre du salon de Darlin. Les gyrophares bleus de la voiture de patrouille tournaient toujours chez Derbier.

« Ils font seulement ça quand quelqu'un est mort, dit Fish.

– Non, c'est parce qu'il est tard. Les flics ont sûrement appelé les secours en découvrant qu'il avait été aspergé de gaz lacrymo.

– Vraiment ?

– Il a été roué de coups, raison de plus pour qu'ils appellent les secours. Ça coûte un bras de les déplacer, Derbier peut bien se passer des sirènes. » Reef s'écarta de la fenêtre et posa la main sur la nuque de Fish. « Ce qui est fait est fait.

– Ouais. »

Mais Fish n'avait pas relégué l'incident au passé. Il ressentait toujours l'effet de l'adrénaline. Son haleine embuait la

fenêtre, il anticipait le moment où la figure monstrueuse de Derbier surgirait du noir.

« Tu m'expliques le caméscope ? » demanda Reef.

Fish l'avait caché dans son sac à dos en arrivant chez Darlin, avant même d'informer Reef de l'incident avec Derbier.

« Je l'ai trouvé à la fête.

– Tu l'as piqué ?

– Oui », avoua Fish.

Il n'avait jamais volé jusqu'à aujourd'hui. Impossible de savoir comment Reef allait réagir, mais il doutait qu'il le lui confisque.

« Tu n'as pas besoin de voler.

– Reef », appela Darlin. Elle massait les épaules de Celia sur la banquette. « Aide-moi à faire le service. »

Fish et Celia attendirent au salon en silence, pendant que Reef et Darlin se disputaient à la cuisine. Celia avait vomi peu avant qu'ils n'atteignent le porche. Elle s'était rincé la figure et avait enfilé un des sweat-shirts de Darlin. « Je n'arrive pas à réaliser ce qui est arrivé », dit-elle. Son rouge à lèvres avait bavé. « Je n'arrive pas à croire que j'ai pu faire un truc pareil.

– Qu'est-ce que tu racontes ? s'étonna Fish. Tu l'as dit toi-même. Zéro tolérance. Si quelqu'un essaie de te casser, tu te rebiffes.

– Pourquoi l'as-tu frappé ?

– Il était dangereux.

– Il était à terre.

– Il a traité ma mère de connasse.

- Hein ?
- Il t'a cassé le bras !
- Je m'en fiche, tu sais. Tu peux le tabasser autant que ça te chante. Je précise juste que je maîtrisais. Tu n'avais pas à t'en mêler.
- J'en ai rien à faire. Je n'ai pas peur.
- Non, continua Celia en serrant les poings. Ce n'était pas tes oignons, c'est tout.
- Je viens de t'expliquer en quoi je suis concerné. Rapport à ma mère.
- OK, laisse tomber. »

Reef et Darlin réapparurent avec deux tasses d'eau fraîche à la main.

« Tu es la bienvenue ici, tu le sais, dit Darlin. Mais je dois éviter les ennuis avec la police, pour le moment, à cause du contentieux avec la maison. Si on te le demande, tu n'auras qu'à dire que tu as passé la nuit ailleurs.

- Pigé, dit Celia.
- Viens sur l'île, proposa Fish. On a de la place.
- Non, fit-elle en secouant la tête. Je vais appeler ma mère et la mettre au courant. Elle passera me récupérer dans la matinée. Ça te va, Darlin ?
- Bien sûr. »

Elle désigna le combiné blanc sur la table. Depuis le temps qu'on l'obligeait à venir chez son père à Royals, Celia avait seulement dormi une poignée de fois chez Darlin.

Reef rejoignit Fish sur la banquette. « Tu as réfléchi à Atlanta ? Si on partait ce soir ? Tu en dis quoi ? Tu règles son compte à ce connard et on décolle d'ici. De vrais hors-la-loi.

– En abandonnant Whistle ?

– On la préviendra une fois arrivés là-bas. Réfléchis, si on part, toi et moi, elle cédera. Elle nous rejoindra à Atlanta. Et c'est possible que Nutz y soit déjà. »

Fish ne l'écoutait pas. Il fixait l'appareil sans fil que tenait Celia, elle composait le numéro de sa mère sur les petites touches bordées d'un halo vert. « Viens sur l'île avec nous, répéta-t-il.

– Non, Fish, coupa Reef.

– On a de la place. Celia a besoin d'un endroit pour se planquer, juste comme nous. Derbier est un taré.

– Il ne pourra rien me faire à Savannah, dit Celia. Pas plus qu'ici. Ça va aller. »

Fish avait bien conscience que, si elle rentrait à Savannah, il ne la reverrait jamais de sa vie. « Tu apprendras des trucs sur les chevaux. Je te montrerai. Ce qu'ils mangent, quelle quantité et tout.

– Fish, on ne retourne pas sur l'île, dit Reef.

– Hors de question que j'abandonne Whistle ! »

Il y avait du raffut sur le porche, des bruits de pas. Quelqu'un enfonça la porte d'un coup de botte, elle n'était plus reliée au cadre que par la chaînette de sécurité. Le visage tuméfié de Derbier se matérialisa dans l'ouverture. « Faites sortir ma fille tout de suite !

– Casse-toi », hurla Celia.

Il s'écarta d'un pas, leva son fusil et tira dans la porte. De la fumée et des éclats de bois voltigèrent dans la pièce.

« Tirons-nous ! cria Reef en se précipitant sur la porte arrière. Tous au bateau ! »

Ils sortirent de la maison comme un seul homme et traversèrent la route en courant. Derrière eux, ils entendaient des cris, le hurlement des sirènes. Des hommes en colère s'interpellaient. Ils dévalèrent la rampe jusqu'au ponton en s'agrippant à la rambarde métallique.

Reef sauta sur l'*Atomic Pleasure Cruise* et démarra les moteurs. Il cria à Fish de libérer les amarres pendant qu'il aidait Celia à grimper. « Monte, lança-t-il à Darlin. On avisera après.

– Je ne veux pas être là-bas avec elle. »

Reef baissa la tête. « Il a tiré dans ta porte. Les flics sont sur place. On va trouver une solution, je te promets. Je t'aime. Grimpe sur ce fichu bateau. »

Une fois Darlin à bord, Reef éloigna l'*Atomic Pleasure Cruise* du quai et mit le cap vers la rivière. « Accrochez-vous. » Il poussa les gaz à fond, le moteur gargouilla et rugit enfin. La houle engendrée par leur départ envoya cogner les bateaux contre le quai en faisant couiner leurs flotteurs.

La rivière était d'huile. Le froid leur mordillait les oreilles. Celia et Fish se faisaient face, ils fixaient la paroi vitrée sombre qui les séparait. Fish distinguait le reflet de Celia sur le fond de verre ; la fille ferma les paupières, se sentant observée.

Darlin était debout derrière Reef à la barre, elle lui parlait à l'oreille par-dessus le vacarme du moteur. Fish n'entendait pas ce qu'ils se disaient. Ils scrutaient tous les deux impassibles l'eau à la proue. Ils échangèrent un rapide baiser et Darlin vint s'asseoir sur la banquette avec Celia.

Le bateau avait quitté la zone continentale des marais. Il fendait les bancs de vase et de terre aride où d'obscurs bosquets s'étaient enracinés. Ils abandonnèrent bientôt les eaux salées de la rivière pour celles, plus tumultueuses, de la pleine mer.

Même un bateau de la largeur de l'*Atomic Pleasure Cruise*, avec deux gros flotteurs en acier, était chahuté par les petites vagues qui se cambraient sous le vent. Reef les fit traverser malgré tout.

L'élançement dans son pied ramena Fish à la bagarre. Il se rappela avoir cogné la grosse boucle du ceinturon de Derbier quand il l'avait botté. Il baissa les yeux et examina l'entaille sur son pied nu. Le sang avait séché. Celia regardait vers le nord où, dans la distance, scintillaient les lumières de Savannah. Droit devant, un ciel bleu nuit coiffait l'île. C'était comme s'ils décollaient du bout de la terre, songea Fish.

Dès qu'il fut assez proche pour distinguer les marais argent de Bomb Island, Reef décéléra. Les moteurs et le vent se turent soudain.

« Celia, appela Reef. Si tu veux retourner sur le continent, je te ramène tout de suite. Il suffit de remonter la rivière, tu appelleras ta mère d'une cabine que je connais. On fera de la monnaie en route. Je connais un ou deux...

– C'est bon, répondit Celia tout bas. Continue. Je vais où va D.

– Je t'aime, ma puce », murmura Darlin.

Les épaules de Celia tremblotaient. Elle était recroquevillée en boule sur la banquette, la tête enfouie entre ses bras. En pleurant, elle émettait des petits bruits sourds.

BOMB ISLAND

« Tout va s'arranger, Celia, la consolait Darlin. Quoi qu'il se passe.

– Très bien », fit Reef.

Il engagea le bateau dans l'embouchure d'un cours d'eau étroit et navigua dans ses méandres. Sous la poussée de la marée haute, les marais se réduisaient à de petites phalanges vertes pointant à la surface. Reef serra les dents lorsqu'il aperçut l'endroit où ils accosteraient.

Whistle les attendait près de l'arbre d'amarrage, une lampe-tempête levée au-dessus de sa tête. Ses cheveux déployés dans le vent semblaient faire deux fois la taille de son corps. Elle ne montra aucune surprise quand elle aperçut sur le bateau les deux femmes qui accompagnaient Reef et Fish. Elle souriait. « Bienvenue, dit-elle en faisant des signes de la main. Bienvenue à terre. »

DEUXIÈME PARTIE

UN

Darlin s'éveilla dans le noir. Elle transpirait à grosses gouttes sur le matelas qu'elle partageait avec Celia. Les feuilles et les branchages grattaient les murs et le toit de la cabane, comme des ongles une porte. Dans son sommeil, Celia avait repoussé sur elle la fine couette prêtée par Reef. Elle rampa jusqu'à l'ouverture et emprunta l'échelle. Assise sur le sable, elle savourait la caresse du vent qui épongeait sa sueur. Personne autour. Elle avait l'impression d'avoir été abandonnée, seule dans la maison d'un autre. Elle n'était jamais venue sur l'île auparavant.

Le camp se révélait plus spartiate et plus décrépité que dans la description faite par Reef. Un grand anneau de feu vide, formé avec des pierres empilées, s'écroulait au centre du camp. Autour, six à huit cabanes étaient perchées dans les branches des chênes. Certaines semblaient inoccupées depuis des années, il manquait des barreaux aux échelles et les rideaux en toile de jute déchirés pendillaient. Leurs coloris fantaisistes – une palette de roses, de jaunes et de

bleus – avaient fané, et le lichen et la moisissure rongeaient les bardeaux en contreplaqué. La mousse pendait des toits. Reef dormait probablement dans une de ces cabanes pourries, sauf que Darlin ne savait pas laquelle. Elle les scruta une à une, espérant apercevoir ses plantes de pied géantes à travers la toile, sans résultat.

Seules trois cabanes paraissaient avoir bénéficié d'un entretien régulier : celles de Celia, de Fish, et celle où dormait vraisemblablement la vieille. Les murs étaient solides et de construction récente. Ils étaient peints en jaune coquille d'œuf et surmontés d'un liseré rouge. Des soleils, des chevaux et des zébrures de tigre ornaient les pignons. Les planchers étaient couverts de minces tapis, les fenêtres scellées par des moustiquaires finement tressées. À l'intérieur, des livres aux dos multicolores et recouverts de plastique pour les protéger de l'humidité tapissaient les murs. Des romans policiers, pour l'essentiel, mais il y avait aussi des numéros du *National Geographic*, des livres de cuisine, des manuels scolaires et, plus surprenant, un annuaire de lycée. Une sacrée collection de livres. Elle fréquentait Reef depuis trois ans et elle ne l'avait jamais vu ouvrir un bouquin.

Au contraire de Celia, Darlin n'avait pas fermé l'œil. Elle était pressée de découvrir comment vivait Reef. Il n'y avait pas une seule photo à l'intérieur de la cabane. Et, bien qu'elle se soit attendue à la trouver en bazar, grouillant de boîtes de pizza et de fringues sales, la pièce était immaculée. Le matelas était paré d'un drap-housse fin en coton gris. Une collection de carapaces de tortues trônait sur une étagère.

Au-dessus du lit était suspendu un mobile, un alliage de bois flotté blanc et de grandes plumes brunes, terminé par un corbeau piquant du bec pour l'éternité vers le sol. La propreté du lieu l'avait déconcertée.

Elle avait vite compris que Reef resterait bouche cousue au sujet de l'île. Ils s'étaient mis d'accord sur le caractère non exclusif de leur relation ; Darlin savait qu'il couchait avec la femme plus âgée, Whistle. Elle savait qu'il se sentait lié à elle d'une façon particulière. Elle n'était pas jalouse, mais elle déplorait que Reef ne partage quasiment rien d'intime avec elle. Ses sempiternelles esquives. Mais il avait dit qu'il l'aimait. Quand ils étaient ensemble, ils s'ouvraient l'un à l'autre. Ils ne parlaient ni des endroits qu'ils avaient vus ni des gens qu'ils avaient connus, ils parlaient d'eux, ici présents, et de ce qu'ils désiraient faire ensuite, ou bien ils fumaient et faisaient l'amour dans la baignoire.

Après deux ans à souffler le chaud et le froid, et un an de ce que Darlin considérait comme un amour sincère, ils partaient ensemble pour Atlanta. Elle se fichait que ce taré aviné de Derbier ait tiré dans sa porte. Elle se fichait de la maison de son grand-père qu'elle occupait à l'insu de toute sa famille ou presque. L'avenir était tout ce qui comptait.

Elle fit quelques mètres jusqu'à la frontière des arbres où commençait la plage. Bien caché, le camp était orienté face au continent. Quand Darlin pivota sur ses talons et regarda dans sa direction, il était invisible. De l'autre côté du détroit, le continent formait un trait noir sur l'horizon. Elle savait que Royals n'était qu'à vingt minutes. Et pourtant, assise sur cette plage, les pieds dans la mer grise et froide,

maintenant que le jour s'affirmait plus lumineux et plus chaud, elle se sentait tellement loin de la vie du continent, des cris et des coups de feu. Elle se sentait en sécurité. Elle écoutait les arbres gémir dans le vent et épiait une raie qui patrouillait près du rivage.

Elle perçut un craquement. Whistle cassait des brindilles pour ranimer un petit feu à l'autre bout des bois. Quand ils avaient accosté au beau milieu de la nuit, la femme avait l'air d'un fantôme avec ses cheveux en bataille et cette lampe d'un autre temps à vous filer des frissons. Elle se tenait à présent torse nu au-dessus du feu, et ses seins flasques pendillaient vers le sable tandis qu'elle soufflait sur le tas de petit bois. Puis une flamme monta et Whistle nourrit le feu. Lorsqu'elle se redressa, ses longs cheveux argent lui couvraient la poitrine, ses yeux bleus scintillaient sous le renflement sombre de sa cicatrice. Celia la trouva soudain très belle, ce qui la remplit d'effroi.

« Bonjour, lança Whistle. Tu veux du thé ? Il faut juste être un peu patient.

- Avec plaisir.
- Bien dormi ?
- Pas mal. »

Elles écoutèrent le concert matinal des oiseaux. L'espace d'un instant, Darlin s'effraya que la vieille cherche à lui jouer un tour et glisse une baie toxique dans son thé pour la tuer. Elle ignorait ce que Whistle savait sur son compte et ce qu'elle pensait d'elle. Mais Whistle attisait le feu et, bientôt, l'eau commença à frémir.

Elle ouvrit un coffre en bois, près de l'âtre, et en sortit cinq tasses ébréchées. « Du sucre ?

– Non, merci. »

Elle rabattit le couvercle de la boîte et versa délicatement l'eau sur les sachets en tissu. Darlin n'en avait jamais vu de semblables. Ils portaient une étiquette manuscrite : « Souffleur de rêves ». L'encre des lettres se brouillait et bavait à mesure que l'eau pesait sur la ficelle du sachet. Darlin huma son thé.

« C'est de la menthe toute bête, commenta Whistle.

– J'aime le nom. Moi, c'est Darlin. » Elle se demanda si la vieille femme allait pisser dans l'eau ou si elle se choisissait un endroit tranquille dans les bois.

Whistle lui sourit. « Laisse-moi te montrer nos toilettes extérieures. J'aurais dû le faire hier soir, mais je ne voulais pas vous enquiquiner, Celia et toi.

– Comment as-tu deviné ? »

Whistle rit sous cape. « C'est la nature. Allez, suis-moi. » Elle la devança à travers le camp, dépassa la réserve d'eau en acier munie d'une pompe bleue ébréchée et d'un seau en cèdre, puis s'engagea sur un sentier étroit bordé de palmiers scies qui les mena à ce que Darlin identifia comme le dos d'une grande armoire.

Elle n'avait pas de portes. Le siège avait été sculpté dans du bois clair. Dessous étaient posés un seau en fer-blanc rempli de copeaux de cèdre et de sciure, ainsi qu'une petite pelle. La douce odeur fumée de cèdre parfuma la brise quand Darlin se pencha au-dessus du trône.

Face à elle, les chênes se contorsionnaient dans le vent et coiffaient la houppe luxuriante des palmiers. Des

cadavres de pins géants jonchaient un petit coin de plage. Des pyramides en bois flotté. Solennelles. Et sinistres. Semblables à des pierres millénaires. Et, au-delà des arbres, l'océan reposait immobile.

Darlin desserra enfin les dents, et les yeux tuméfiés et injectés de sang de Derbier refirent surface dans son esprit. La nuit dernière avait scellé la fin tragique de ce long été. Elle avait confirmé les croyances qu'elle s'était forgées enfant, lorsqu'on l'expédiait chez son grand-père : à savoir que Royals était un endroit étriqué et potentiellement maléfique. Personne n'y était né. Comme si les gens atterrisaient ici, venus d'ailleurs plus fascinants. Darlin s'était faufilée en ville, elle avait besoin d'un coin où rester, mais c'était de l'histoire ancienne. Une époque de sa vie gaspillée à regarder la TNT, vautreée sur le canapé de son grand-père. Il était grand temps qu'elle bouge.

Elle réfléchit à ce que deviendrait son lien à Fish, s'ils habitaient ensemble à Atlanta. Reef n'avait jamais parlé de l'emmener, auparavant. Il s'était contenté de le lui décrire comme un môme curieux qui adorait la vie sur l'île. Quelque chose avait changé, récemment, pour qu'il veuille l'arracher à l'île, mais il ne lui avait pas révélé quoi. Dans la cuisine, il lui avait juste déclaré qu'il n'abandonnerait pas le gamin. Pour sa part, Darlin avait fini par considérer le fait que Reef emmène Fish comme une preuve de son engagement.

Elle ne savait pas si Fish accepterait de quitter Whistle et l'île. Depuis les toilettes, elle regardait la marée cerner le bois flotté et rêvassait à ce que serait sa vie, s'ils restaient sur l'île.

Quand elle revint au camp, Fish s'était joint à Whistle. Il lui tressait les cheveux avec agilité. La vieille femme coiffée de ses nattes blondes ressemblait à une princesse guerrière. Sa cicatrice s'enroulait sur son crâne, elle ne la rendait que plus belle. Sa courbure délicate aimantait le regard. Elle faisait battre le cœur de Darlin et lui donnait la chair de poule. Et elle ne parvint à détourner les yeux vers l'océan qu'une fois rassise près de l'âtre avec son thé.

Quand Celia et Reef se montrèrent enfin, les yeux lourds de sommeil, le soleil scintillait déjà dans les arbres. Les vocalisations geignardes des goélands qui se disputaient les pattes de crabes arrachées avaient supplanté les trilles furtifs des oiseaux de l'île.

Fish s'assit pile en face de Celia. Il était excité qu'elle soit là. Pas juste parce qu'elle était jolie et intéressante, mais parce qu'elle le voyait sous son meilleur jour et mesurait son courage. Elle l'avait vu mettre K.-O. son père. Elle avait vu qu'il pouvait veiller sur lui et, avec l'aide de sa famille, qu'il pouvait veiller sur elle et même sur Darlin. Il souriait béatement en revivant en silence son combat avec Derbier. Ses muscles graciles se contractaient à mesure qu'il rejouait la scène dans sa tête.

« Je veux que vous sachiez toutes les deux que vous êtes les bienvenues, déclara Whistle. Je suis désolée des circonstances qui vous amènent sur cette île, mais je suis heureuse de vous avoir ici.

- Merci, dirent les filles.
- Notre ami Nutzo est porté disparu, et sûrement blessé. J'ai prévu de le chercher, aujourd'hui, mais profitez de la

cabane et des provisions dont nous disposons. Reef vous montrera où nous suspendons le garde-manger.

– Whistle, coupa Reef en posant l'orange qu'il venait de peler. Où comptes-tu aller, on a déjà tout fouillé ?

– Les marais au sud. »

Toute la pointe sud de l'île était constituée de marais. Ils formaient un solide rempart contre la montée des eaux, mais c'était aussi un labyrinthe de rivières tarabiscotées, de vase meuble et épaisse. Fish avait du mal à imaginer que Nutzo, aussi expérimenté soit-il, ait pu s'aventurer à pied là-bas. Au moindre pas, on s'enfonçait dans la vase minimum jusqu'au genou. À sa connaissance, il n'y avait pas d'abris, ni terre ferme ni arbre, excepté quelques troncs à la dérive.

« Tu crois qu'il fait une sorte de retraite ? Ce n'est pas vivable là-bas.

– J'y ai fait un tour hier dans la soirée. C'est un marais comme les autres. Sauf qu'il n'y a pas beaucoup d'endroits où se réfugier. J'avais pris le canoë. »

Reef se tenait la tête entre les mains : « Tu as trouvé quelque chose ?

– Il me reste une grande zone à couvrir. Je ne serai pas très présente au camp aujourd'hui. Je sais que tu es convaincu qu'il a quitté l'île. Que je suis dans le déni et que j'ai imaginé tout ça. Et je te comprends. Mais figure-toi, la nuit dernière, j'ai rêvé que Nutzo dormait à mes côtés, nous étions dans les marais au sud.

– Tu as vraiment fait ce rêve ? questionna Darlin.

– Oui.

- Darlin, intervint Reef.
 - Quoi ? Je ne suis pas en train d'insinuer que je ne la crois pas. Je suis curieuse, c'est tout.
 - Pas besoin de te justifier, Darlin, tempéra Whistle. Est-ce que tu te rappelles tes rêves ?
 - Ouais. » Darlin se tourna vers Celia et grimaça. « Parfois, je note ceux qui sont bien.
 - Ils sont super intéressants, dit Celia.
 - Crois-tu que tes rêves te transmettent des informations utiles, tirées de ton subconscient ? Des bribes de choses que tu as vues, d'infimes détails qui, quand on les additionne, constituent ce que certains appellent l'« intuition » instinctive ? demanda Whistle.
 - Je le crois.
 - Alors tu comprends pourquoi je dois continuer à chercher mon ami. Quant à toi, ajouta-t-elle en se tournant vers Reef, tu en sais plus que tu ne le dis. J'ai conscience de m'être montrée faible sur la question de Sugar... » Elle s'interrompit. « D'avoir été susceptible, chaque fois qu'on en a discuté. Mais il est clair pour moi, maintenant, qu'il n'est plus apte à vivre avec nous. Il est dangereux. Je vais m'organiser pour qu'il parte. » Ses yeux s'embruèrent. « Toutes mes excuses, Fish.
 - C'est bon », dit le garçon.
- Il n'essaya pas d'empêcher ses lèvres de trembloter. Il était tellement heureux qu'elle prenne sa défense et envisage de se débarrasser de Sugar, même s'il commençait à se rendre compte qu'il n'avait pas besoin de Whistle pour le protéger.

Il était capable de se défendre tout seul. Elle n'avait encore rien fait, de toute façon.

Électrisé par ses nouveaux pouvoirs virils, Fish en avait oublié l'existence du tigre. Comme si son avenir oscillait au bout d'une chaîne, avec la force d'un projectile en fusion, et qu'il penchait de nouveau du côté de l'île et non plus des odeurs de bitume d'Atlanta. Il ne croyait pas aux anges, mais certains signes montraient qu'il était en passe d'acquérir de grands pouvoirs. Il avait été attaqué, et il avait survécu. Il avait remporté son combat contre Derbier. Il avait récupéré le caméscope. Celia était ici. Quoi qu'il désire, l'univers y pourvoyait. Et ça lui donnait le tournis.

Peut-être qu'il l'avait mérité, se dit-il. En s'opposant à Sugar, deux fois, il avait possiblement démontré à quelqu'un ou quelque chose de quel bois il était fait, qu'il était destiné à remporter les combats et à s'enfuir sur des îles avec de jolies filles. Il en avait fait la démonstration.

« Sugar parti, rien ne sera plus pareil, dit Fish en prenant la main de Whistle.

– Merci, dit-elle. Reef, tu sais que Nutzo a plein de planques. On ne les connaît pas toutes. Imagine qu'il soit blessé, quelque part, dans une de ses caches. » Elle leva les bras en l'air. « Il n'est pas impossible qu'il ait de quoi tenir une semaine ou plus.

– J'ai fouillé toutes les planques que je connais, se justifia Reef.

– Tu devrais continuer les recherches, commenta Darlin. Nous pouvons y consacrer quelques jours. Celia, est-ce que tu as décidé de ce que tu voulais faire ? »

La fille fit non de la tête. Elle était restée discrète toute la matinée, se contentant d'écouter en buvant son thé. « Si mon père est en prison, il a certainement dit aux flics que je vis chez lui à Royals. Il risque de les envoyer ici.

- Tu as autre part où aller ? demanda Whistle.
- Chez ma mère à Savannah.
- C'est là-bas que tu souhaites aller ?
- Vous n'avez pas peur que la police débarque ?
- Ce n'est pas ma préoccupation du moment. Qu'est-ce que tu souhaites faire ? »

Sa mère, Berny, était en Floride avec son nouveau copain. Une fois libérée de Derbier, elle s'était épanouie et découvert une nouvelle vie à cinquante ans, avait-elle confié à sa fille. Berny était marathonnienne et s'était méchamment déchiré les ligaments du genou. Pendant les trois mois qu'elle avait passés confinée à la maison, dépendant presque intégralement de Derbier, les problèmes qui couvaient discrètement sous la surface de leur mariage s'étaient ravivés. Ils avaient divorcé l'été précédant l'entrée en sixième de Celia. Derbier avait conservé les actifs liés à son activité de tourisme de pêche, et la maman de Celia leur grande maison à Savannah.

Celia aimait sa mère, même si elles n'étaient pas proches. Pour elle, Berny était Berny. Elle l'imaginait tout le temps dans la robe bleue à paillettes qu'elle portait sur une photo qu'elle lui avait envoyée un jour. Elle fumait une longue cigarette et jouait à la Parisienne sophistiquée, à l'instar des héroïnes dans les films. De Berny, Celia avait consciencieusement hérité son amour de la vie et cette conviction

tenace que, non, ce n'était pas une fatalité et que, oui, elle pouvait après tout faire comme bon lui semblait.

Toute la semaine, son petit copain, Adam, l'avait sommée de rentrer à Savannah, ils pourraient profiter de la maison vide, sécher l'école et leurs boulots à temps partiel et se prélasser en sous-vêtements dans le jacuzzi de Berny. Ils sortaient ensemble depuis six mois lorsque Adam avait commencé à parler sexe. Il répétait que c'était vachement cool ; en plus, il savait que Celia avait couché avec son dernier amoureux, Paul Francen. Paul le lui avait raconté. Ils se disputaient à ce sujet, le jour où Celia s'était cassé le bras.

Une seule chose retenait Adam de venir jusqu'à Royals pour « la ravir à son tour » : la voiture de son frangin avait deux pneus à plat. Entreprendre le voyage était risqué. Il avait suggéré à Celia de les changer en utilisant la carte de crédit de Berny, et elle avait rétorqué qu'il dépassait les bornes. Berny le remarquerait et ferait tout capoter, même s'il y avait peu de chances que Berny s'en aperçoive et, dans le cas contraire, qu'elle en fasse le reproche à Celia.

Depuis qu'Adam lui avait coincé le bras dans la porte chez Berny, à Savannah, cette dernière s'était montrée extra généreuse et Celia avait esquivé Adam. Quand Berny avait eu vent du curieux incident, comme l'appelait Celia, elle avait suggéré qu'elle aille chez Derbier, comme elle l'y forçait souvent l'été. À part Darlin, Royals n'avait rien à offrir à Celia, sinon la possibilité d'être loin d'Adam ; aussi s'était-elle résolue à appeler Derbier, lequel avait paru stupéfait et enchanté de venir la chercher.

« Tu sais que c'était un accident, hein ? » avait dit Adam lorsqu'elle lui avait annoncé son départ pour Royals. Il l'avait obligé à le lui promettre. Ce n'était pourtant pas la première fois qu'il la poussait ou l'agrippait par le bras, les vêtements, quand ils se disputaient. Il se permettait tout avec elle, maintenant qu'il avait obtenu ce qu'il désirait. Elle avait déjà connu ça avec Paul Francen.

« J'aimerais bien rester un peu ici. Aussi longtemps que Darlin restera. »

Whistle acquiesça.

« Tu es la bienvenue à la seule condition que tu préviennes ta mère que tu campes avec des amis. Je vais t'emmener au port, on y verra plus clair. Le shérif a sûrement déjà prévenu ta famille.

– OK », dit Celia.

Il fut décidé que Whistle conduirait Celia au port dans la matinée pendant que Reef, Darlin et Fish inspecteraient les caches de Nutzo dans les marais au sud. Ils ne se reverraient pas avant le soir.

Fish et Reef évoquaient les différents repaires possibles de Nutzo quand Celia l'invita à la rejoindre près du feu où elle attendait Whistle avec son paquetage.

« Merci pour ton aide hier, dit-elle.

– De rien, répliqua-t-il. Je suis content que tu restes.

– Seulement si ma mère n'a pas un coup de flip. Mais elle est plutôt du genre décontracté.

– C'est cool que tu aies envie de rester ici.

– Tu le penses vraiment ? »

BOMB ISLAND

Celia aimait bien Fish. Il ne lui parlait pas de façon déplaisante. Il était certes un peu jeune, songea-t-elle, mais il avait une super coupe de cheveux, il dessinait et il n'était *a priori* pas à court d'idées. « Je te vois ce soir, dit-elle. Si je ne reviens pas, tu n'auras qu'à envoyer tes lettres chez Darlin. »

Elle voulait voir les chevaux. Elle voulait être loin d'Adam et de Derbier. Pour le seul bénéfice de Berny, elle aurait aimé qu'une petite caméra apparaisse et la filme en noir et blanc en train de tapoter la cendre de sa longue cigarette pendant que Fish lui souriait bêtement sur une plage de sable blanc.

DEUX

Reef repéra le présage dans le sable à quelques minutes de marche du camp. Il ne le toucha pas et alerta Fish pour qu'il examine l'oiseau couché en travers de la piste au gibier. Il avait l'air mort depuis dix ans. Son corps était tout aplati, ses yeux s'étaient desséchés puis désintégrés.

L'an passé, à son réveil, Reef était tombé sur la dépouille d'un goéland qui tournoyait dans le vent, pendue à un arbre. Le volatile avait gobé un hameçon et s'était emmêlé dans les branches avec la ligne. Reef l'avait décroché. Le jour même, il était passé à travers un toit en retapant une couverture à Royals et s'était empalé le pied sur un clou. Whistle l'avait conduit à l'hôpital pour un vaccin contre le tétanos, et un de leurs pneus avait éclaté en chemin, manquant les tuer tous les deux. Ils avaient fini par rentrer à pied, trop flippés pour tenter le stop. Whistle avait fait brûler de la sauge.

Fish tripotait le cadavre avec un bâton. Il était aussi léger qu'une natte de roseaux. « Il est certainement mort depuis des mois », dit-il. Il examina la cime des arbres alentour.

Des chênes et quelques palmiers. Le pélican avait dû tomber de l'un d'eux. Il l'imagina dégringoler comme une feuille, les ailes à moitié déployées, piquant droit vers le sol. Il pensait important d'établir la trajectoire de l'oiseau.

« Les piafs meurent, commenta Darlin. Bon, on avance. » Elle ramassa une branche pour s'en faire un bâton puis traîna le bas de son jean sur le sentier en baissant ostensiblement la tête pour éviter une toile d'araignée. « Cette île est magnifique. »

Reef échangea un regard avec Fish et lui emboîta le pas. Il n'y avait pas un nuage dans le ciel, la frondaison étincelait, mais l'air était froid. Le soleil lui écorchait la peau. À Atlanta, confiné dans l'air moite et malsain des cuisines de son cousin, il regretterait les nuits fraîches et sèches, à la belle étoile dans les dunes. Mais c'était sa seule carte. Pour arracher Fish à l'île, il avait le choix entre un boulot en cuisine ou essayer de se débrouiller seul. Il avait espéré qu'ils pourraient se réfugier chez Darlin.

Il avait consacré tous ses après-midi d'été à remplacer les installations et la moquette de sa maison déclinante. Il avait construit de zéro la petite véranda, et conçut le projet d'épouser Darlin, d'adopter officiellement Fish, puis de s'engager dans l'armée afin de leur échapper. Mais même si Darlin avait accepté d'accueillir Fish – non sans émettre quelques réserves –, son oncle vendait la maison. Il empocherait tout le fruit du labeur de Reef, par la même occasion. La perspective d'un autre été passé à barboter dans la baignoire sur pieds était tombée à l'eau. Darlin devait elle aussi se trouver une solution de rechange. Il irait donc faire

la plonge quelque temps chez son cousin. Ce n'était pas la première fois. Reef ne se bilait pas pour Whistle. Ils avaient déjà été séparés par le passé. L'amour fluctuait librement entre eux deux.

Ils partaient à cause du tigre, mais ce n'était pas la seule raison. Reef envisageait ce départ comme une étape naturelle vers une nouvelle aventure. Il savait que Whistle comprendrait, parce qu'il n'avait pas oublié les après-midi à Atlanta, toutes ces heures qu'il avait passées sur le sol de son bureau à l'écouter lui expliquer ce qu'il désirait vraiment. Ils travaillaient ensemble au centre de désintoxication, lui en tant que travailleur social, elle comme thérapeute. Il savait qu'elle était mariée lorsqu'il l'avait abordée au centre. « Ce n'est pas un problème », l'avait-elle assuré. Son mari connaissait son penchant pour le polyamour. Ils avaient donc pris l'habitude de se retrouver après la thérapie de groupe matinal.

« C'est naturel que tu aies envie de partir », disait-elle. Elle aimait blottir son visage au creux de sa main et se plaquer contre sa jambe. Reef sentait son menton vibrer dans son pouce.

« La ville ne peut pas t'offrir ce que tu désires.
– Qu'est-ce que je désire ?
– Partir sur l'île avec moi.
– Je n'ai pas envie de faire du camping pendant un an.
– Tu es jaloux de ton petit confort mais tu ne veux pas gaspiller ta vie. Tu as besoin de t'éprouver physiquement. De te froter à une situation désespérée dont tu veux triompher. »

À l'époque, il s'entraînait comme un forcené et pesait quatre-vingt-treize kilos. Un chiffre auquel il pensait souvent. Avant ses dreadlocks, Reef se rasait la tête, il aimait observer les muscles enfler sur son crâne quand il mâchait. « Je ne gaspille pas ma vie.

– Spirituellement, si. » Elle s'était assise face à lui. « Tu ne te trouves pas prévisible ? »

La clinique était son deuxième boulot. Il transportait les patients jusqu'à quatorze heures, et bossait le soir chez son cousin. Sans compter les travaux de jardinage qu'il effectuait pour son oncle les week-ends. Il partageait un appartement avec deux des spécimens les plus dégénérés de son lycée, en compagnie desquels il écumait les bars de Little Five Points. À l'époque, il entretenait des liaisons avec pas moins de onze femmes, toutes des quarantennaires polyamoureuses rencontrées par l'entremise de Whistle.

« Je ne me trouve pas du tout prévisible. »

Whistle avait souri : « Je m'en réjouis. » Elle ne lui avait plus reparlé de l'île. Mais les semaines suivantes, les hommes et les femmes que Reef fréquentait *via* le cercle amoureux de Whistle n'avaient que cela à la bouche. Whistle avait scellé un arrangement avec les gens du coin, disaient-ils. Zéro facture et un boulot rémunéré sur la plage.

« Tu serais le petit jeune de la colonie, lui répétaient les femmes.

– Tu pourrais nous être utile.

– Qu'est-ce qui te retient ici ? »

Reef avait pris ses distances. Il avait cessé de voir Whistle et quitté son boulot à la clinique, plutôt vain en définitive.

Les mois passèrent. Il s'enferma dans une routine, se bornant à coucher exclusivement avec sa petite amie, à se chamailler avec son cousin pour des histoires de fric, et à bosser au restaurant, ce qui limitait d'autant ses visites à la salle de sport.

Il avait l'impression de s'être fait courtiser par une secte et d'y avoir échappé de justesse, sauf que personne n'était là pour célébrer son exploit. Il avait toutefois rompu avec son confort monotone. Il avait le sentiment d'être passé à côté d'une occasion. La promesse d'une vie qu'il savait le reflet des caprices de Whistle, mais une vie sauvage. Il n'avait pas éprouvé la fierté attendue en décrochant le poste d'assistant manager au restaurant, il était au contraire convaincu d'avoir tourné le dos à une existence au summum de l'indépendance. C'était tout ce dont il avait besoin. Et il s'était remis à fréquenter Whistle.

Mais Bomb Island s'était refermée comme un piège mortel, et il était fatigué de vivre dans l'ombre de Whistle. Il avait été son bras droit. Maintenant qu'elle s'était fourrée dans une situation inextricable, tout ce qu'elle avait à faire, c'était ravalier sa fierté et le suivre à Atlanta. Passer au chapitre suivant. Elle se trouvait face au même choix que lui par le passé : rester ou partir. Après dix ans sur l'île, ses rêves l'appelaient ailleurs et il était déterminé à les suivre.

Ils foraient un tunnel vers le nord à travers la forêt, évitant le crottin brun des chevaux qui entretenaient le sentier grâce à leurs patrouilles incessantes. De temps à autre, deux juments marron apparaissaient derrière eux et les observaient, mues par la curiosité ou la paranoïa. Ils

approchaient des marais, le sable devenait plus grossier et se piquait de végétaux. Ils trouvèrent le canot de Nutzo là où finissait la terre ferme, et naviguèrent à travers le serpentín de plusieurs rivières, assez profondes pour leur ouvrir une voie. Ils se relayaient pour manoeuvrer l'imposante embarcation à l'aide de perches en bambou.

Chercher Nutzo avec son bateau relevait de l'absurde, se disait Reef. Comment aurait-il réussi à rallier les caches qu'ils avaient trouvées ? Parce que Whistle avait fait un rêve. Pourtant il était là à le chercher. Il n'escomptait pas faire de découverte, il espérait en revanche que Darlin s'amuse. Assise dans l'embarcation, elle trempait ses pieds dans l'eau brune et scrutait le marais avec un sérieux extrême.

« Là », dit-elle. Une tache rouge marquait le tronc d'un arbre planté dans la vase. La marque de Nutzo. Mais après avoir amarré le bateau à la berge et inspecté la base de l'arbre, ils étaient toujours bredouilles. La brise était tombée, les moustiques les bombardaient.

« Il a brouillé les pistes, dit Fish.

– Qui essayait-il de tromper ? demanda Darlin.

– Pas nous.

– Il est prudent, c'est tout. »

Reef se leva afin d'observer de plus près le tronc avec la marque. Nutzo s'était tenu ici, songea-t-il. Il n'en avait aucune certitude, mais cela remontait probablement à plusieurs années. Le vieux avait pris l'habitude d'arpenter l'île de bout en bout. Il disparaissait du camp plusieurs semaines d'affilée et approvisionnait ses caches régulièrement. Reef et les autres s'amusaient à tester sa connaissance

de l'île en glissant à Nutzo des petits messages dans les nœuds et crevasses de troncs aux formes insolites. Il ne manquait jamais de leur laisser une réponse.

Sous un buisson épineux, ils découvrirent un des bacs gris dans lesquels Nutzo entreposait ses provisions. Il contenait un sac plastique garni de noix de pécan, une conserve de viande et une bonbonne de cinq litres d'eau. Le tout estampillé des étiquettes roses du magasin du port. Il n'y avait aucune preuve que Nutzo soit passé récemment.

Ils poursuivirent et poussèrent tout l'après-midi le canot à travers les petites rivières salées. Le soleil était devenu impitoyable. Ils déposèrent les perches et se laissèrent dériver. Blottis sous l'auvent bleu, ils cassaient à deux mains des noix. Au moment où le canot s'échoua de lui-même contre une petite berge, un héron piqua pour fureter aux abords où le fretin profitait de l'ombre.

« Tu crois vraiment qu'il est à Atlanta ? demanda calmement Fish.

– Il peut être n'importe où, répliqua Reef. Il garde tout pour lui.

– Donc, il est peut-être ici ?

– Peut-être, acquiesça Reef. T'en penses quoi ? Tu as entendu son rêve. »

Il observait les herbes rétrécir sous l'effet de la marée montante et songea qu'aucune cache, si loin dans les marais, ne saurait résister à l'assaut des eaux, deux fois le jour. C'était quand même rassurant d'avoir mis la main sur les noix de pécan et sur cet inventaire griffonné de sa main

qui remontait à trois ans. C'était un peu comme lui dire au revoir.

Il ne s'était jamais senti particulièrement proche de Nutzo, pourtant sa présence le rassurait, les nuits où ils étaient allongés aux côtés de Whistle. Il savourait le sentiment de sécurité et de liberté de leur cabane, où ils accédaient à une plénitude impossible ailleurs. Il imaginait que le vieux avait finalement décidé de disparaître dans la forêt. Plus que quiconque parmi eux, Whistle comprise, il croyait au pouvoir guérisseur de longs séjours parmi les arbres.

« J'espère qu'il n'est pas dans le coin, dit Fish.

– Exactement.

– C'est quoi le plan maintenant ? »

Reef lui lança une coquille de noix.

« On continue à chercher Nutzo, et on fait profil bas jusqu'à ce qu'on aille récupérer les affaires de Darlin chez elle et qu'on parte pour Atlanta. Je pense qu'on devrait partir ce soir. C'est dangereux ici.

– Je n'ai pas peur de Sugar, affirma Fish.

– Tu devrais.

– Ben, ce n'est pas le cas.

– Tu ne feras pas de vieux os si tu t'obstines.

– Tu cherches à me pousser à fuir l'île ? » cria Fish.

Sa voix ricocha sur la surface des marais avant qu'ils ne l'avalent. Le héron s'envola plus loin.

« Je fais ce que je crois bon, répliqua Reef calmement. Elle est incapable de le contrôler. C'est une bombe à retardement.

– Sugar ne ferait jamais de mal à Whistle. L'autre soir, quand je lui ai tenu tête, il ne m'a rien fait non plus. Et,

quand Derbier s'en est pris à Celia et moi, on l'a flanqué par terre. Ils sentent quand on a peur. C'est le secret.

– Le secret ? » Reef mit ses mains devant ses yeux et se frotta les paupières. Ses muscles se bandaient. « Tu vas m'écouter, oui ? Le tigre va te tuer. »

S'ils parlaient pour Atlanta, il était probable qu'il ne revoie jamais Celia.

« Tu as la trouille, dit Fish. À cause du présage. »

Reef envoya valser une noix au fond du radeau, elle claqua comme un coup de fusil. « Sale gosse. »

Il se leva et poussa l'embarcation dans la rivière avec sa perche, sauf que, cette fois, ils rebroussaient chemin. « La marée est trop haute pour trouver quoi que ce soit. » Personne ne le contredit.

Le marais se remplissait. Les ruisseaux jaunâtres, profonds jusqu'alors de quelques centimètres, avaient enflé et viré au noir. De nouvelles voies s'ouvraient, et Reef guida le canot dans ces méandres jusqu'à la terre ferme en grognant sous l'effort. Une petite bruine les enveloppa lorsqu'ils furent à découvert.

« Pourquoi on l'appelle comme ça ? demanda Darlin. Nutzo. Ce n'est pas très valorisant comme surnom.

– Il l'a cherché, commenta Reef. Il l'a bien mérité, ce dingo. »

Fish gardait le silence. Il n'avait aucune idée de ce que Reef envisageait de lui dire. C'était contre les règles de raconter l'histoire d'un nom à une personne extérieure à l'île. Jamais personne n'avait expressément imposé cette règle à Fish, mais il n'avait jamais vu quelqu'un la briser

non plus. Parfois, quand un touriste surprenait John-Elvis appeler Whistle par son nom depuis le quai, il arrivait qu'il la tire par la manche et lui demande : « C'est votre vrai nom ? » Whistle se contentait de sourire. « Je m'appelle Dutch », prétendait-elle. « Hé, Dutch », répliquait inévitablement Fish.

« Ça remonte à un incident, à Atlanta, dit Reef.

– Mec, le tança Fish.

– En vrai, il n'y a pas de règle », dit Reef, mais à cause du présage, et désormais de cette bruine, il se tut.

« Ce sont des noms secrets ? demanda Darlin en dévisageant Fish. Tu m'as dit que tu étais surfeur, dit-elle à Reef.

– Je l'ai été.

– C'est une tradition, ajouta Fish. Désolé.

– Tu crois sincèrement que Darlin est mon vrai nom ? »

Il l'avait cru. Il ne lui était jamais venu à l'esprit que les gens de Royals puissent porter des noms d'emprunt. Selon Whistle, attendre que notre nom nous soit révélé remontait à une tradition ancienne. Jonathan s'était moqué de lui quand il le lui avait raconté. « Ce sont juste de stupides surnoms », avait-il dit, mais ils représentaient bien plus que cela. Pour Fish, ils étaient dotés d'un pouvoir.

Il adorait marcher sur le port en ayant l'impression d'être aurolé de mystère. Personne ne savait pourquoi il s'appelait Fish plutôt que Robert. Il estimait la part de Fish en lui comme supérieure. C'étaient les aspects de sa personnalité qu'il avait découverts tout seul ou qui lui avaient été révélés par des forces puissantes telles que Whistle et Sugar, voire la bombe. Elles appartenaient à l'histoire de Fish, alors que

celle de Robert avait pris fin dans un appartement en feu, à Atlanta. Confier à Darlin l'histoire de Nutzo reviendrait à l'affadir. Elle la ferait sienne.

« Je m'appelais Suse », dit-elle, assise jambes croisées sous l'auvent. Des traces de boue zébraient son bras et la pluie avait rendu ses cheveux énormes.

« C'est là que mon grand-père a rencontré sa femme. Il était soldat chez les Anglais, son convoi est tombé en panne devant les ruines de la ville. Avant, Suse était une très grande ville. Mais, pendant la guerre, c'était juste un repaire de bandits. Le convoi de mon grand-père a été attaqué. Il est le seul à avoir survécu.

– C'est la vérité ? » Fish en oubliait sa colère envers Reef.

« Je ne sais pas. On me l'a raconté comme si c'était vrai.

– Pourquoi, tu n'aimes pas ton nom ?

– Je l'aime bien.

– Alors pourquoi tu ne l'utilises pas ?

– Je préfère Darlin.

– Pourquoi Darlin ? » demanda Fish.

Elle se contenta de lever un sourcil.

Fish estima qu'elle avait déjà passé une nuit sur l'île et que Reef ne manquerait pas de lui raconter l'histoire, de toute façon. Suite au plausible départ de Nutzo, ils étaient désormais une poignée à la connaître. Il ne voulait pas qu'elle s'efface. En plus, il avait aimé son histoire de Suse. Il ne savait pas pourquoi on l'avait baptisé Robert. Il se demandait si c'était lié à une guerre ou s'il était destiné à porter un nom commun, un nom de temps de paix.

« Vas-y, raconte-lui, Reef. Elle est des nôtres. »

Darlin sourit.

« Je n’oublierai jamais cette histoire, se lança Reef. On était à Atlanta. Kyle et moi étions censés rencontrer l’ex-mari de Whistle, un vrai taré. Le type était attifé avec des fringues de bureau trop serrées, on aurait cru qu’il était prêt à exploser. Il était directeur adjoint d’une boîte. Bref, ils étaient séparés depuis un bout de temps, mais il avait gardé certaines de ses affaires, des livres et d’autres trucs. Et il s’était enfin décidé à les lui rendre, mais Whistle soupçonnait que c’était un prétexte pour la voir – entre parenthèses c’est le type qui a fini par lui tirer dessus –, bref, elle m’a envoyé moi et... » Reef éclata de rire. « ... moi et Kyle pour rencontrer ce mec et récupérer les livres. C’était l’été, il faisait une chaleur de bête. Mais on avait pris la jeep du frère de Kyle. Un de ces gros engins tout-terrain. On roulait toutes vitres ouvertes en direction du Hardee’s pour retrouver le type. Puis, arrivés là-bas, on tombe sur une fanfare de lycée.

– Quoi ? demanda Darlin.

– Il y avait au moins une vingtaine de gamins sur le parking du fast-food.

– Une trentaine, rectifia Fish.

– Des tubas, des trombones. Le type était planté devant eux, une fleur à la boutonnière de son costume de boulot riquiqui ; il avait payé les mêmes pour jouer “Sweet Caroline”. J’imagine qu’il s’attendait à ce que Whistle se pointe en personne. Quand on lui a dit qu’on venait récupérer ses affaires, il a péti un plomb. Il a balancé son

bloc-notes sur la jeep ! » Reef se frappa la poitrine. « Il répétait : “Allez vous faire foutre ! Espèce de guignols !”

– Devant les gamins ?

– Oh, les mômes étaient totalement flippés ! Ils se contentaient d’observer le cirque. On a essayé de le raisonner. “Calme-toi, on lui disait, on est juste là pour les livres.” Il avait l’air plutôt inoffensif. “Je lui rapporterai moi-même”, il répétait, puis il s’est tout à coup mis à beugler l’adresse où nous habitons. Il n’arrêtait pas de hurler.

– Punaise.

– C’est là que Kyle, son nom de baptême pour la dernière fois de sa vie, Kyle a foncé sur lui avec l’énorme jeep. Le type a eu le réflexe de bondir sur le côté, et Nutzo a atterri pile dans sa voiture. Une de ces longues berlines gris métallisé. Il l’a littéralement pulvérisée. Le pare-chocs a explosé. On a aplati le toit, le pare-brise, la totale.

– Mince alors.

– Ce n’est pas tout. Nutzo a fini par descendre de la jeep. Les gamins se sont débinés et les employés du Hardee’s ont déboulé du resto en hurlant et en gesticulant. Nutzo a ouvert la porte enfoncée de la voiture du type, attrapé le carton de livres sur le siège arrière et, quand le mec s’est approché, il lui a hurlé dessus, genre à un centimètre du visage, et le type s’est écroulé par terre. Il s’est littéralement effondré. Et nous sommes repartis tranquillement. »

Fish se bidonnait. Il n’avait encore jamais vu quelqu’un écouter cette histoire. Il ne l’avait entendue qu’une seule fois, de Nutzo en personne, qui s’était borné à raconter « J’ai foncé dans la voiture d’un type », quand Fish lui avait

posé la question. Il était content que Darlin profite de cette version, que ce soit la version qui survivrait à Nutzo, s'il était réellement mort.

« Il s'est passé quoi après ? demanda Darlin. J'imagine qu'ils ont appelé la police.

– Ouais, confirma Reef. Il a fallu qu'on planque la Jeep. Le frangin de Nutz l'a embarquée à Dahlonga. En revanche, nous n'avons jamais été personnellement inquiétés par les flics. Le type avait assez de soucis comme ça pour ne pas y mêler la justice.

– Et ensuite il lui a tiré dessus ?

– C'est arrivé plus tard, dit Reef.

– Combien de temps après ?

– Environ un mois.

– Regardez ! » cria Fish.

Il désignait un bout de chiffon rouge qui dépassait des herbes. Il semblait noué à une tige en métal.

De plus près, ils virent qu'il s'agissait du morceau d'un toit ouvrant. La carcasse d'un bateau gisait dans les herbes du marais. Apparemment, il avait été propulsé ici par une tempête, et cela remontait *a priori* à des années. Un arbre rabougri avait poussé sur le flanc du bateau. Ce petit bout de terre aurait pu rester à jamais caché par les herbes hautes qui l'entouraient de toutes parts. Les sièges et autres accessoires avaient subi les ravages du soleil et de la pluie.

Reef récupéra le bac gris de Nutzo à l'arrière du bateau. Dedans se trouvaient une bonbonne d'eau et trois sacs de noix de pécan. L'inventaire était daté du même jour que celui de la dernière cache, avec la liste des vivres, sauf qu'il

portait aussi la mention « Civ. Or. x 12 ». Reef n'avait pas la moindre idée de ce que cela signifiait. Il étudia les pattes de mouche de Nutzo. Selon l'inventaire, il aurait dû contenir douze de ces Civ. Or. Cependant, il n'y avait que la bonbonne et les noix de pécan dans la boîte grise.

« Fouille la cabine », lui dit Reef.

Du vide sanitaire aménagé dans la coque montait une odeur pestilentielle. Fish se couvrit les narines avec le bras. C'était rempli de chiffons. Dans un coin traînait un fouillis de filets en plastique emberlificotés qui servaient autrefois à la pêche. Il s'agissait visiblement d'un petit bateau de pêche abandonné. Les clés pendaient comiquement au tableau de bord. Le volant en plastique était brisé.

« Peu importe ce que sont ces trucs, il les aurait consignés s'il les avait apportés lui-même.

– Reef », appela Darlin. Elle souleva une petite glacière bleue des herbes hautes. Elle était reliée à un piquet planté dans le sol. « C'est lourd. » Elle la posa par terre près du bateau et ils firent cercle autour.

Lorsqu'elle souleva le couvercle, Darlin découvrit qu'elle était garnie de bouteilles de coca en verre ; chacune d'elles était remplie de poudre et de grenaille, et rebouchée. Des mèches étaient glissées dans les goulots, enveloppées de plastique pour les préserver de l'humidité. « Merde », fit-elle en se reculant.

« Bordel », jura Reef. Des bombes artisanales pour la pêche. Douze au total. Elles figuraient sur l'inventaire de Nutzo, il avait donc manifestement connaissance de leur existence. Il avait dû tomber dessus en organisant sa

BOMB ISLAND

planque sur le bateau. Jusqu'à ce jour, Reef ignorait que Nutzo cachait des armes. Il avait servi dans l'armée, mais il n'en parlait jamais. Le vieux n'était pas chasseur, et il ne pêcherait jamais à l'explosif. « On devrait détruire ces saletés, dit-il.

– On ferait mieux de se barrer et de les laisser tranquilles, répliqua Darlin. La pluie les détruira en moins d'une heure. J'ai connu des gens qui en fabriquaient. C'est vicieux et imprévisible, encore plus quand ces trucs vieillissent.

– Je vais verser de l'eau dessus, dit Reef en saisissant la bonbonne d'eau planquée par Nutzo.

– Stop ! cria Darlin. Je suis sérieuse. Ça peut exploser.

– OK », dit-il en reposant la bonbonne.

Fish ne quittait pas des yeux les bouteilles de coca piégées. Espérant sans doute les déminer du regard.

« Faisons comme a dit Darlin, trancha Reef. Allez, rentrons. Nutz n'est pas passé dans ce coin depuis des années. »

Pendant que Reef et Darlin bataillaient dans le marais pour rejoindre le canot, Fish ferma le couvercle puis replaça la glacière dans la cale, et, ce faisant, il échafauda un plan pour garder sa famille unie sur Bomb Island. Fish avait appris de maîtres avisés et effrayants, au cours de sa vie sur l'île. Il savait que les pélicans ne tombaient pas raides morts du ciel sans raison. Il savait qu'il était amoureux et que le monde s'ouvrait à lui. Et il croyait aux prophéties de Whistle, parce que son rêve l'avait conduit à cette glacière.

TROIS

Sa mère ne décrocha pas quand Celia appela du téléphone fixe, sur le mur de la boutique. Ce n'était pas une surprise pour Celia vu qu'elle savait Berny en voyage avec son soupirant. Personne n'avait l'air de la chercher à Royals. Pas l'ombre d'un policier sur les quais. Pas de chiens reniflant la collection de remorques à bateaux dans le champ. Profitant de ce que Whistle s'entretenait avec John-Elvis, le vieux du port, dans l'arrière-boutique poussiéreuse, Celia inventait la conversation qu'elle n'avait pas eue avec Berny en se goinfrant de crackers au beurre de cacahuètes, assise à une table de camping grise.

C'était un matin frais et agréable, en sourdine. La lumière emplissait le magasin et les étagères encombrées de matériels et de souvenirs. La quasi totalité des tasses, tee-shirts et casquettes rose fluo était floquée du dessin de la bombe. Dehors, on entendait le ronron des machines qui pompaient l'oxygène dans le grand vivier d'appâts et de crevettes. Des hommes mettaient à l'eau un bateau blanc

à l'aide d'un palan électrique dont le bourdonnement se mêlait aux cliquetis des chaînes. Celia composa de nouveau le numéro de sa mère et pressa le bouton pour interrompre l'appel, dès que le répondeur de Berny se déclencha.

« Maman », dit-elle dans le vide. Assez fort pour que Whistle l'entende. « Tu es au courant, j'imagine. Papa a été mêlé à une bagarre. » Elle marqua une pause. « Je vais bien, je campe avec des amis.

– Dieu merci, tu n'es pas blessée. Qui sait ce qu'il aurait pu faire ? disait la voix imaginaire de Berny. Tu ne pouvais pas deviner que la fête dégénérerait ainsi.

– Je maîtrisais la situation.

– Tu as bien fait d'asperger ton père. Ah, et ce garçon l'a frappé à la gorge ! Ça lui a coupé le souffle, je parie.

– Oui. Une chance qu'il n'y ait pas de blessés.

– Je suis tellement fière de toi, chérie. Tu es une jeune femme forte et aventureuse. Quoi ? Où je suis ? Sur un voilier au sud de l'Europe, je crois, ou un truc comme ça.

– Non, ne te sens pas obligée de rentrer. Je suis bien ici. Darlin est avec moi.

– T'inquiète, chérie, je n'ai pas l'intention de rappliquer. Il y a peu de chances que tu me revoies d'ici Noël. Nous n'avons pas eu le temps de papoter toutes les deux, depuis que ton copain t'a cassé le bras et que tu m'as suppliée de rentrer à la maison et que je t'ai demandé : "C'est grave ?" Ton bras te fait encore souffrir ?

– Ça va. On dort dans des cabanes perchées dans les arbres. On fait chauffer l'eau du thé sur un feu de camp.

– Comment comptes-tu t’y prendre pour rompre avec Adam, chérie ? Tu ne lui as pas parlé hier soir ni ce matin, et mon petit doigt me dit que tu n’as pas l’intention de l’appeler ensuite. Si je me souviens bien, il a les clés de la maison. Et ton père ? Ils ne vont pas le garder éternellement. À qui vas-tu demander de te reconduire à Savannah ? Il connaît tous tes amis. »

Celia pleurait en raccrochant. Elle alla s’asseoir à une table encombrée de journaux et de tasses vides. Elle lui avait dit « Au revoir. Je t’aime », mais la mère imaginaire à l’autre bout du fil continuait à lui parler.

« Hors de question que tu retournes chez ton père. J’imagine que tu vas devoir demander à Adam de venir te chercher. Il sautera dans sa voiture dès qu’il saura ce qui s’est passé. Une fête de ce genre, c’est même peut-être déjà arrivé jusqu’à ses oreilles. Certains de ces jeunes vont à la Benedict School, je me trompe ? »

Celia essuya son nez sur sa manche. Elle était épuisée. Son bras lui faisait mal. Elle aurait juré qu’elle sentait frotter l’une contre l’autre les extrémités de son os toujours pas ressoudé. Elle décrocha de nouveau l’appareil et appela Adam chez lui. « Tu seras obligée de coucher avec lui, susurra la Berny imaginaire. Tu n’espères tout de même pas lui demander de te ramener et le larguer ensuite ? Imagine sa réaction. Sois prudente, chérie. »

Adam répondit à la première sonnerie. « Bébé ?

– Hé.

– Tu n’as rien de mieux à me dire ? Ça fait deux jours que tu me laisses en plan. Tu pleures ?

– Dis-lui de venir te chercher ! soufflait Berny dans sa tête. Tu aimes vraiment ce garçon. Il est tendre ! Il t'aime !

– Ma mère rentre ce soir, mentit Celia.

– Merde. Toi aussi alors ?

– Qu'est-ce que tu racontes ? Il t'aime, chuchotait Berny. Il n'avait pas l'intention de te faire du mal. C'était un accident, ça arrive. Ne sois pas si sensible. »

Celia s'essuya les yeux avec le bas de sa chemise. Elle prit une profonde inspiration, la retint, puis expira lentement. Ça l'aidait.

« Tu rentres, bébé, dit Adam.

– Je pars retrouver ma mère. On s'envole ce soir pour les Bermudes.

– Quoi ? » La voix d'Adam se brisa. « Tu ne peux pas me faire ça !

– Comme si j'avais le choix.

– Tu seras partie combien de temps ?

– Je ne sais pas. Probablement jusqu'à la fin de l'été. Ou plus longtemps, si les choses se passent bien entre maman et son nouveau mec. Il y a une école internationale là-bas.

– C'est à cause de ton bras ? Putain, c'est ça ?

– Non, dit Celia. Rien à voir. C'est comme ça, c'est tout.

– Bordel. Je ne la laisserai pas faire. Cette pute. Et ton salopard de père. Tu te barres à cause de lui, hein ? J'aurais dû me pointer plus tôt.

– Ne t'inquiète pas, le rassura Celia. Je pars pour l'aéroport, là tout de suite. Je la retrouve à Miami. On prend un vol de là-bas.

– J’y fonce, putain. À quelle heure est le vol ? Je ne les laisserai pas t’enlever, bébé. Je vais me battre pour toi. Et toi, tu te battras pour nous ?

– Ne viens pas à Miami. Je ne sais pas exactement quand on part. Le mec est vraiment riche. On prend un jet privé.

– Si c’est à cause de ton bras... c’était un accident. Ce n’est pas de ma faute et tu le sais. C’est ce que t’as dit, ça m’a fichu en rogne. Tu sais pourtant que je réagis mal quand tu parles de ça.

– Il faut que je te laisse. Au revoir.

– Celia, ne raccroche pas ce putain de téléphone... »

Elle se rassit à sa table, elle coucha sa tête sur le plateau frais en skai et ferma les paupières. Sa mère en vadrouille, Derbier retenu par la police et Adam qui ne l’attendrait ni à Savannah ni à Royals, Celia pouvait savourer sa solitude. Elle était entourée d’étrangers qui ne savaient rien d’elle, hormis ce qu’elle leur avait confié ou ce dont ils avaient été témoins. Elle imaginait que sa mère éprouvait exactement la même chose quand elle partait dans des endroits exotiques avec des types qu’elle connaissait à peine. Elle se sentait puissante. Elle se sentait en sécurité.

« Prête ? » demanda Whistle.

Celia se redressa. « Presque. » Elle enleva un bout du paquet de crackers collé à sa joue. Elle soupçonnait que Whistle avait surpris sa conversation avec Adam, cependant elle ne lui posa aucune question.

John-Elvis apparut dans l’embrasure de la porte : « Bon, allons le chercher, dit-il.

– Tu nous accompagnes ? interrogea Whistle. Ou tu préfères qu'on se retrouve sur le quai dans un quart d'heure, maintenant que tu as la permission de ta mère ?

– Pourquoi vous acceptez que je reste ?

– L'île ne m'appartient pas. La famille de M. John-Elvis en possède la majeure partie, l'autre bout est à l'État. Il est d'accord pour que tu restes.

– Du moment que tu es avec Darlin », précisa John-Elvis. Le vieux était maigre et décati, une grande barbe blanche couvrait ses bajoues flasques. Et il avait un sacré accent.

« Merci, fit Celia.

– Et ne te bile pas au sujet de ton papa.

– Je ne m'en fais pas, monsieur.

– Parfait », grommela-t-il en se frottant le visage. Il se pencha derrière le comptoir de la caisse pour attraper une petite bombe lacrymogène qu'il lui tendit.

« Ravi de t'avoir rencontrée, miss.

– Enchantée, rétorqua Celia en la glissant dans son sac à dos. Je te retrouve sur le quai. Dans quinze minutes.

– Parfait », confirma Whistle avant de quitter les lieux en compagnie de John-Elvis.

Celia les regarda traverser la route et se diriger vers un vaste entrepôt où on rangeait les bateaux pendant l'hivernage. John-Elvis tira sur la grande porte coulissante et ils disparurent à l'intérieur. Celia ne disposait pas de beaucoup de temps.

Elle avait rempli son sac à la va-vite, après la fête, se limitant à un jean, quelques chemises, une poignée de

sous-vêtements et de chaussettes. Sur l'instant, elle ne savait pas où elle irait se réfugier ni pour combien de temps.

Elle courut chez Derbier. Vu de l'extérieur, tout paraissait normal, excepté le van orange garé n'importe comment en travers de la cour. Elle remarqua plusieurs tasses abandonnées dans les buissons. Elle fit le tour de la maison, la rosée trempa ses orteils. Les portes étaient bouclées, derrière comme devant.

Dans l'allée, elle tomba sur une merveille : un genre de pyramide égyptienne érigée avec des canettes de bière argentées, dont la base mesurait au moins soixante centimètres. Elle fut tentée de la dégommer d'un coup de pied, mais elle se retint. Elle avait miraculeusement survécu aux débordements, il n'aurait pas été juste de la détruire. Puisse-t-elle rester debout mille ans.

Elle vérifia les portières du van, bouclées elles aussi. Par la vitre, elle aperçut les clés oubliées sur le contact. Il fallait qu'elle trouve un moyen d'entrer. Le petit carreau au-dessus du plateau arrière était fêlé, elle tira dessus. Même dégagé au maximum, le passage restait étroit. Elle leva les bras au-dessus de sa tête et se glissa jusqu'à la banquette arrière. Son plâtre heurta la vitre et elle dut se contorsionner pour manœuvrer son bras figé en L. N'empêche, elle avait réussi. Elle chipa les clés sur le contact et déverrouilla la console centrale du camion où Derbier rangeait les clés du bateau. Elle les fourra dans son sac et utilisa le trousseau de son père pour pénétrer dans la maison.

À l'intérieur, des gobelets en plastique côtoyaient du linge mouillé, des mégots et du verre brisé. La glacière à punch

avait été retournée, une pellicule rouge et visqueuse recouvrait le sol de la cuisine. Elle se hâta de remplir son sac à dos avec des vêtements chauds, plus le poncho de pluie de son père. Elle laça ses chaussures de marche et abandonna sur place ses sandales en cuir. Elle fouilla ensuite la chambre de Derbier.

Elle paraissait vide sans le grand lit, certains des meubles étaient en miettes, d'autres avaient résisté au choc et troué la cloison. Celia shoota dans un tas de cadres photo brisés dans un coin, par terre. Des photos de Derbier et Berny jeunes. Et des photos de Celia, prises quand elle était bébé.

Elle avait eu l'idée de cette fête après que Derbier avait refusé de la reconduire à Savannah, elle espérait lui forcer la main. Quand Derbier et Berny étaient mariés, il insistait pour emmener et récupérer sa femme à son travail. Il contrôlait ses mouvements de manière obsessionnelle. Lorsqu'elle courait un marathon, il l'attendait avec Celia sur la ligne d'arrivée, prêt à la pousser dans la voiture, direction la maison. Berny fondait en larmes chaque fois qu'elle finissait une course. « C'est juste le trac du coureur », prétendait-elle.

Même dans ses pires moments, Derbier ne les avait jamais menacées d'une arme. Elle revoyait l'expression de son visage, tordu et écarlate, quand il avait surgi à l'arrière de la maison pour s'en prendre à elle et à Fish. Il était méconnaissable.

Pendant les quelques semaines qu'elle avait passées ici, il s'était montré distant, accaparé par son travail et ce qu'il appelait la « vigie de quartier », qui consistait à espionner

les gens du coin avec une caméra infrarouge, y compris Whistle et les hippies de Bomb Island. Derbier ne lui avait jamais parlé de son projet. Celia avait seulement vu les photos.

Elle trouva la table de nuit en morceaux dans le placard où on l'avait projetée tel un boulet de canon. Elle batailla avec une pile de vêtements pour l'en extirper. Quelqu'un avait renversé du cirage par terre et dessiné dedans des symboles de paix et des smileys. Dans le tiroir supérieur, elle mit la main sur une grande enveloppe jaune qu'elle rangea dans son sac. Elle explora à tâtons jusqu'au fond, espérant tomber sur autre chose, mais rien.

Elle ouvrit ceux du milieu et du bas, ils étaient remplis de cartouches, de sachets de cacahuètes et de déclarations d'impôts. Celia savait que Derbier rangeait là les choses importantes. Alors où avait-il planqué son double de clés ? Elle inspecta les bris de verre par terre et fit chou blanc. L'heure tournait, Whistle n'allait pas tarder à partir. Elle vérifia dans la boîte à outils du van, les clés n'y étaient pas non plus.

Elle courut jusqu'au port. Depuis le quai, elle aperçut Whistle et John-Elvis qui s'étreignaient devant l'*Atomic Pleasure Cruise*. Puis le gardien du port donna la main à Whistle qui, telle une reine, monta à bord. Celia n'avait pas connu ses grands-mères, et la vieille femme la fascinait. Elle aimait la façon dont Whistle se préoccupait de ce qu'elle souhaitait. Elle se demandait ce que Whistle avait pensé de ses mensonges à Adam et, aussi surprenant soit-il, Celia comprit qu'elle désirait que Whistle l'aime.

« Hé ! Attends-moi ! »

Whistle lui adressa un signe de la main depuis le pont. Elle souriait. « La traversée est rapide, dit-elle, une fois Celia à bord. Ça te plairait qu'on fasse un crochet pour voir la bombe ?

– Oui. »

Quand elles arrivèrent sur le site, Whistle jeta l'ancre à la proue. « Je suis navrée que tu ne puisses pas plonger, dit-elle en désignant de la tête son plâtre.

– Pas grave, répondit Celia. Je ne l'ai encore jamais vue. »

Assise sur la banquette, Celia s'était penchée au-dessus de la coque en verre pour examiner la forme grise de la bombe. Elle pensa à son père remonté contre les crétins qui autorisaient l'organisation des excursions pour voir l'« arme vivante », comme il l'appelait, même si ce qui le chiffonnait le plus, c'était que Whistle et John-Elvis en aient le monopole.

La vieille femme retira ses tongs et son cache-cœur blanc, dévoilant un maillot une pièce noir. Celia l'avait vue nager nue, ce matin, elle s'était frotté le corps avec du sable gris ramassé au fond de l'océan. Ses muscles enflaient et palpitaient tels des câbles d'acier sous sa peau mouchetée par le soleil.

Vue d'ici, la bombe semblait endormie et insignifiante. Un courant souleva le sable, et la forme en acier s'effaça. Celia ne voyait pas ce qu'elle avait de si extraordinaire.

« Tu vas plonger ? demanda-t-elle.

– Oui, je profite de ce que la mer est calme.

- Tu n'as pas peur que les flics viennent t'arrêter.
- Pourquoi feraient-ils cela ?
- Ben, parce que tu as un tigre. S'ils étaient au courant, ils viendraient, non ? »

Whistle s'assit avec elle sur la banquette. « Celia, tu n'as pas à te faire de mouron pour ça. Impossible de cacher éternellement la présence d'un tigre. De toute façon Sugar aura bientôt quitté l'île. J'y veille.

- Jette un coup d'œil à ça », dit-elle en produisant l'enveloppe jaune de Derbier qu'elle avait dans son sac.

Elle contenait des photos vert-de-gris de Whistle et Sugar. La plupart montraient le tigre accroupi dans les dunes ou couché sur la plage, Whistle méditant sur sa natte de roseaux. Il y en avait une où ils étaient tous les deux. La tête blanche de Whistle était tournée vers Sugar qui semblait bondir dans le ciel. C'était l'image la moins floue du paquet.

« Il attrapait des coquillages, déclara Whistle.

- Pardon ?
- Sugar, sur la photo. Je lui lançais des coquillages dans le noir, et il les attrapait avec les pattes.
- Derbier les a prises, dit Celia. Mon père.
- Je sais, chérie. Je l'ai vu tourner autour de l'île. S'il avait eu l'occasion de s'en servir – elle désigna les photos – il l'aurait déjà fait.
- Sans doute. »

Whistle ouvrit la petite barrière à la poupe et descendit dans l'eau par la courte échelle. « Je suis au courant », dit-elle avant de disparaître sous l'eau.

Celia observait la vieille femme nager. Elle évoluait si naturellement qu'elle semblait glisser sans effort vers le fond. Elle adressa un petit signe à Celia qui lui retourna son salut. Qui était cette femme ?

À l'aune du corps de Whistle, la bombe paraissait avoir doublé de volume. Elle était presque aussi longue que le bateau. Plus longue, même. Celia se pencha et pressa son visage contre la paroi, sans réussir à la distinguer mieux. Aucun symbole n'était peint sur la bombe. Elle ressemblait à un énorme lamantin enfoui dans le sable. Un lamantin assassin.

« Combien de fois as-tu nagé à côté ? demanda Celia pendant que Whistle se séchait avec une serviette.

– Souvent. Des centaines de fois, au moins. Quand j'étais gamine, on jetait des pièces à côté pour attirer la chance.

– Tu n'as jamais peur ?

– Non.

– À cause de ta religion ? »

Whistle éclata de rire.

« Non, parce que je crois ce que croient les plongeurs de la marine : le noyau est factice. Elle a eu une multitude d'occasions d'exploser, depuis le largage. Un ouragan l'a pratiquement projetée à cinquante mètres. Je considère qu'elle nous enseigne une précieuse leçon.

– Le désarmement ?

– Une leçon concernant notre attirance pour les symboles de puissance. Côté de près le pouvoir révèle qui nous sommes. La bombe révèle nos désirs profonds.

– Il faut avoir nagé avec elle pour comprendre », supputa Celia.

Elle ne voulait pas être impertinente, mais ce n'était rien qu'une foutue bombe morte. Elle ne lui avait rien révélé du tout. Elle devinait en revanche que Whistle était le genre de femmes à tirer profit de chaque situation. Elle ne s'autorisait pas à dénigrer la bombe, ne serait-ce que par respect pour elle. Elle soupçonnait la vieille femme de s'être bâti une réputation et un commerce grâce à sa décontraction face au danger.

« Ça aide de nager avec.

– Elle t'a révélé quoi, à toi ?

– La famille », répondit Whistle.

Elle renfila son cache-cœur puis s'installa derrière la barre. Quelque chose bougea, au loin, sur la plage.

« Prête ? On met les voiles ?

– Attends une seconde. »

Celia se pencha au-dessus du bastingage et vit surgir de la partie boisée de l'île les grands corps bruns de cinq chevaux. Le troupeau traversait les dunes, en direction de la mer. Concentré et sur le qui-vive. Les adultes tordaient le cou pour surveiller les alentours. Un poulain se serrait contre le flanc de sa mère.

Celia s'imagina vivre à Bomb Island pour toujours, elle suivait les chevaux dans leurs explorations à travers la forêt épaisse, elle se couchait avec eux dans les herbes de leurs petites prairies familières. Elle voulait toucher les touffes de fourrure soyeuses qui formaient des motifs étranges sur leurs corps. Depuis la première fois où Derbier lui en

BOMB ISLAND

avait parlé, elle rêvait à toutes ces choses. Mais plus elle en apprenait sur les chevaux, plus elle tremblait pour eux. Elle les regardait se déplacer sur la plage et voyait en eux des victimes. Ils étaient décharnés. Ils étaient pourchassés. Il n'existait ici aucune prairie où ils pouvaient trouver la paix. Alors, elle les aimait moins.

Ce qu'elle avait pris pour l'image de la liberté à l'état pur se révélait tout autre. Les chevaux étaient comme la bombe. Ils avaient été livrés au désastre et abandonnés à leur déclin. D'une génération à l'autre, ils devenaient plus rachitiques et plus chancelants. Ils avaient une fonction symbolique. Une présence extrinsèque. Des corps en déliquescence.

QUATRE

Ce soir-là, après un plat de riz et de haricots partagé autour du feu, Darlin et Reef se retirèrent dans leur cabane, et Whistle partit marcher sur la plage. Le soleil se couchait de l'autre côté de l'île, la mer était d'encre et l'ombre du continent s'était effacée. Fish profita de ce qu'ils rinçaient leurs assiettes dans l'océan pour demander à Celia si elle accepterait de lui tatouer un soleil sur le pied avec son Modèle 3.0.

« Tu es sûr ? fit-elle.

– Carrément.

– Alors, dégrasse-toi un peu. » Elle désigna de la tête ses bras et ses jambes maculées de boue. Darlin et Reef en étaient couverts eux aussi.

Quand Celia grimpa avec son barda dans la cabane de Fish, elle remarqua qu'il avait disposé en plusieurs coins de la pièce trois énormes conques. Leurs grandes coquilles étaient reconverties en bougeoir et remplies de cire. Sur le

mur du fond, de petits miroirs réfléchissaient la lumière du soleil. Un éclairage suffisant pour lire.

Deux étagères étroites couraient sur les murs et supportaient une collection de volumes encyclopédiques. Afin d'exploiter au maximum l'espace restreint, le petit lit de camp avait été poussé contre le mur et couvert d'un plaid en laine marron.

Une cellule monacale, jugea-t-elle, mais accueillante. « C'est sympa ici. Je craignais de devoir utiliser ma torche.

– Tu penses quoi de ceux-là ? » Fish lui présenta les soleils qu'il avait croqués sur un morceau de carton blanc déchiré. Un des astres évoquait un œil cerné de flammes. Un autre était envahi de vigne vierge. De fines lignes représentaient les rayons qui s'enroulaient sur la surface du soleil telle l'empreinte d'un pouce.

« Impossible de reproduire ça », tempéra Celia. Fish sourcillait. « Ils sont excellents mais trop complexes. Il faut quelque chose de simple avec ce genre d'outil. Tiens, regarde. » Elle lui montra les étoiles et les planètes qui mouchetaient ses chevilles. La plupart se résumaient à de grossiers anneaux noirs. « C'est du travail de pro », ajouta-t-elle en posant délicatement les croquis sur le sol.

« C'était quoi ton premier ?

– Un chat », sourit Celia. Elle tordit son bras valide, frappé d'une petite tache floue au-dessus du coude. « Vise la simplicité. Crois-moi. » Elle ouvrit son sac à dos et organisa son matériel. « Dessine-le au stylo sur ton pied, quand tu es prêt. »

Celia alluma son Modèle 3.0, la machine à tatouer vibrerait dans sa paume. Elle resserra ses doigts autour du pistolet et la machine se stabilisa, réduite à un bourdonnement. Elle se rapprocha de lui et saisit son pied pour le poser sur ses genoux.

Sur la boule de sa cheville, Fish avait tracé un cercle avec un point au centre. « C'est un symbole, expliqua-t-il. Pour le soleil ». Des cicatrices récentes, encore rosées, s'étiraient à côté du dessin.

« C'est le tigre ? demanda Celia.

- Ouais.

- Alors ça va te paraître indolore. Prêt ?

- Ouais. »

Fish observait Celia appuyer la pointe frémissante du pistolet sur sa peau et tracer les lignes. L'aiguille entrait et sortait de sa chair. Il sentait sa morsure, mais la douleur était moins vive et moins surprenante qu'une piqûre de taon. La brûlure moins cuisante que celle d'une guêpe, mais ça chauffait quand même. La douleur montait et s'estompait à l'unisson des mouvements de sa main. Fish transpirait. Il ressentait dans sa chair la courbe du trait qu'elle suivait. Celia enfonça l'aiguille un peu plus fort. Il grimaça quand elle piqua son muscle.

C'était la première fois depuis des années qu'une personne de son âge se trouvait sur l'île. Cela n'aurait jamais eu lieu si Reef, Whistle et même Nutzo avaient eu leur mot à dire. Il était fier de l'avoir invitée.

Fish considérait sa vie comme scindée en deux. Il existait un avant et un après ce coup porté à Sugar en pleine tête.

Avant, il était le jouet des tocales de Whistle. Fish était en rage qu'elle ne l'ait pas protégé du tigre. Il était en rage que Reef ne l'ait pas protégé de Jonathan, quand bien même il n'avait rapporté à aucun d'eux l'incident. En frappant Sugar, il s'était résolu à ne plus dépendre de l'aide de quiconque. Voilà, pensait-il, ce qui différenciait l'adulte de l'enfant.

« Presque fini, annonça Celia. Tu t'en sors très bien.

– Sérieux ? »

Celia était concentrée sur sa tâche. Elle repoussa la frange qui lui tombait dans les yeux. Elle leva le pistolet, essuya l'encre avec une lingette alcoolisée, et remplit soigneusement le petit cercle que Fish appelait soleil. Elle désinfecta de nouveau le tatouage. « Terminé. »

Fish regardez ce « pour toujours » sur sa cheville. Il ressemblait plus à un œil qu'à un soleil.

« Impec, déclara-t-il.

– Tu fais partie du club, maintenant. Il ne me reste plus qu'à te poignarder, comme disait l'autre.

– Fais ce que tu as à faire. » Fish tourna la tête et serra les dents. Celia le chatouilla sous le pied du bout des doigts échappés de son plâtre, et il éclata de rire. « Ça te plaît ici ? demanda-t-il en inspectant le tatouage.

– Beaucoup.

– Une fois le tigre parti, tu seras la bienvenue tout le temps.

– Ah vraiment ? Je fais partie du club, moi aussi ?

– Carrément. »

Fish pensait à Reef et à Darlin, à cette façon qu'ils avaient parfois de se regarder avant de se bécoter. Il les avait étudiés.

Avant qu'il frappe Sugar, il s'imaginait qu'il fallait se regarder de sorte que les bouches soient correctement alignées, même si les baisers atterrissaient souvent à côté. Les lèvres se détachaient et se ruaient l'une vers l'autre. Fish avait beau contempler la bouche de Celia, il éprouvait simplement l'envie d'être auprès d'elle. Comme s'il dévalait une colline, aimanté vers Celia par des forces universelles. Pas moyen de résister.

Quand on le fixait dans la rue à Royals, il avait par moments l'impression que sa verrue était énorme, qu'elle lui cachait toute la figure, et ce n'était pas le cas à cet instant. Il ne s'inquiétait pas que son ventre déborde de sa ceinture ou qu'un de ses tétons soit légèrement plus gros que l'autre. C'étaient des lubies de gamin.

« Ce sera quoi ton prochain tatouage ?

– Je ne sais pas », concéda Celia.

Elle lisait dans ses yeux l'imminence d'un baiser, comme des centaines de fois auparavant. Elle l'avait lu dans ceux de Mason quand il avait rejoint son pick-up avant que les choses s'emballent. Elle se demandait en quoi la situation aurait été différente, si elle l'avait suivi. Les choses auraient pu être pires. Elle savait qu'elle devrait être inquiète, pourtant elle se sentait légère.

C'était bon d'être libérée d'Adam, séparée de lui par des kilomètres de terre et d'océan. Adam savait qu'elle avait couché avec Paul Francen, où se trouvait son double de clé, il connaissait la couleur des murs de sa chambre. Fish savait uniquement qu'elle aimait les tatouages et s'était cassé le bras, qu'elle partirait demain avec Darlin et qu'il ne la

reverrait probablement jamais. Derbier ne lui adresserait plus la parole, c'était certain. Tout cela ne serait qu'une péripétie amusante, se dit-elle. Berny en vivait constamment.

« Amuse-toi avec les garçons, avait dit sa mère. Mais assure-toi toujours d'avoir une solution pour rentrer à la maison. »

Fish posa sa main sur celle de Celia, sur le plancher de la cabane.

« Je suis content que tu sois ici », dit-il.

Celia enserra ses doigts dans les siens. Il est gentil, songea-t-elle. Elle toucha la ligne nette tracée sur son crâne par la lame, lorsqu'il s'était rasé pour sa fête, alors Fish se pencha vers elle, elle ferma les yeux et pressa délicatement ses lèvres contre les siennes. Leurs visages se frôlèrent, se cognèrent. Ils s'embrassèrent à nouveau.

« Fish, murmura-t-elle.

– Oui.

– Qu'aimerais-tu me tatouer ? »

Fish s'écarta pour la regarder. Des yeux brillants sous une frange sombre. Il imagina un atome s'écrasant sur ses joues. L'ombre grise d'une tige d'avoine derrière son oreille.

« Où ?

– Ça dépend du motif. » Elle retourna le morceau de carton sur lequel Fish avait esquissé les soleils et posa son stylo-bille dessus. « Dessine. » Fish voulut l'embrasser mais elle s'esquiva. « Dessine », répéta-t-elle.

Ils optèrent pour un tigre. Il n'avait pas représenté Sugar, pourtant c'était bien lui. Il n'en connaissait pas d'autre.

Allongée sur le lit de camp, Celia avait posé sa tête sur son bras valide et relevé sa chemise. Sa peau était légèrement orangée à la lumière des bougies. Elle surprit sa grimace lorsqu'il entama le profil du grand corps félin sur son omoplate gauche. Elle lui fila un petit coup avec sa jambe. « Détends-toi un peu. C'est pour s'amuser. »

Le visage de Fish s'éclaira. Il souriait. La pointe du stylo traçait des lignes oblongues, puis enfin le tigre apparut. Les muscles du dos de Celia se contractèrent et le fauve s'anima. Il avait dessiné Sugar, la tête inclinée, la gueule un peu ouverte. L'expression qu'il avait quand il se tapissait pour chasser. La tête du tigre reposait sur son épaule, semblable à une dune blanche. Ils dégotèrent un vieux miroir appartenant à Reef, et Fish le positionna au-dessus de son dos pour qu'elle puisse admirer.

« T'es sûr de ton coup ? demanda-t-elle.

– Ouais.

– Vas-y, alors. Commence par le bas pour ne pas salir l'aiguille. »

Il eut subitement les mains moites en allumant le Modèle 3.0, il encra la tête de l'instrument et piqua au niveau de la patte arrière. De petites vaguelettes ondoyaient sur la peau de Celia. Il les suivit des yeux jusqu'à ce qu'elles se perdent sous son jean.

« Ça va ? » demanda-t-il en écartant la machine à tatouer. La sueur perlait sur sa peau en de petits orbes argentés. Pareils à la rosée capturée par une toile d'araignée. Il faisait une chaleur étouffante dans la cabane.

« Trop profond, dit-elle. Pique juste l'épiderme. Comme avec le citron. »

Fish approcha les bougeoirs. Il se pencha plus près et traça la silhouette du tigre, essuyant au fur et à mesure le surplus et les coulures d'encre. L'aiguille progressait lentement sur sa peau, cheminant entre les grains de beauté et les petits poils clairs. L'aiguille s'enfonça quand il changea de position. Celia retint sa respiration et il épongea le sang.

« J'ai vu les chevaux, dit-elle.

– Alors tu sais comment les sauver ?

– J'imagine qu'ils finiront par tous les abattre », dit-elle.

Fish ricana, mais Celia ne plaisantait pas.

« Ils le feront certainement. Un jour.

– Ça m'étonnerait.

– Tu as sans doute raison. Ils vont les laisser se reproduire jusqu'à ce que la grippe équine les élimine. Ou qu'ils s'empoisonnent avec l'eau.

– Qu'est-ce que tu racontes ? demanda Fish.

– Personne en Géorgie ne se soucie de ces chevaux.

Autrement, ils en prendraient soin. »

Elle avait probablement aperçu les squelettes dans les dunes, pensa Fish. « Tu as vu le manoir ?

– Je ne suis pas fan des vieilles pierres.

– Il y a une grande prairie là-bas. Je parie que l'herbe y est meilleure, les chevaux y passent toutes leurs journées. Je les ai vus grimper l'escalier en marbre. Et aussi pénétrer dans le manoir.

– Tu ne piges vraiment rien, dit-elle. Ils ne devraient pas être ici. »

Fish savait que Celia avait raison. Personne ne s'était intéressé aux chevaux depuis des années. Il y avait certes eu la visite de cette photographe, une jeune que Whistle connaissait, mais elle avait vite renoncé à son projet. À l'époque, le tigre ne vivait pas sur l'île, elle avait pourtant trouvé des chevaux morts, la queue prisonnière des broussailles, les corps coincés entre des souches d'arbre, ou engloutis par les marais dont les ondulations mimaient celles d'une prairie. Des chevaux sauvages importés des plaines par les planteurs.

« Je te montrerai où ils se sentent bien. Ils forment deux castes. Les chevaux riches occupent la prairie du manoir et les pauvres errent sur la plage. Une fois, j'en ai même vu un qui gobait une huître.

– Quoi ?

– Il a cassé la coquille avec son sabot et léché la chair.

– Beurk.

– Ils bouffent aussi les œufs des oiseaux. Ils font tomber les nids des arbres. Pour le fer. »

Le tigre prenait forme. Fish traça un bout de langue échappé de son museau plat, puis les contours de sa grosse tête. De minces lignes noires bordées de sang. Les vibrations de la machine engourdissaient ses doigts.

« Tu es né ici ? demanda Celia.

– Je vivais à Atlanta quand j'étais bébé.

– Il y a un tas de trucs à faire là-bas.

– Je n'ai pas encore décidé si j'allais y retourner.

– Rien ne t’empêche de revenir, une fois que Sugar sera parti. L’île ne va pas s’envoler. Tu pourras continuer les excursions.

– Et toi ?

– Qui sait, dit-elle. Je vais rester avec ma mère un moment. Je ne sais d’ailleurs même pas où elle se trouve.

– On ferait mieux de s’occuper de Sugar nous-mêmes. Reef et moi. C’est de la légitime défense.

– Ne sois pas crétin.

– Pourquoi tu dis ça ?

– Laisse Whistle gérer. Elle considère Sugar comme son animal de compagnie, genre comme son fils. C’est dingue, mais elle a un plan. Laisse-lui juste un peu de temps, et tu reviens après. Sois cool.

– Tu ne me trouves pas cool ? » Fish était froissé qu’elle ne l’en estime pas capable. « Même avec ma nouvelle coupe mohawk ?

– C’est quoi ce caméscope ? » demanda-t-elle.

Il les fixait de son œil noir depuis l’étagère où Fish l’avait posé. Un merle borgne, songea-t-il.

« Je l’ai trouvé.

– Dans les bois, après la fête.

– Ouais.

– Tu ne l’aurais pas plutôt planqué avant ? »

Fish trempa l’aiguille dans l’encre et piqua délicatement son dos. Il traçait sa ligne, surveillant la pointe sous la surface de l’épiderme.

« Ce n’est pas ce que tu crois.

– Je me fiche que tu l’aies piqué.

– C’est une histoire totalement débile. »

Il se demandait si Celia connaissait Jonathan. S’il lui avait montré les vidéos, elle se serait bien gardée de mentionner le caméscope. Et elle ne l’aurait jamais embrassé.

« OK.

– T’inquiète, il n’y a aucune vidéo de ton père ou un truc du genre.

– OK.

– Pourquoi il est comme ça ?

– Qui ? Mon père ? » Elle leva les yeux vers lui. « Tu tiens vraiment à parler de lui ?

– Je m’en fiche. »

Il repensa à ce que Jonathan lui avait raconté sur des filles qu’il connaissait à Savannah ; des filles faciles, selon ses dires. L’image de Jonathan embrassant Celia clignota dans sa tête. Il l’attrapait par les cheveux et la pressait contre lui. Il fourrait sa main dans la braguette de son short.

« Je dirais que ce n’est rien d’autre qu’un type plein de colère. Aïe. Hé !

– Pardon. »

Fish essuya le sang qui souillait les rayures noires épaisses de cinq centimètres qui zébraient le dos et le ventre du tigre. Il s’y reprit à plusieurs fois pour les remplir d’encre. Il peinait à distinguer les détails du dessin sur la peau irritée. Une goutte de sang enfla et roula dans le dos de Celia, et il l’effaça.

« John-Elvis a vu les adjoints du shérif l’embarquer, et il n’est toujours pas rentré chez lui. Merde, ça fait mal. Je crois que tu m’as pété une veine. Montre-moi.

– Tu as parlé à John-Elvis ? demanda Fish en levant le miroir.

– Je l’ai entendu discuter avec Whistle. »

Elle pinça les lèvres en examinant le tatouage.

« Il a dit dans quel état il était ? Il respirait et tout ? »

Ils viendraient l’arrêter, s’inquiéta Fish, s’il avait par malheur touché un organe vital. S’ils apprenaient qu’il était coupable.

« Il m’a paru respirer parfaitement chez Darlin.

– C’était ma première bagarre, confia Fish.

– Bagarre ? Je l’avais aspergé, tu lui as juste filé un coup de pied. Je te l’ai déjà dit : tu n’avais aucun besoin de t’en mêler.

– Il essayait de se relever ! »

Fish sentait le sang affluer dans ses épaules. Il était blessé qu’elle mette sa virilité en doute. Elle le prenait pour un gamin, un point c’est tout. Elle le jugerait autrement si elle avait pu le voir se battre avec Sugar. « Les bastons, ça ne m’impressionne pas », précisa-t-elle en reposant sa tête sur le lit. « Derbier se bat à tout bout de champ, alors ne te sens pas spécial.

– Et toi, qu’est-ce qui te rend spéciale ? dit Fish en lui empoignant les fesses.

– Qu’est-ce qui te prend, putain ? » cria Celia en se redressant. Elle se couvrit les seins avec le bras et le menaça de son plâtre.

« Ben quoi ?

– Merde alors. Bas les pattes.

– Fais attention », dit Fish.

De fines traînées rouges glissaient sur son flanc. Il approcha la lingette désinfectante de son dos, mais elle le repoussa.

« Retourne-toi que j'enfile ma chemise.

- Tu vas la tacher. Bon, je m'excuse. Ça te va ?

- Barre-toi.

- Tu veux que je m'en aille ?

- Casse-toi ! »

Fish s'engagea sur l'échelle. « Je suis désolé, dit-il, la tête toujours à l'intérieur de la cabane.

- File !

- Je ne voulais pas te tomber dessus comme ça. Laisse-moi t'expliquer. »

Celia fouilla dans son sac dont elle tira la bombe lacrymogène que lui avait donnée John-Elvis, mais elle lui échappa des mains.

« Sors !

- D'accord ! hurla-t-il en retour. OK ! Comme tu voudras. »

Il sauta du haut de l'échelle et roula sur le côté dans la poussière. Il se retourna pour vérifier si Celia le regardait et éventuellement s'inquiétait pour sa santé, mais il n'aperçut que son bras nu tirant le rideau à l'entrée de la cabane. C'était le crépuscule, les moustiques le taquinaient.

« Fish », appela Whistle.

Elle était assise près du feu de camp qu'elle avait ranimé. Des volutes de fumée grises s'échappaient des flammes.

« Ça va », cria-t-il.

Il ignorait ce qu'elle avait entendu au juste.

« Viens là.

- Ça va, je te dis ! » ronchonna-t-il.

Il se hissa dans la cabane que Nutzo avait délaissée et récupéra l'équipement nécessaire dans les affaires du vieil

homme. La grosse lampe torche, le briquet de rechange, la pelle suffisamment tranchante pour débroussailler. Puis il fourra le tout dans un sac en toile avant de redescendre.

« Il est trop tard pour sortir », l'apostropha Reef.

Il se contenta de l'ignorer. Il les avait déjà rassurés, tout allait bien, et il en avait soupé de leurs projets de voyage à Atlanta. Fish avait ses propres plans. Il quitta le campement au pas de course, traversa un épais mur de feuillages et emprunta un sentier qu'il connaissait.

Il entendait Reef fendre les broussailles à ses trousses. Il éteignit sa lampe et se cacha derrière le tronc d'un chêne. Sa poitrine se serra en repensant à la réaction de Celia quand il l'avait touchée. À son air dégoûté. Mais la règle de l'île était claire : devant un défi, agir était la seule façon de changer la donne, et non l'inverse. Il s'accroupit et attendit que les grands pieds de Reef passent devant l'arbre, puis il l'appela depuis sa cachette. « Reef ! »

Reef se figea : « Où es-tu ? »

– Je vais tuer le tigre.

– Pas tout seul ! Reviens. C'est dangereux par ici. »

Il s'orientait au son de sa voix, Fish l'entendait se déplacer dans les ronces, trébucher, jurer.

Alors, le garçon s'enfonça plus avant dans la nuit. Au cœur de la futaie, même la pleine lune ne parvenait pas à éclairer le tapis de feuilles.

« Tu m'aideras ? poursuivit-il. Comme ça, on pourra rester.

– On ne peut pas rester, rétorqua Reef.

– Tu ne veux pas m'aider ?

BOMB ISLAND

– Rentre au camp ! »

Fish abandonna Reef à ses dégringolades et à ses jurons, il rampa jusqu'au sentier et trotta en direction du sud et des marais. Il allait s'en charger lui-même.

Dans la cabane de Fish, Celia rangea tout son fouillis dans son sac à dos, puis enfila maladroitement sa chemise, la tête en premier, son plâtre ensuite. Elle avait cessé de pleurer, mais son dos et son visage étaient en feu. Elle envoya valser du pied le lit de camp contre le mur, le caméscope dégringola de l'étagère et s'écrasa sur le sol. Elle se baissa pour le ramasser, puis se ravisa au moment de le remettre en place sur l'étagère. Elle l'alluma avec le pouce, le petit écran rabattable diffusa une lumière multicolore dans la pénombre.

Le visage de Fish apparut à l'écran. Il était en caleçon et torse nu. Sur le port manifestement. Il souriait. « Ça filme ? »

« L'enfoiré », lâcha Celia.

« Ferme-la, le sommat un garçon hors champ. L'interview a des visées scientifiques. Première question : quel est ton vrai nom ?

– Je m'appelle Fish. »

CINQ

Le sable de Bomb Island capitulait devant la pelle en acier que Fish jetait ensuite dans la nuit par-dessus son épaule. Après plusieurs pelletées, il rencontra un sol plus ferme et plus humide. Au bout de deux heures, il se tenait dans une fosse rectangulaire profonde d'un mètre. Il avait la bouche sèche. Les mains écorchées. Pour que le piège à tigre fonctionne, deux mètres de plus étaient nécessaires et, même dans ce cas, Sugar n'aurait aucun mal à l'enjamber.

Après s'être enfui du camp, Fish était allé récupérer la glacière contenant la dynamite. Son plan consistait à couvrir le piège, suspendre un appât au-dessus, et attendre dans un arbre que Sugar tombe dedans. Pour le tuer, il lui suffirait d'allumer une des bouteilles piégées puis de la jeter dans la fosse. Il espérait qu'une suffirait. Fish n'avait aucune idée de ce qui se passerait quand il enflammerait la mèche longue de quinze centimètres qui sortait du goulot.

Il se hissa hors du trou et s'assit sur la terre humide pour examiner les explosifs, anticipant l'instant où il y mettrait

le feu. Il jugea pertinent de procéder à un test. Il récupéra une bouteille dans la glacière et l'inspecta de plus près. Elle renfermait des strates de divers matériaux, plus ou moins foncés. Apparemment intacts.

« Qu'est-ce que tu manigances, petit pêcheur ? » La voix rauque était sortie de nulle part.

Fish fit mine de ne pas avoir entendu. Il remisa délicatement la bouteille dans la glacière et la referma. Il avait installé son piège au centre d'une large étendue de sable sous un chêne. Grâce au clair de lune, il distinguait parfaitement les ronces qui cernaient la petite clairière de tous côtés. Mais personne en vue. Il se figea et tendit l'oreille. Il ne percevait que l'écho sourd des vagues s'échouant sur le rivage. La plage était toute proche. « Nutz, appela-t-il. C'est toi ? »

Un vieil homme sec sortit des broussailles. Il avait des cheveux argent coupés très court et la barbe en bataille. Ses lèvres étaient fendillées. Il était vêtu d'un pagne et tenait à la main un bâton de sorcier. « Qu'espères-tu faire avec ce truc ?

- Tuer Sugar. »

Nutzo se pencha pour inspecter la fosse. À l'arrière de son crâne était accroché un masque avec de grands yeux en amande, soulignés d'un trait blanc. Il en sortait des flammes jaune vif qui imprimaient le front de flammèches. La bouche blanche consistait en un gros sourcil froncé. Nutzo lui avait raconté un jour que c'était la méthode qu'avaient employée des villageois en Inde pour se prémunir des tigres.

Le village perdait dix âmes par an. Le gouvernement avait offert une prime. Les hommes avaient installé des mannequins connectés à des batteries de voiture enterrées. Éparpillé des morceaux de viande empoisonnée. Mais les attaques avaient perduré. Seuls les masques avaient fait la différence. Les tigres avaient l'habitude d'attaquer dans le dos, or les masques les guettaient.

Nutzo évalua la profondeur du trou avec un bâton. « Il manque un mètre.

- OK.

- Tu as coupé tes cheveux. Tu... Oh ! » Fish l'avait pris dans ses bras.

« Pourquoi tu ne nous as pas dit où tu allais ? » demanda Fish, la tête enfouie contre la poitrine du vieil homme. Nutzo avait l'odeur de la marée basse.

« J'ai eu des mots avec Whistle. J'avais besoin de m'éloigner, dit-il en s'asseyant dans le sable.

- À quel sujet ?

- Le tigre.

- Elle a certifié qu'elle allait s'en débarrasser, dit Fish, mais Reef insiste pour qu'on parte à Atlanta tout de suite. Cela va prendre des semaines avant qu'elle lui trouve un refuge. Sans compter le temps pour le capturer. S'ils y parviennent.

- Les pièges prennent du temps. »

Fish inspectait son piège à tigre imparfait, éclairé par le faisceau vacillant de sa lampe torche. Il lui faudrait creuser jusqu'au matin pour le terminer. D'ici là, Reef aurait mis

les voiles. Il aurait dû s'atteler à la tâche dès le moment où ils avaient découvert la dynamite.

« Ça marcherait peut-être si je le bombardais avec les bouteilles. »

Nutzo gardait le silence, il fixait les buissons, l'air inquiet. Sa barbe tressaillit. Il cracha quelque chose. Une graine de tournesol.

« Tu penses que c'est trop dangereux, dit Fish.

– C'est dangereux.

– Sachant que tu es là, Reef déciderait peut-être de rester.

– Non.

– Il s'inquiète pour toi. Il te croit mort. Ou à Atlanta. »

Nutzo émit un grognement.

« Va lui parler, supplia Fish en lui tapotant l'épaule. À nous trois plus la dynamite, ce sera facile.

– Les choses ne sont pas si simples. Reef s'en va avec Darlin. Tu vas les accompagner ?

– Non. Je ne sais pas trop.

– Réfléchis encore, je vais cogiter aussi et on décidera de ce qu'il convient de faire. » Nutzo étira les muscles de son dos, les mains posées sur les cuisses. Il ferma les yeux et son visage se décontracta. Il respirait profondément, à un rythme régulier.

Fish s'assit avec lui et scruta le trou. Il guetta en vain un signe du tigre. Son tatouage tout frais sur la cheville le brûlait encore. Même s'il supprimait le tigre et restait sur l'île, il doutait de ne jamais revoir Celia. Qui sait ce qui pourrait arriver, s'il tuait Sugar ? Tout semblait envisageable. Il écouta l'océan, imaginant un avenir où il portait

des vêtements normaux et pilotait une grande berline gris métallisé. Whistle lui avait parlé des universités et des musées d'Atlanta. Pourtant, il n'avait aucune envie de partir. Pas maintenant. Pas à cause de Sugar.

« Si tu abats le tigre, Whistle sera inconsolable, dit Nutzo.

– Je le sais. »

Pour lui, Sugar n'était pas un animal de compagnie. Il était heureux qu'il existe, mais au cours des deux ans que le tigre avait passés sur l'île, Fish n'avait jamais ressenti d'amour entre eux. Quand il était petit, le tigre donnait des coups de patte et miaulait, puis il était devenu incontrôlable. Il disparaissait constamment. Comme si Sugar avait revendiqué l'île et, jusqu'à récemment, tolérait leur présence.

« Elle partira sûrement.

– Tu vas rester ? demanda Fish.

– Je vais rester.

– Moi aussi.

– Alors creusons. »

Ensemble, ils agrandirent le piège de plus d'un mètre. Ils creusèrent jusqu'à ce que, depuis le fond, Fish ne parvienne plus à jeter ses pelletés hors du trou. Ils burent quelques gorgées à la gourde de Nutzo et avalèrent la viande séchée et les noix de pécan qu'il conservait dans le sac en cuir qu'il portait en bandoulière. Ensuite, ils plantèrent au fond de la fosse des piquets pointus en bambou.

Ils s'étaient amusés à construire d'autres versions de ces pièges à l'époque où il y avait plus de monde sur

l'île, longtemps avant l'arrivée de Sugar. Fish se revoyait traîner Sara par la main sur la plage, guettant le moment où elle poserait le pied sur une serviette par accident et glisserait dans un trou. Ils n'avaient jamais utilisé ces pièges pour chasser. Ils représentaient un trop grand danger. Mais ce que Fish et Nutzo avaient réalisé dans la clairière, c'était du sérieux. Une chose que Fish n'aurait jamais envisagé faire jusqu'ici. C'était simple et affreux. Un plongeon pas pour de rire, avec au fond les longues piques de bois vert.

Ils étalèrent des feuilles mortes de palmier en travers de la fosse puis jetèrent à la surface des feuilles, du sable et des mousses. Pour finir, ils placèrent une branche cassée de la taille d'un bras humain sur le faux plancher, et elle ne le traversa pas. Le tour était joué.

Fish cacha la glacière remplie de dynamite sous une souche, au pied de l'arbre, et s'écroula d'épuisement près de Nutzo. La fatigue lui engourdisait l'esprit mais l'adrénaline le maintenait éveillé. La nuit était chaude. Il savourait la fraîcheur du tronc dans son dos, après tous ces efforts. Il aimait ça, travailler avec le vieil homme.

Nutzo désinfecta les écorchures sur les mains du garçon puis les banda avec de la gaze, sans quitter une seconde les ronces des yeux. « Il nous a sûrement regardés nous agiter.

- Sugar ?
- Il est futé.
- Comment va-t-on l'attirer ici ?
- Avec un appât », lança Nutzo tout en nouant la gaze autour des doigts du garçon.

BOMB ISLAND

Fish aurait aimé montrer le piège à Celia. Il avait honte jusqu'à la nausée de ce qui s'était produit au camp.

« Je dois rentrer, dit-il.

– Pourquoi ?

– J'ai des excuses à faire à quelqu'un.

– Whistle ?

– Non. Une fille. Celia.

– Qu'est-ce qui t'a pris d'amener une fille ici ? Dans la gueule du tigre. »

Nutzo s'emportait contre lui pour la première fois de la soirée.

« Elle n'avait nulle part où aller.

– Elle doit partir dès que possible. Si tu tiens à elle, dis-lui de quitter l'île. Dis-leur à tous. Personne ne devrait être sur cette île tant que le tigre s'y trouve. Fais tout ton possible pour qu'ils s'en aillent.

– Tu veux que je revienne après ?

– Non. Je veux que tu sois en sécurité, dit Nutzo en lui pressant l'épaule. Tu as toujours su prendre tes propres décisions. Sois clairvoyant, Fish. »

SIX

Le campement se trouvait à plus de deux kilomètres. Fish avait les pieds calleux mais ses articulations commençaient à le tirailler. Ses plantes crissaient dans le sable fin et meuble. Il faisait noir. Les hiboux hululaient mais les dindes n'avaient pas encore entonné leurs lamentations. L'aube était loin.

Il trouva Whistle à sa place attitrée près du feu. Elle avait détaché ses cheveux, qui drapaient son dos tel un linge. « Approche », le somma-t-elle dès qu'elle l'aperçut.

Reef était adossé à une souche face à elle. Il avait les yeux rouges.

« Tu as une mine épouvantable, dit-il. Où tu étais ? Tu m'as faussé compagnie.

– Ça te va bien. »

Reef agita la main, trop épuisé pour argumenter.

L'eau frémissait. Des tasses étaient disposées en rang dans le sable. On aurait pu croire à un matin comme les autres. Fish avait les jambes nouées et cotonneuses, il se laissa choir dans le sable. Il avait l'intention d'attendre que les filles se

réveillent, puis il s'excuserait auprès de Celia et leur délivrerait le message de Nutzo. Il luttait pour ne pas s'assoupir.

« Où étais-tu ? l'interrogea Reef.

– Tu sais bien où j'étais.

– Quoi ? Tu as récupéré la glacière ?

– Pourquoi désires-tu à ce point tuer Sugar ? demanda Whistle.

– Il a essayé de me tuer. Reef, dis-lui, toi.

– Puisqu'il est dangereux pour toi, alors mieux vaut écarter tout risque. Pars avec Reef quelque temps. Je te promets d'envoyer quelqu'un te chercher avant un mois. Laisse-moi gérer ça comme il faut.

– Il n'est pas dangereux seulement pour moi, ça vaut pour tout le monde. Aucun de nous ne devrait être ici.

– Dans ce cas, on part tous, proposa Whistle. Je vous accompagne à Atlanta et je reviens m'occuper de Sugar. »

Fish réfléchissait à sa proposition. Embarquer Whistle avec eux à Atlanta offrirait plus de temps qu'il n'en fallait à Nutzo pour leurrer et capturer Sugar. En revanche, cela impliquait de l'abandonner sur l'île face à son sort. Comment réagirait Whistle quand elle apprendrait qu'il avait tué Sugar ? Rien ne certifiait qu'elle viendrait le chercher. Rien ni personne ne pouvait l'y obliger. En plus, Atlanta était loin. Il risquait de se retrouver piégé là-bas.

« Tuer Sugar ne va pas améliorer notre vie, renchérit Whistle.

– Un mois, dit Reef. Si tu ne te plais pas là-bas, je te ramène.

– Tu n'as même pas le permis.

- Je te ramènerai. Un mois.
- Tu partiras avec nous ? demanda Fish.
- Oui, confirma Whistle.
- D'accord. » S'il parvenait à les éloigner tous, cela suffirait peut-être.

« Parfait, conclut Whistle. Fish, rien ne t'oblige à tuer pour devenir adulte. Pour être un homme.

- Je sais ça.
- Qu'as-tu ressenti quand tu as frappé cet homme à Royals ?

- Derbier ? demanda Fish.
- Le père de Celia.
- Je n'ai rien ressenti du tout. C'est un sale type. Je n'ai rien fait de mal.

- Personne ne prétend le contraire, intervint Reef.
- Je voulais seulement qu'il nous laisse tranquilles.
- Et ça s'est terminé comment ?
- Il nous a suivis chez Darlin. Je n'y peux rien si ce type est violent et colérique. Je lui ai tenu tête. Comme Nutz a fait.

- Non, le coupa Whistle. Tu as raison, ce type est incontrôlable, tu dois en revanche apprendre à anticiper les situations et garder le contrôle de toi-même. Il y a d'autres moyens de protéger ceux qu'on aime.

- Cette histoire que je t'ai racontée, quand Nutz a foncé dans la bagnole, ça n'aurait pas dû arriver. Partir, voilà ce qu'on aurait dû faire.

- Whistle n'aurait jamais revu ses livres ! Tout ça parce qu'un abruti voulait lui tendre un piège ? Tu trouves ça

juste ? Il aurait fallu tourner les talons et lui abandonner des affaires qui ne lui appartenaient pas ? Sans y être obligés ? Pourquoi lui faire ce cadeau ? Nutzo a foncé dans sa voiture pour qu'il comprenne qu'il ne fallait pas nous faire chier. »

Fish contemplait l'océan. Il plissa les yeux, quelque chose flottait sur l'eau. Une petite forme blanche que la marée poussait sur la grève. Elle brillait sous la lumière tamisée du feu.

« Non, dit Reef. Tout ce qu'on a fait, c'est énerver ce type. Et ça s'est mal terminé. »

Fish se leva et marcha jusqu'à l'eau. Il éclaira avec sa torche la forme blanche à ses pieds. Un présage.

« Elle s'est échouée il y a plusieurs heures, précisa Whistle. N'y touche pas. C'est juste un pélican et non un présage.

– Il était sur le sentier.

– Il n'a rien de mystérieux pour toi alors.

– Tu l'as laissé ici ?

– C'est un oiseau de bon augure, Fish. Tu es en sécurité. Celia et Darlin sont en sécurité. Tu es là, maintenant. Que ce malheureux pélican nous incite à bannir la violence et la mort, à célébrer le temps dont nous disposons. Tu te rappelles ce qui s'est passé après que cet homme m'a tiré dessus à Atlanta ?

– Nous sommes venus ici.

– Exactement. Nous avons rebondi. Nous ne nous sommes pas enfermés dans une chasse à l'homme. Nous ne l'avons pas tué. Au lieu de cela, nous avons réinventé l'amour. Nous avons consacré notre énergie à fonder un foyer, plutôt que la gaspiller avec ce type. » Whistle prépara

cinq tasses de thé. « Savoir qui a fait le plus de mal à qui n'est pas la question, poursuivit-elle. Seul importe l'amour dont nous nous entourons et le bien qui en découle. Tout le reste n'est qu'une perte de temps. »

Fish repoussa du pied le pélican à l'eau.

« Laisse ça ! » pesta Reef.

Fish entendit des grincements d'échelle. Celia et Darlin étaient sorties de la cabane de Nutzo. Il s'élança vers elles.

« Je suis vraiment désolé, Celia.

– Oublie ça. C'est du passé. »

Darlin les laissa en tête à tête et retrouva les autres autour du feu.

« Je ne sais pas ce qui m'est passé par la tête, dit Fish.

– Bien sûr que si. Tu avais envie de me tripoter et tu l'as fait. C'est aussi simple que ça. Mais ce n'est pas ce qu'il y a entre nous. Pas pour moi.

– Qu'est-ce que tu vas faire ?

– Je vais aller m'asseoir à côté de ce joli feu, dit-elle en le contournant. Et ensuite, je rentrerai chez moi.

– Et pour le tatouage ?

– C'est un bon début. Je te remercie. Je me chargerai de le terminer un de ces quatre.

– Ramène-toi par ici, monsieur mains-baladeuses, railla Reef.

– Bon sang, jura Celia. Tu vas fermer ton clapet ? »

Ils burent leur thé en cercle autour du feu, en attendant l'aube. Vu qu'aucun d'eux n'avait vraiment fermé l'œil, ils se mirent tous à dérailler un peu. Les cheveux de Celia formaient deux cornes au sommet de sa tête. Reef se brûla

les doigts avec son thé. Au goût d'orange. C'était marrant. Ils évoquèrent Atlanta en guettant le lever du jour.

« La femme de mon cousin vit avec cinq petits chiens blancs dans un deux-pièces, raconta Reef. Cinq ! C'est là qu'on va. Le temps de se retourner. On quittera la niche, une fois retombés sur nos pieds. » Il se mit à japper en agitant les mains comme un chiot. Ils se marraient tous en se tenant les côtes.

« Qu'est-ce que tu as le plus hâte de revoir ? demanda Darlin.

– Les gens, répondit Whistle qui essuya quelques ricanelements de la part de Reef. Il y a des amis que j'ai envie de revoir, là-bas. D'ailleurs, quand les choses se seront tassées, certains nous suivront peut-être ici.

– Qui ? interrogea Fish.

– De vieux amis. Il y a cette femme avec laquelle je correspond. Elle a deux garçons. On pourrait leur rendre visite.

– Tu les ferais venir ici ?

– Pourquoi pas ? Si ça les tente. Certains parmi eux rêvent d'une autre vie. Et ce n'est pas l'espace qui manque. Sans compter les excursions.

– J'ai vu Nutzo, lâcha Fish.

– Il se planquait ici tout ce temps... J'en étais sûr », se gaussa Reef. Il se tortillait par terre, hilare, en s'accrochant à la jambe de Darlin. Elle pouffa à son tour et le rire gagna tout le groupe. « Il était ici, éructa Reef. On a fouillé partout.

– Il est blessé ? s'inquiéta Whistle en s'essuyant les yeux.

– Non. Il va bien. Je ne pense pas qu’il reviendra au camp de sitôt.

– Qu’est-ce qu’il t’a dit ? »

Fish adopta la posture méditative du vieil homme. Il inspira profondément, plusieurs fois. Reef était pris de fou rire.

« Sois clairvoyant, Fish. »

Whistle souriait, mais elle avait arrêté de rire. « C’est tout ce qu’il a dit ?

– Il m’a aussi raconté que vous aviez eu des mots. Mais c’est oublié. Il n’était plus en colère. Je lui ai dit que tu as changé d’avis pour Sugar.

– Qu’est-ce que tu lui as dit au juste ? Il t’a cru ? »

Elle donnait tout à coup l’impression d’être une vieille femme fragile. Ses cheveux lui tombaient dans la figure, sa cicatrice lui sillonnait le crâne, et elle était recroquevillée sous son duvet.

« Ouais. Il pense que c’est une bonne idée, confirma Fish.

– Ça ne le tente pas de cohabiter avec cinq cabots blancs ridicules ? plaisanta Reef. On ne réussira jamais à le traîner en ville. C’est déjà un exploit de lui faire enfiler un short.

– Tout ira bien pour lui », assura Fish.

Les éclats de rire fusaient et s’étranglaient autour du feu, puis ce fut le silence. Darlin et Reef s’étaient assoupis dans les bras l’un de l’autre. Celia dormait sur le flanc, lovée contre une souche, son plâtre sur sa poitrine. Seule Whistle était toujours assise, paupières closes.

Fish s'était calé contre un tronc et tournait le dos à l'océan. Sentant que ses yeux menaçaient de se fermer, il se leva pour aller se rafraîchir dans l'eau. Il se frotta le visage avec du sable et se tapota les joues avant de regagner son poste. Il surveillait le rideau d'arbres, guettant un éventuel signe du tigre, et observait le ciel virer du noir au marine au-dessus de la futaie.

Pendant qu'ils riaient en sirotant leur thé au coin du feu, Nutzo était tout seul de son côté. Probablement occupé à pêcher dans un ruisseau plein de vase. Fish se figura en train de l'épier avec les yeux de Sugar. Il était tellement facile pour lui de se faufiler dans l'herbe épaisse des marais. Il apercevait les épaules nues de Nutzo puis sa nuque bronzée. Le masque en bois à l'arrière de sa tête.

Rien ne pourrait arrêter Sugar. Ce stratagème ne le tromperait pas très longtemps, et cela inquiétait Fish. La compagnie du vieil homme lui manquait. Il se reconforta à la pensée que sa mission, éloigner tout le monde de l'île, était aussi importante que de tendre le piège. Le plus important même. Alors, son regard s'égara dans les arbres.

« Fish », appela Whistle en écartant son duvet pour lui faire une place. Tout le monde dormait. Quand il se coucha près d'elle, Whistle le prit dans ses bras et l'embrassa au sommet de la tête. « Notre vie va changer pour un petit moment.

– Ouais.

– J'ai trouvé ça par terre. » Elle lui donna le collier en bois flotté qu'il portait à la fête.

« Merci. » Il n'avait pas même remarqué qu'il l'avait perdu. Il l'enfila autour de son cou. « J'y ferai plus attention.

– Je t'aime, dit-elle.

– Je t'aime aussi.

– Je serai toujours à tes côtés, Fish.

– Je le sais. Ça va ?

– Je pense que ça ira. Ça va sûrement nous faire du bien de nous éloigner d'ici, un petit moment.

– Sûrement.

– Tu as des amis ici, dit-elle en désignant du menton Celia et Darlin. Tu les reverras.

– J'espère.

– Je me fais du souci pour toi, Fish. Tu as tellement de colère en toi. J'ai fait un mauvais rêve.

– Oui, j'ai vu le présage.

– Je ne pensais pas à ça.

– Ben, tu devrais peut-être. On l'a tous vu. Ne fais pas comme si j'étais fou.

– Tu n'es pas fou. Ce n'est pas simple d'interpréter ces choses. Il arrive qu'on voie des signes là où il n'y en a pas. On a tous vu ce pélican dans la mer, mais nous n'avons aucune certitude qu'il soit relié de quelque façon que ce soit à nous. Il vogue peut-être tout simplement vers sa prochaine destination. Il flotte.

– Il est là pour nous.

– Bon. Pourquoi tu crois cela ?

– Tu devrais plutôt me demander pourquoi on a le mauvais œil.

– Si tu y tiens, concéda Whistle.

- On a sûrement fait quelque chose de mal.
- Quoi ?
- On a amené Sugar ici.
- C'était ma décision. Et pourtant, je n'ai vu le pélican ni sur le sentier ni dans mes rêves. »

Fish se refusait à croire que le présage était lié au vol du caméscope de Jonathan. Que pouvaient bien en avoir à cirer les oiseaux ?

« Peut-être que toute l'île est hantée.

- Comment ça ?
- Ben, il est arrivé des choses tragiques ici. Les avions qui se percutent, le largage de la bombe. Deux malheureux avions en plein cœur de la nuit. Pourquoi ici ?
- Je ne sais pas.
- Et les chevaux. Ils sont prisonniers de l'île.
- Oui.
- Pourquoi tu as choisi de rester quand tous les autres sont partis ? Tous ceux qui t'avaient suivie ici.
- Parce que j'en avais envie. J'avais déjà bouleversé tellement de choses dans ma vie pour être ici. J'avais vendu ma maison. Quitter un boulot que j'aimais et tout ce qui me restait de famille.
- Pourquoi ici ?
- J'imaginai que ce serait tranquille. Que ce serait amusant. Certains parmi nous avaient besoin d'un endroit à eux. Je les ai convaincus qu'en construisant quelque chose ici, nous aurions tout le temps et l'espace pour façonner de meilleures versions de nous-mêmes, des versions auxquelles nous n'aurions jamais eu accès si nous étions restés à

Atlanta, où tant de choses semblaient avoir été décidées à notre insu. Nous avons nos boulots et nos problèmes, nos vies semblaient écrites à l'avance. Quel sens ça avait ?

– Tu avais besoin de t'échapper.

– Certains fuyaient des problèmes. D'autres s'ennuyaient et rêvaient d'aventure. Nous sommes venus ici parce que nous aspirions à vivre autrement. J'étais convaincue que ça en valait la peine, malgré les désagréments. J'étais fière qu'on prenne ce risque ensemble. Et reconnaissante de ne pas avoir à le prendre seule. »

Fish avait cinq ans à leur arrivée sur l'île. Il se souvenait que John-Elvis leur avait fait traverser le détroit à bord d'un voilier semblable à celui dont il avait frotté la coque deux jours plus tôt. Il ne se rappelait pas grand-chose d'autre, sinon un petit moment particulier avec Sara.

Ils se trouvaient sur le bateau et observaient les carcasses tortueuses des arbres moribonds sur la plage face à l'océan. « Ces arbres ont l'air affamés. J'espère qu'ils ne t'avalent pas tout cru », avait dit sa mère.

« Tu peux partir où bon te semble, dit Whistle. Tu n'es pas prisonnier de cet endroit, comme les chevaux ou la bombe.

– Je le sais.

– Où aimerais-tu aller ?

– Je désire être ici. Je veux que rien ne change. »

Il jeta un coup d'œil à Celia. La capuche de son sweat-shirt était rabattue sur sa tête. Vue d'ici, elle ressemble à une pile de vêtements. Elle avait l'air de dormir. Il se demandait si elle regrettait de l'avoir embrassé.

Une dinde gloussa à contretemps dans l'air bleu et léger.

« Tu penses vraiment que des gens vont quitter Atlanta pour nous suivre ici ?

– Oui, confirma Whistle. Ils auront probablement du mal à s'adapter au début. Tu ne peux pas t'en souvenir, mais ça a été difficile pour nous aussi. S'ils viennent, j'aurai besoin de ton aide pour leur apprendre à vivre ici. Et pour les excursions. Si tu le souhaites, tu deviendras leur leader dans quelques années.

– Ça me plairait. »

Allongé sur le duvet, son tee-shirt glissé en boule sous sa tête, Fish contemplait les braises luisantes. À Atlanta, ils feraient chauffer l'eau du thé dans un four à micro-ondes, songea-t-il. Ils voyageraient dans d'énormes bus remplis de gens qu'ils n'avaient jamais croisés. Et, à leur retour, Sugar aurait disparu.

« Je suis fière de toi, Fish », déclara Whistle, mais le garçon ne répondit pas. Elle s'assit dans le cercle des dormeurs, écoutant leur souffle. Elle ferma les paupières pendant ce qui sembla une seconde et, quand elle les rouvrit, le jour était là et Sugar dormait tout près.

Il était couché en boule dans le sable à la manière d'un chat domestique. Il avait les pattes crottées de boue. De fines cicatrices dessinaient des taches sur son pelage blanc et soyeux. Probablement causées par des coquilles d'huîtres, des défenses de sanglier ou les sabots des chevaux.

Whistle se faufila entre Fish et Sugar. Sur Bomb Island, elle avait espéré leur offrir une vie affranchie des cages et impasses où les acculait Atlanta. Elle y avait réussi pendant

un temps, mais le détroit était trop étranglé pour les isoler à jamais. Ils n'étaient plus en lieu sûr. Elle était leur mère et elle était une étrangère. En grandissant, ils avaient échappé à son contrôle.

Son projet d'utopie portait la marque de l'abandon. Ici sur cette plage, Whistle parvint à se convaincre que les choses étaient mieux ainsi. Elle s'était fourvoyée toutes ces années en croyant que l'isolement était la réponse aux épreuves et à la brutalité qu'elle avait connues à Atlanta. Sa quête de liberté, dans sa plus extrême expression, était dictée par la peur. La peur les avait chassés de la ville et elle les y ramenait à présent. La peur l'avait rendue intraitable avec ses amants, et elle les avait exilés dans la forêt ou dans les bras d'une autre. La peur était une drogue pour Sugar, alors qu'elle représentait un défi pour Fish. Elle l'avait vu se débattre contre elle.

Elle avait cru, en secret, que survivre à la balle de son mari la destinait à devenir une forteresse pour les désespérés, mais elle n'en était plus si certaine à présent. Le rationalisme continental l'avait rattrapée jusqu'ici, à pas comptés, comme s'il l'avait poursuivie depuis la ville à pied. Il avait érodé les protections qu'elle croyait exister sur l'île : le cordon immatériel qui émanait de la bombe et encourageait l'espoir, les secondes chances et l'autonomie spirituelle.

Elle se rappelait distinctement – elle savait – avoir amené Sugar sur l'île. Pourtant, depuis un an, elle s'autorisait à croire qu'il était apparu tel un spectre modelé par l'esprit vengeur des marrons et des chevaux voués à la mort. Une

BOMB ISLAND

force missionnée pour leur rappeler à tous qu'on ne peut échapper à ce qui nous hante. On doit l'affronter.

Whistle tendit doucement les bras vers ses enfants. Elle avança sa paume gauche à un centimètre de la tête de Fish, sa paume droite au-dessus de celle de Sugar. Elle sentait leur chaleur. Elle sentait leurs trois cœurs battre à l'unisson. Elle pleura en silence. En souriant, elle enfonça ses pieds dans le sable et se changea en canal. Elle désirait, toujours, sentir l'amour la traverser.

TROISIÈME PARTIE

UN

Le shérif garda Derbier toute la nuit, dans une cellule blanche et aveugle. En l'absence de draps, un rouleau de papier était fixé au pied du cadre de lit. Sa gorge le brûlait à cause du coup de pied que lui avait filé le gamin de l'île, il frappa les murs en réclamant de l'eau jusqu'au moment où un type tambourina de l'autre côté de la cloison en lui hurlant de la fermer. Il s'allongea sur le lit et inspecta en silence les ecchymoses jaunâtres en formation sur ses côtes et son ventre. Il avait l'œil gauche enflé et fermé. Il toucha avec précaution la chair sous sa paupière et grimaça.

Après son inculpation et son assignation à comparaître devant le juge, il avait téléphoné à Rodney Pickens, depuis le sous-sol de la prison, puis acheté dans une station-service trois bières, un sachet de noix salées et une bouteille rouge de Gatorade, pour le trajet retour. Pickens n'était pas un ami, mais il était son unique employé, le seul dans un rayon de trois heures à qui il pouvait imposer ce service.

« Il faisait un froid de canard dans ce trou », lança-t-il.

Pickens coupa la soufflerie de la climatisation.

« Je ne vais pas m'attarder dans le coin si on ne pêche pas », remarqua Pickens.

Sur le siège passager, Derbier sifflait sa bière en regardant par la fenêtre. Une de ses casquettes publicitaires orange dépassait du pare-soleil, elle portait encore l'étiquette du fabricant. Il tenta de baisser la vitre pour sentir la caresse chaude de l'air sur son visage, mais la poignée tournait à vide.

« Elle est coincée, précisa Pickens. Comme moi. »

Pendant sa détention, Derbier avait loupé deux boulots. Il n'avait pas été en mesure de prévenir ses clients et ne l'avait pas dit à Pickens. Du temps de Savannah, quand son entreprise était florissante, il embauchait deux capitaines à l'année. Et doublait ses effectifs l'été. Certaines semaines, ils sortaient tous les jours. À Royals, il trouvait juste de quoi faire tourner un seul bateau. Le port de plaisance était rempli de locaux et attirait assez peu de touristes candidats à la pêche. Ceux qui se présentaient venaient pour la bombe.

« Ça va ? C'est juste que j'ai besoin de gagner plus. Si on veut continuer ensemble.

– On en discutera demain », le coupa Derbier.

Il posa sa canette vide sur le plancher. La suivante gicla quand il la décapsula. « Merde. » Il trifouilla à nouveau la poignée de la vitre puis entrouvrit la porte face au vent pour laisser le liquide se déverser.

« Putain. T'as aucune réservation ?

– La saison débute à peine. J'ai plein de travail. T'inquiète pas pour ça. Je te téléphone demain pour en parler.

– Je suis sérieux. »

Ils passèrent devant une station-service fermée et empruntèrent la route de graviers menant à Royals qui traversait des hectares de pins. Les broussailles étaient carbonisées et les arbres se dressaient tels de fiers soldats sur cette terre brûlée. Derbier inspectait les sentiers, guettant un chevreuil entre les pins, mais rien. Les arbres sur sa gauche s'effacèrent subitement devant les marais. Royals était plantée au bord du marais salé. Le toit en tôle vert de la capitainerie et les grandes poutres de l'élévateur surplombaient le carré de maisons baptisé Sea Wall.

« Bordel, lâcha Pickens en se garant chez Derbier. Tu as la pyramide du pharaon dans ton allée. »

Bien que la maison ne soit pas verrouillée, Derbier se mit en tête de trouver ses clés. Il ne les trouva pas dans le van, toujours garé comme il l'avait laissé. « Tu veux te rendre utile ? dit-il à Pickens. J'ai paumé mes clés. » Il se souvenait pourtant de les avoir laissées sur le contact. Par acquit de conscience, il revint sur ses pas, pénétra dans la maison, traversa la cuisine en désordre, puis ressortit par la porte arrière en s'autorisant au passage un coup d'œil à sa chambre dévastée. Il réapparut bientôt derrière le garage où Celia l'avait aspergé. Sans les avoir trouvées. Au milieu de la cour, la carcasse de son matelas carbonisé jusqu'aux ressorts ressemblait à un instrument de torture moyenâgeux. Il s'imagina y ligoter le gamin de l'île et l'exhiber ensuite dans toute la ville.

« Et ma propriété ? » avait-il demandé aux adjoints du shérif après qu'ils l'avaient assis dans leur voiture.

« Faudra déposer plainte. »

Pickens fouilla l'herbe du pied plusieurs minutes et regagna son véhicule pour s'allumer une cigarette. « Je compte sur toi, tu me fais signe demain, dit-il.

– Tu vas m'aider, nom d'un chien ? » beugla Derbier qui explorait pour la troisième fois la console centrale du van. « Les clés de ce satané bateau ont disparu aussi.

– Quelqu'un a dû les piquer. »

Derbier claqua la porte du van et marcha vers Pickens qui, cigarette au bec, avait déjà la moitié du corps à l'intérieur de son véhicule. « Tu sais un truc que j'ignore ?

– Je ne peux pas t'aider, aujourd'hui.

– Pourquoi ça ?

– Parce que je ne peux pas, point barre, répliqua Pickens. On se parle demain.

– Comment je suis supposé prendre ça ? T'as dit que tu voulais bosser. Ben, ça ne va pas être possible sans les clés du bateau.

– On a un bateau. Le mien, répliqua Pickens. Laisse-moi prendre le relais. »

Derbier envoya un coup de pied dans son pneu avant. « Sors de là.

– Pardon ?

– J'ai dit, sors de là avant que je t'arrache la tête.

– Qu'est-ce que t'as dit ? » Pickens tenta de s'extraire de son véhicule, mais Derbier le repoussa à l'intérieur.

« Fous-moi le camp d'ici. Et t'avise plus de me réclamer du boulot.

– Je viens de faire trente minutes de route pour te sortir de taule, abruti. »

Derbier marchait vers la maison.

« Hé, on n'en a pas terminé, lui cria Pickens. Hé ! » Il arracha la casquette de Derbier du pare-soleil et la jeta dans la cour. « Hé, trou du cul ! »

Derbier s'empara de la canette au sommet de la pyramide métallique et la lança dans son pare-brise. Suivie d'une seconde qui laissa une traînée jaune pisseux sur la vitre.

« T'es foutu, mec », cria Pickens. Il claqua sa portière et fit demi-tour dans l'herbe.

Derbier lui lança une autre canette, à moitié pleine celle-ci. Le projectile rebondit dans la portière métallique où elle laissa une bosse. « Prends ça.

– Sérieux ? » Pickens franchit en trombe le petit fossé puis fit demi-tour et fonça droit sur Derbier. Le grand gaillard se mit à courir vers la porte d'entrée. Pickens emplafonna la pyramide de canettes et bientôt le pignon de la maison. La grille de protection du véhicule mordit la brique rouge et l'enfonça. En reculant, il emporta avec lui la moitié du mur.

Derbier resta pantois dans la cour, la tête appuyée contre la brique, à écouter le bruit du pick-up de Pickens qui bombait sur la route. Un bout d'isolant jaune dépassait du trou dans le mur. Il pénétra à l'intérieur où il localisa le téléphone de la cuisine sur le lino sale. Il avait été arraché du mur. Il rebrancha le combiné et composa le numéro de son ex-femme.

Le message d'accueil de Bernice était bref. Sa voix chantante. « Veuillez laisser un message.

– Bernice, dit-il. Bernice, décroche. Celia ? » Il les imaginait se gausser de lui à l'autre bout du fil, à Savannah. Il attendit qu'on lui réponde. « Bernice ! » Il distingua un bip, puis la voix métallique du téléphone : « Votre message a été enregistré. Au revoir. »

Il s'effondra sur le lit jumeau, dans la chambre d'amis que Celia avait occupée ces deux dernières semaines. L'odeur du shampoing à la fraise qu'il lui avait acheté le saisit à la gorge. Trop douceâtre. Il se cacha la tête dans son tee-shirt puant la sueur pour masquer le parfum et se laissa glisser dans un sommeil profond et instantané.

Quand il se réveilla, à quatre heures du matin, la maison était plongée dans le noir et il était toujours seul. Il avisa le sac de Celia ouvert par terre. Elle n'avait même pas pris la peine de ranger ses affaires dans la petite commode blanche qu'il avait achetée à cet effet. Derbier avait espéré que Celia partagerait équitablement son temps entre Savannah et chez lui, mais c'était seulement son quatrième séjour à Royals.

Avant de passer chercher sa fille à Savannah, il avait enfilé une chemise blanche neuve dégotée en route dans une friperie. Pendant qu'il l'attendait dans l'allée, il s'était peigné avec les doigts en s'interdisant de repenser aux jours meilleurs où il servait tout un tas de *lowcountry boils*¹ sur de grandes tables en bois, dans le jardin de derrière.

1. Plat convivial de Caroline du Sud à base de crustacés, saucisses, maïs et pommes de terre. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Celia avait emporté trois fois rien, ses bagages se limitaient à un petit sac en toile et son sac à dos. « Qu'est-ce qui t'est arrivé ? avait-il demandé en découvrant son plâtre vert.

- Je me le suis coincé dans une porte.
- Comment tu as réussi ton coup ?
- J'étais pressée. »

Il n'avait jamais compris ce que Celia détestait chez lui. Il n'avait jamais trompé sa mère. Hormis les fessées qu'il lui avait filées étant petite, il n'avait jamais levé la main sur elle dans un accès de colère. Il ne l'avait pas frappée, tout du moins. Elle n'avait pas eu à endurer les coups de botte et de ceinture ni les torgnioles qu'il avait reçus de son père, ce qu'il n'avait pas manqué de lui faire remarquer quand elle lui avait hurlé des injures depuis la chambre d'amis. Ils étaient loin, les jours où elle s'asseyait sur ses genoux pour lui montrer les gribouillis qu'elle avait faits dans son cahier de coloriage *Pretty pretty princess*.

Derbier avait l'habitude de se lever tôt, il partait avant l'aube remplir le vivier de crevettes et de mulets, et nettoyer à grands jets les résidus de boue et de sang sur la coque blanche du bateau. Quand il rentrait l'après-midi, il la trouvait le plus souvent au lit ou en train de fumer de l'herbe chez Darlin. Le soir, elle s'enfermait dans la chambre d'amis pour dessiner. Il ramassa son carnet de croquis par terre et le feuilleta. De grotesques dessins.

Derbier fit la moue à la vue des corps musculeux et sans peau des femmes extraterrestres coiffées de grands chapeaux de soleil. L'une d'elles était allongée sur le capot d'une soucoupe volante, elle avait fermé son grand œil ovale

et retroussé sa jupe de mariée, tandis qu'un squelette avait enfoui la tête entre ses jambes. Il sentit l'excitation monter et balança le carnet sous le lit d'un air de dégoût. Il n'avait aucune idée d'où elle se trouvait ni de ce qu'il lui dirait quand il aurait remis la main sur elle.

Comme l'unique toilette de la maison débordait d'une eau brunâtre et de papier hygiénique, Derbier se retrancha dans le jardin pour pisser. Il se soulageait contre un arbre quand le téléphone sonna à l'intérieur. Il se hâta de rentrer en jurant, le pantalon sur les chevilles.

« Bonjour ?

– Celia est là ? » demanda Bernice.

Derbier hésita. Il voulait éviter que Bernice rapplique ici et découvre sa maison dans cet état. Elle n'était encore jamais venue et ignorait d'ailleurs probablement où il habitait. « Pourquoi appelles-tu ? Il est quatre heures du matin.

– Pardon ? Ah, l'heure. Elle dort ?

– Non.

– Elle est là ?

– Elle est sortie, prétextait-il.

– Elle est dehors ? À quatre heures du matin ? »

De toute évidence, Bernice n'avait pas écouté son message. Derbier en déduisit qu'elle ne l'appelait pas de Savannah. À cause du décalage horaire. Mais sans doute de très loin. « Où es-tu ?

– Peu importe, dit-elle. Je dois parler à Celia. Dis-lui de m'appeler dans la matinée.

– À propos de quoi ?

– Cela ne regarde qu'elle et moi.

– Eh bien, j’ai aussi des choses à lui dire, vois-tu. Elle a organisé une fête chez moi. Ma maison est saccagée.

– Tu as acheté une maison ?

– Ouais, mentit-il. Et... prépare-toi à me payer la prochaine !

– Comment ça ?

– Je viens de te le dire : ta fille a bousillé ma baraque. Il y a eu un dégât des eaux. Les murs sont foutus. Et elle a cramé mon lit.

– Et t’étais où pendant ce temps-là ?

– T’as dit quoi, putain ?

– Je te demande où tu étais pendant la fête.

– Qu’est-ce que ça peut foutre où j’étais ? Et toi, t’étais où ? »

Il percevait des voix en arrière-fond. Il l’imaginait dans le hall en marbre d’un hôtel italien chic, l’appelant d’un téléphone doré. Il imaginait celui qui l’accompagnait et toutes les choses dont ils disposaient et lui pas. « D’où tu m’appelles, là ?

– Nulle part, dit-elle. Je te laisse jusqu’à ce soir pour lui dire de me joindre. Elle a le numéro.

– Ça veut dire quoi au juste “je te laisse jusqu’à ce soir” ? Pour qui tu te prends à me donner des ordres ? dit-il sans obtenir de réponse. Toi et le papa gâteau que tu sucés allez payer pour les dégâts », ajouta-t-il. Il voulait la blesser. Il voulait qu’elle ait honte de son petit confort alors que ses semelles menaçaient de rester collées au lino de la cuisine. « Tu peux lui transmettre tous mes compliments, pour ce que j’en ai à foutre. Et quand vous aurez fini votre affaire,

surtout, dis-lui de me signer un chèque. Sinon j'envoie mon avocat le récupérer. Compris ? »

Au bout d'un moment, la tonalité d'occupation carillonna. Bernice avait probablement raccroché depuis une bonne minute.

« Putain de merde ! » jura Derbier. Il écrasa l'appareil contre le mur et sa colère fut satisfaite, pendant une fraction de seconde, lorsque le plastique explosa et que les composants métalliques se répandirent en vrac sur le sol. Il s'affala contre le mur et cogita à ce que Bernice avait en tête lorsqu'elle avait exigé que Celia l'appelle avant le lendemain.

Il contempla les maisons trapues de Sea Wall à travers les stores déglingués. Grâce aux quelques lampadaires qui surplombaient la route, il aperçut le bon vieux camion bleu, garé comme à son habitude devant le domicile de Darlin. C'était la preuve qu'elle n'avait pas quitté la ville. Il ne lui avait jamais parlé directement, mais il l'avait déjà croisée avec le jeune type noir qui vivait sur l'île et qui rôdait parfois autour du port et des maisons, prétendant faire des petits travaux alors qu'il empestait l'herbe.

Dans la chambre, Derbier débusqua sa table de nuit au fond du placard où on l'avait projetée. Les tiroirs cassés étaient bloqués, Derbier les sortit de leurs gonds et les aligna contre le mur. Les costumes de son père pendaient tels des fantômes gris empesés. Il s'empêcha de respirer le temps d'extraire le meuble. Il détestait leur odeur, mais la superstition lui interdisait de les jeter. Bernice prétendait que ça portait malheur.

Le double des clés du van avait disparu, comme les photos de la femme hippie et du tigre. Il flanqua un coup de pied dans la commode puis la souleva pour la fracasser par terre. Celia se trouvait sur Bomb Island. Les clichés disparus lui en apportaient la confirmation.

Pourquoi lui faire un coup pareil ? Pourquoi Celia le trahissait-elle au profit d'une vieille folle qu'elle ne connaissait ni d'Ève ni d'Adam et qui, en plus, vivait dans une cabane perchée dans les arbres ?

Les costumes de son père camouflaient un robuste coffre-fort pour armes à feu. Derbier composa le code. Ses carabines et fusils de chasse en acier bleuté, nettoyés et huilés, étaient soigneusement alignés à l'intérieur. Une arme de poing glissée dans son étui côtoyait la caméra destinée à la surveillance de voisinage, un appareil à vision nocturne qu'il avait payé une fortune à un salon d'armement. L'objectif mesurait un mètre de long et la caméra était couverte de boutons et de cadrans auxquels il ne pigeait rien, il avait cependant suffisamment appris de ses tentatives et de ses erreurs pour en faire usage. Il accrocha le pistolet à sa ceinture.

Il devait comparaître devant le tribunal dans une semaine, il savait qu'une peine de prison lui pendait au nez. Être arrêté en possession d'un fusil aggraverait son cas, mais pas question qu'il se rende sur l'île sans arme. Derbier n'avait qu'une vague idée de la quantité de balles nécessaire pour abattre un tigre avec un 9 mm. Il passa autour de son épaule la lanière en cuir d'un fusil de chasse. Il n'était pas le problème, se rasséra-t-il. Il était la solution.

Ses quinze années de paternité avaient passé en un éclair et le fossé qui les séparait, lui et sa fille, s'était prodigieusement creusé. Il se sentait en partie responsable de l'hostilité qui entachait à présent leur relation, même s'il était intimement convaincu qu'on ne lui avait laissé aucune chance de réparer les choses. Ces derniers temps, Derbier se sentait au bout du rouleau. Il avait essayé de s'enrichir, de fonder une famille, sans y parvenir, et voilà que l'occasion qu'il attendait tant se présentait enfin à lui.

Il avait été dupé. Il avait été attaqué dans sa propre maison par sa propre fille et un même sans domicile fixe. On l'avait entraîné dans cette affaire, mais il était décidé à prouver à Celia qu'il était bel et bien l'homme qu'elle avait connu petite. Il lui montrerait ce dont il était capable pour protéger sa famille. Les dégâts dans la maison seraient réparés et remboursés. Il y veillerait. Récupérer Celia était désormais la seule chose qui comptait. Il se doutait qu'elle craindrait sa réaction. C'était d'ailleurs ce qui l'avait poussé à subtiliser les clés et les photos.

Il lui prouverait qu'il savait se montrer équitable et ils se rabibocheraient. Ils n'auraient plus besoin de se faire de mal. Ils se parleraient. À ses yeux, c'était logique que tous ces malheurs lui tombent dessus en même temps. Dieu s'adressait à lui, il l'attrapait par le col et lui hurlait : « Sois l'homme que j'ai fait de toi. Répare. »

Derbier enfila ses grosses bottes de chasse en cuir et rejoignit à pied le port, fusil à l'épaule. À cette heure matinale, les environs étaient déserts. Il récupéra son double de clé dans une boîte de conserve vide et engagea son bateau dans

la rivière. L'excitation d'être armé et d'accomplir une juste mission estompa son mal de gorge et fit disparaître les courbatures qu'il avait héritées de sa nuit en cellule.

Il fit le tour de Bomb Island, guettant à travers la lunette de sa carabine un signe de vie sur la plage. Mais rien. Durant ses tours de garde avec sa caméra à vision nocturne, c'était généralement depuis cet endroit qu'il apercevait Whistle et le tigre. Il n'avait en revanche jamais entrevu leur camp, qu'il imaginait proche.

Derbier laissa l'embarcation dériver au gré du léger clapot et inspecta le rideau d'arbres dont un cheval venait d'émerger. Alors que l'horizon virait au rose et que l'air se réchauffait, il régla son réticule sur les naseaux du cheval. À travers son viseur, il constata qu'il s'agissait d'une jument apeurée. Elle dressa les oreilles face au vent puis se retourna brusquement et détala en direction des dunes.

Il ôta le cran de sûreté pour guetter le responsable. Son cœur battait à tout rompre, anticipant l'apparition du tigre blanc. L'abattre permettrait à Derbier de redorer sa réputation à Royals, sans que Whistle n'y puisse rien. Il deviendrait une légende. Fini le temps où, au mépris des règles, cette resquilleuse coulait sa petite vie de rêve. Une fois le tigre mort, ce serait un jeu d'enfant de débarquer à terre pour récupérer Celia.

Peu importe si sa fille avait un faible pour les animaux et ne comprendrait pas. Le respect et la loyauté, voilà ce qui primait. D'une certaine manière, il avait conscience de ne pas avoir été un père à la hauteur, mais la faute en revenait

à Bernice, sa demande de divorce avait contrarié l'ordre naturel des choses. Elle l'avait chassé du domicile et avait ôté à Celia toute chance d'entretenir une relation normale avec lui. S'il ne la ramenait pas dans le droit chemin tout de suite, qui sait ce qu'elle deviendrait.

Il observait la jument piétiner et battre de la queue sur la plage, toujours pas de signe du tigre pourtant. Un petit cheval brun sortit du bois, suivi par deux autres. Ils la rejoignirent dans les dunes et galopèrent tous les quatre jusqu'au rivage, alors que les premières lueurs du jour s'écrasaient sur le sable.

Derbier cligna des yeux et cracha son tabac à priser par-dessus bord. Il renfila son fusil sur son épaule et mit les gaz pour opérer un nouveau tour de l'île. Il ne se voyait pas errer à l'aveuglette dans la forêt. Des années auparavant, il avait débarqué sur Bomb Island pour une battue au sanglier, et il se rappelait l'endroit comme un dédale de marécages. À présent, il s'imaginait livrer une guerre dans cette jungle, se faufiler à travers les ruines de l'ancienne plantation avec son fusil et traquer le tigre des neiges dans les champs de coton en jachère depuis un siècle.

Il distingua une flammèche puis un filet de fumée grise s'élever du côté de l'île, face à Royals, lequel, à l'exception de quelques bancs de sable, était protégé par la vase semée de coquilles d'huître et les marais. Même à une distance de plus de cent mètres, Derbier n'avait aucunement besoin de ses jumelles pour distinguer le petit groupe assis autour du feu.

Le canon de son fusil calé contre le siège pilote dans la cabine, Derbier observait Whistle près du gamin. Darlin

BOMB ISLAND

et le type noir étaient couchés l'un à côté de l'autre, la silhouette emmitouflée dans une couverture devait être Celia. Tout le monde dormait, sauf la vieille femme qui contemplait le feu.

Derbier pointa le réticule de son fusil sur le cercle argenté formé par la tête de Whistle. Son corps crispé contre la crosse. « Regarde-toi, dit-il. Tu fais moins la fière. »

Il déplaça sa mire sur Darlin et le type noir qui lui avaient volé sa fille. Des kidnappeurs, voilà ce qu'ils étaient, se raisonna-t-il. Des bandits qui vivaient dans les bois, et ils détenaient sa fille. Sans bateau, elle n'avait aucune chance de s'échapper. Elle était à leur merci. Il savoura une douce montée d'adrénaline et de colère en pensant à ce que Celia avait pu endurer. S'ils avaient touché à un seul cheveu de sa fille, il serait en droit de leur faire tout ce qu'il voulait. Bernice n'aurait d'autre choix que de le remercier d'avoir sauvé leur fille et tout redeviendrait comme avant.

Quelque chose bougea dans son champ de vision. Tel un chevreuil, le tigre avait émergé de la jungle. Il l'observa se coucher près de Whistle, sans que celle-ci lui prête attention. Malgré la stabilité de son bateau sur cette mer d'huile et le tigre étendu sur le sable pile dans sa ligne de mire, Derbier ne tira pas. Il se laissa hypnotiser un instant par la main de Whistle posée sur la tête du fauve.

DEUX

La balle troua l'abdomen de Sugar, un filet de sang gicla sur le sable. Le tigre se redressa d'un bond et battit en retraite, d'abord vers les bois, puis vers la grève. Ses longues griffes creusèrent de profondes entailles dans le sable avant qu'il ne disparaisse dans la forêt.

« Courez ! cria Whistle. Vite ! »

Le coup de feu les avait tirés de leur sommeil. Reef aida Darlin à se relever, Celia enjamba le tronc contre lequel elle dormait, et Whistle tira Fish par le bras en direction des arbres que les autres atteignaient déjà.

Une autre détonation résonna depuis la mer, suivie d'un claquement sourd lorsque la balle se logea dans un chêne proche du campement. D'un coup d'œil par-dessus son épaule, Fish aperçut la forme étirée d'un bateau et la silhouette d'un homme à son bord. Il entraîna Whistle qui trébuchait dans le sable. Il entendait Sugar se déplacer dans les broussailles. Il le voyait bondir.

Reef et Darlin grimpaient à l'échelle d'une cabane au moment où le tigre surgit des bois. Il bougeait la tête de façon erratique, tentant de déterminer ce qui essayait de le tuer. Il bondit en direction du pied de Reef et emporta trois marches de l'échelle.

Whistle ramassa un morceau de bois et le lança sur lui. « Non ! » Fish implorait Whistle de grimper dans la cabane, mais elle le refoula et jeta une pierre sur le tigre ; il grognait en essayant d'escalader l'échelle tronquée dont il maculait le bois clair de son sang. « File ! ordonna-t-elle à Fish. File rejoindre Nutzo ! »

Dans la bousculade, Celia chuta d'une échelle pourrie à l'autre extrémité du camp. Elle gémissait sur le sol tout en se hâtant de se relever. Fish la rejoignit et ils coururent en boitillant jusqu'aux arbres. Au moment où ils atteignaient les ronces épaisses, Fish se retourna brusquement. Il entendait Reef hurler sur le tigre. Il vit qu'il lui jetait une planche sur la tête. Elle cogna son crâne dans un bruit sourd, sans stopper l'ascension du tigre rugissant.

« Filons ! » siffla Celia, le visage cramoisi et tendu, le souffle court.

« Je ne peux pas les abandonner !

– Il faut qu'on se barre ! » Elle le saisit par le bras mais il se dégagea. « Je ne sais pas où aller, s'écria-t-elle. S'il te plaît ! »

Whistle récupéra son pistolet dans une poubelle près du feu et s'élança vers Sugar ; elle hurlait, tirait sur le long dos musclé du fauve suspendu aux vestiges de l'échelle et luttant avec Reef. Une balle troua son épaule, il sauta de l'arbre et se rua sur la vieille femme.

Pendant une fraction de seconde, à la façon dont il inclinait la tête vers le sol, Fish crut que Sugar allait se soumettre et s'aplatir à ses pieds, mais il bondit et la plaqua au sol. Puis il enfouit sa gueule dans son cou et lui déchira la gorge. Tandis qu'il s'acharnait sur elle, Whistle étreignait le fauve. Sans un cri.

« Non ! Non ! » Reef sauta de la cabane et tituba dans le sable. Il frappa le tigre avec la planche jusqu'à ce qu'il lâche prise et la lui arrache des mains.

« Va-t'en ! » hurlait Darlin. Elle bombardait le tigre avec des livres, des bottes, tout ce qui lui tombait sous la main, en vain, il avançait déjà sur Reef. Il bondit, planta ses pattes sur ses épaules et le fit basculer en arrière.

Fish voulut s'interposer, mais on le tirait par le bras, violemment, en direction des broussailles. Sa vue s'obscurcit, il était pris de vertige. Il tomba et, cette fois encore, on le traîna à couvert. Les pointes acérées des palmiers éperonnaient son corps, mais il était insensible à leurs piqûres.

« C'est par où ? » cria Celia au-dessus de lui. Debout ! fit-elle en l'aidant à se relever.

- Hein ?
- Quelle direction ?
- Nutzo, murmura Fish.
- Quoi ? » Celia le saisit par les cheveux. « Quelle direction ? »

Elle filait à travers bois en tirant Fish par la main. Pas question de le lâcher vu qu'il résistait et menaçait à chaque seconde de rebrousser chemin.

« Il l'a tuée.

– Nous n'en savons rien. On doit rejoindre le bateau. »

Fish s'arrêta, tâchant de se repérer. La forêt les avait avalés. Les branches basses des chênes leur barraient la route. Palmiers et ronces se cramponnaient à leurs jambes. La sente animale était étroite. Ce matin encore, Fish croyait connaître chaque centimètre de cette île, pourtant il était perdu. La seule solution était de s'orienter au bruit des vagues dans le lointain et de crapahuter dans la direction opposée. La petite crique où ils avaient amarré le bateau se trouvait sur le côté continental de l'île.

« Tu sais d'où provenaient les coups de feu ?

– Oui, assura Fish. D'un bateau orange. »

Celia ouvrait la marche sans se retourner.

« C'était un bateau orange, j'ai dit.

– J'ai entendu.

– Ça ne peut être que Derbier.

– Je sais. Je suis désolée.

– Désolée ? On n'aurait jamais dû t'amener ici. »

Elle fit volte-face et voulut le gifler, mais il retint sa main.

« Tu m'as demandé de venir, je te rappelle. » Elle fit une autre tentative et le toucha cette fois à la mâchoire. « Je ne t'ai rien demandé.

– Arrête. »

Celia se laissa tomber et frappa le sable de ses mains. « Je n'ai jamais voulu ça, compris ? » Ses larmes traçaient des lignes scintillantes sur ses joues.

Dans ses encyclopédies, il y avait la photo de ce sanglier, hissé dans un arbre et dévoré par un tigre, dans la jungle en

Inde. Sur l'image en noir et blanc, les pattes grises et décharnées pendillaient de la masse brune de l'animal. Vidées de leur chair. L'image lui retourna les tripes, il se tint à un arbre pour se vider l'estomac.

Après avoir vomi, il s'essuya la bouche du revers de la main et se tourna vers Celia, les yeux injectés de sang. Il lui offrit sa main pour l'aider à se relever, et elle l'accepta. « Je suis désolée.

- Avançons. On ne peut pas aller au bateau, dit-il.
- Pourquoi ça ? Il faut qu'on se tire d'ici.
- La clé. C'est Whistle qui l'a.
- Qu'est-ce qu'on va faire ? On ne peut pas le démarrer avec les fils ou un truc comme ça ? Vous n'avez pas de double ?
- Aucune idée. Nutzo est le seul à savoir ces choses-là. Whistle m'a dit de le retrouver.
- Tu sais où il est ?
- J'espère. »

Ils arpentèrent les pistes étroites, une heure durant. Fish cherchait le sentier qui les mènerait au piège dans la clairière. Il observait ses pieds bouger comme s'il s'était agi de bestioles autonomes. Il progressait, obliquait, selon leur bon vouloir. Par moments, ils entendaient l'écho lointain d'une voix masculine, des cris, sans parvenir à déterminer si c'était Reef ou Derbier ou le vent.

À une bifurcation, Fish repéra ses propres empreintes et les suivit jusqu'à la fosse au tigre. Il retint Celia par le coude lorsqu'elle pénétra dans la clairière. « Attention », dit-il.

Il désigna le tapis de roseaux et de branches de palmier.

« C'est le piège.

– Où est Nutzo ?

– Aucune idée. »

Fish escalada le chêne en surplomb et y trouva le bidon d'eau à moitié vide, et tout un sac en plastique de coquilles de noix de pécan. Pas moyen de savoir quand et si le vieux reviendrait. Depuis son perchoir, il apercevait la petite plage devant l'océan, grâce à une brèche dans la canopée.

« Alors ? demanda Celia.

– Il était là. Il se trouve encore certainement dans les parages. » Fish lui tendit la bonbonne d'eau qu'elle reposa près de l'arbre après s'être désaltérée.

« Comment tu le sais ?

– Je n'en ai aucune certitude, répondit-il en se grattant le crâne de frustration. C'est juste une intuition.

– Nutzo ! appela Celia. Nutzo !

– Tais-toi ! » commanda Fish. Il craignait que Sugar déboule de la forêt, ou que Derbier l'abatte avec son fusil.

« Nutzo ! » cria Celia. Mais sa voix se décomposa sans produire d'écho.

Fish redescendit de l'arbre et constata que la glacière et les bouteilles piégées n'étaient plus là. Il s'inquiéta subitement que Nutzo ait détruit les explosifs, convaincu que Whistle se débarrasserait personnellement du tigre. Peut-être qu'il s'appliquait en ce moment même à ôter les joints en caoutchouc des goulots et noyait les bouteilles, une à une, dans les marais au sud de l'île.

« Reste là-bas à faire le guet, dit Celia en rebroussant chemin vers les bosquets.

– Où vas-tu ?

– Pisser. Reste ici. »

Elle s'enfonça dans les bois.

« Ne t'éloigne pas trop.

– Occupe-toi de tes affaires. »

Fish fouillait les abords de la clairière, tâchant de repérer où Nutzo avait planqué les explosifs. Il remuait feuilles et ronces, et commençait à perdre espoir. Il pensa à Reef et à sa force. Pourtant le tigre n'avait pas paru le moins du monde désarçonné quand Reef l'avait frappé avec la planche.

Il se demandait s'il rôdait toujours là-bas, s'il avait réussi à atteindre Darlin dans la cabane. Il avait reçu deux balles, minimum. Il saignait mais son état ne semblait pas alarmant. Au contraire, il lui avait paru encore plus puissant. Fish ne se sentait pas en sécurité sur cette langue de sable, il remonta dans l'arbre. Il pensait à Whistle, au fait qu'elle ne pouvait pas mourir. Ils avaient dit qu'elle ne pouvait pas mourir. Il le croyait.

Après quelques minutes sans signe de Celia, son inquiétude grandit. Il cria son nom et patienta, en vain. Il cria de nouveau et surprit le craquement d'une lourde branche. L'envol d'un oiseau noir était à l'origine du bruit. Si le tigre le savait dans l'arbre, il n'aurait aucun mal à le tuer. Fish se plaqua contre l'écorce et resta aussi immobile que possible. Son sang bouillait, il avait l'impression que ses os frissonnaient, que son poulx grondait. Il s'obligea à respirer. Sans bouger la tête, il fouillait des yeux la forêt.

Un sifflement retentit puis, à sa grande surprise, une bouteille de coca atterrit sur le sol et roula jusqu'aux broussailles. La longue mèche fumait par le goulot, il crut un instant qu'elle s'était éteinte, puis il y eut une irruption de sable et un début de feu. Ses tympanes se mirent à siffler, sa vue se brouilla. Il avait l'impression d'avoir reçu un grand coup dans l'estomac. Le souffle avait creusé une cavité dans le sable. Quelques flammes montèrent et moururent dans les sous-bois humides. Fish s'agrippait au chêne, il était sourd mais indemne.

La grosse tête de Derbier se dessina dans les broussailles. Il avait épaulé son fusil, canon levé à demi, prêt à tirer. Ses yeux écarquillés, globuleux et blancs, évoquaient ceux des chevaux. Ses vêtements étaient trempés de sueur. Un hématome violacé lui barrait le cou. En avançant dans la clairière, il se prit le pied dans un buisson de ronces et s'en dégagea.

Je pourrais le tuer, pensa Fish, si seulement j'avais la dynamite. Lui rendre la pareille. Il maudit intérieurement Nutzo d'avoir laissé les explosifs en évidence, là où Derbier pourrait les trouver, puis il s'imagina Derbier tirer sur le vieil homme, viser le masque en bois, et s'emparer des bouteilles. Fish sentit sa gorge rétrécir au diamètre d'une paille, l'homme et son fusil le terrifiaient, alors il s'accroupit dans l'arbre. Il se retint de respirer et fit le mort.

Derbier grogna en apercevant la bonbonne d'eau qui avait été épargnée de l'explosion par les racines du chêne. Il traversa la clairière, frôlant de près le piège, et s'abreuva en laissant le trop-plein de liquide tremper un peu plus le

tee-shirt collé à son ventre. Enfin désaltéré, il laissa tomber le bidon et se mit à crier en direction des bois. « Je sais que t'es là ! » Il colla la main à son oreille et fit craquer sa mâchoire. « Si on discutait ? »

Dans l'arbre, les mains de Fish menaçaient de lâcher prise. Il tremblait à l'idée que la sueur qui lui coulait du visage et de la poitrine finisse par le trahir, ou que ses jambes le lâchent.

« Allez, viens, je te ramène à la maison, dit-il. Celia est en sécurité. Ce que vous maniganciez ici, c'est terminé. » Derbier s'écarta de l'arbre et marcha vers le centre de la clairière. Il se trouvait à quelques pas de la fosse. Les oiseaux s'égaillèrent lorsqu'il tira en l'air.

Il ouvrit la culasse de son fusil et introduisit une nouvelle cartouche dans la chambre. On aurait juré qu'il savait pour le piège, à la façon qu'il avait de le raser sans jamais fouler du pied le tapis de sable et de roseaux sur lequel reposait la douille usagée, telle une pièce d'or. Il finirait bien par déguerpir, une fois certain qu'il n'y avait personne. Mais si Derbier détenait Celia, il l'emmènerait, et Fish ne pourrait plus l'atteindre sur le continent.

Dès qu'il pivota sur ses talons et rebroussa vers le bois, Fish sauta du chêne dans le sable meuble. Il sprinta sans se retourner en direction des arbres à l'autre bout de la clairière, anticipant le bruit d'une détonation, la brûlure de la balle transperçant son dos. Au lieu de cela, il entendit des craquements d'os, puis les cris de douleur d'un homme qui avait fait une chute de deux mètres et atterri sur un lit de pieux.

« Bordel ! » gémissait Derbier dans la fosse. Un piquet grossièrement taillé s'était planté au bout de sa botte. Deux autres s'étaient enfoncés dans la graisse épaisse de son dos et de ses fesses. Avisant Fish penché au-dessus de la fosse, Derbier s'empara de son fusil tombé près de lui et tira, mais l'arme lui glissa des mains et le viseur lui heurta le visage. « Putain de merde, beugla-t-il.

– Où est Celia ? hurla Fish.

– Au secours ! Ils m'ont eu », s'écriait Derbier.

Fish tournait autour du trou. Il le regardait se tortiller en grimaçant. Une flaque de sang s'étirait sous son corps. « Va te faire foutre », lâcha-t-il.

Son visage était écarlate. Il tendit les mains vers sa botte en hurlant pour dégager son pied du piquet ensanglanté, lequel s'enfonça davantage dans le caoutchouc et le cuir de sa botte épaisse jusqu'à transpercer l'os. Il fit une autre tentative mais ses mains ripaient sur le sang. « Miséricorde ! »

Fish enrageait. Ce mot était le domaine réservé de Whistle. Sa profession de foi. « Miséricorde ? » Fish trouva la pelle où Nutzo et lui l'avaient laissée plus tôt et il lança un déluge de sable fin sur la tête de Derbier.

« Qu'est-ce que tu fous ? »

Fish planta la pelle au bord du trou et pesa dessus de tout son poids, de sorte que la moitié de la paroi dégringola dans le piège.

« Putain, qu'est-ce que tu fous ?

– Je te construis une petite rampe. »

Fish avait les yeux pleins de larmes, sa bouche se tordait en d'affreux rictus. Il désagrégea la paroi et regarda l'avalanche de sable s'abîmer sur Derbier.

« Jésus ! Au secours ! » hurlait l'homme.

Fish fonça du côté où il pouvait l'atteindre et lui asséna un coup de pelle et lui entailla la joue avec le plat de sa lame. « Je t'ai dit de la fermer !

– Arrête, hurla Derbier.

– Pourquoi je ferais ça ? criait Fish en sanglotant. Pourquoi je renoncerais à t'ensevelir comme une grosse merde ?

– Non ! »

Du sang dégoulinait de son crâne et de son visage, se mêlant à la morve claire qui gouttait de son nez, de sorte que des bulles sanglantes gonflaient et éclataient chaque fois qu'il respirait.

« Je vais te tuer. Tu dis quoi de ça ?

– Ma fille.

– Où est-elle ? Qu'est-ce que tu lui as fait ?

– Ça va. Je l'ai attachée. Par pitié. »

Fish faisait le sourd. « Où est-elle ? » répéta-t-il en creusant. Il riait, il pleurait, il jetait ses pelletées dans la fosse jusqu'à ce que l'affreux spectacle du corps empalé disparaisse sous le sable. À ce moment seulement, Fish se laissa tomber, épuisé, au pied du chêne.

Derbier saignait. Sa respiration était irrégulière. Le sable faisait masse et le cimentait aux pieux. Quand il cria, Fish sauta sur ses pieds et empoigna sa pelle. Derbier parvint à dégager une de ses mains pour se protéger le visage.

- « Baisse ta main dans le sable, commanda Fish.
- Non, gémit Derbier.
 - Baisse ta main, dit-il en soulevant sa pelle. Je ne la veux pas dans mon chemin.
 - Non.
 - Fish ! cria Celia depuis la forêt.
 - C'est elle. Elle est juste derrière, dit Derbier.
 - Baisse ta main !
 - Fish ! Au secours !
 - Va la chercher ! Le tigre !
 - Ferme-la. »

La colère chauffait sous sa peau. Ses bras se tordaient. Ses épaules tremblaient. Fish l'encercla de sable jusqu'à ce que sa tête se détache du sol, pareille à un chou rouge sang. Il plaça ensuite sa pelle à l'intersection de son cou et de sa clavicule et posa un pied sur le haut du godet. Derbier se mit à pleurer. Un coup de talon, se dit Fish, et c'en serait fini.

Celia hurla de nouveau. Fish s'orienta au son de ses cris, ses jambes chancelaient et semblaient se mouvoir indépendamment de sa volonté. Il la trouva attachée à un arbre, face contre tronc. Elle avait recraché le mouchoir avec lequel Derbier l'avait bâillonnée. L'étoffe brodée et froissée brillait sur le sol d'une façon étrangement déplacée.

Sugar gisait à ses côtés, haletant comme un chien, la gueule et la langue ensanglantées. Fish se rua vers lui en le menaçant de la pelle et le tigre se contenta de s'éloigner en boitillant. Il voulut se lancer à sa poursuite mais Celia lui cria de revenir.

« Mes mains », dit-elle.

BOMB ISLAND

Fish tira avec le manche de sa pelle sur le nœud qui liait ses poignets au tronc, enfin la corde céda.

Celia était pâle comme un linge. Elle laissa ses bras retomber, ses poignets saignaient à cause du frottement de la corde.

« Tu l'as fait ? s'enquit-elle.

– Fait quoi ?

– Tu l'as tué ?

– Non », dit-il, et elle s'effondra dans ses bras.

Comme elle le dépassait d'une tête, les larmes de Celia roulaient sur les tempes rasées et les joues de Fish, et il lâcha sa pelle pour l'étreindre. Sous ses doigts, il sentait frémir sa colonne vertébrale. Il sentait son souffle dans son cou. Alors, l'intense colère qui le possédait reflua telle la grande marée, et il pleura sur son épaule jusqu'à ce qu'ils s'effondrent ensemble sur le tapis de la forêt.

TROIS

Alerté par les coups de feu, Nutzo quitta l'abri du chêne et s'élança vers le camp. Dans sa course, les ronces épaisses semblaient s'écarter pour lui ouvrir un passage. Les épines lui giflaient les jambes sans écorcher sa peau.

Il trouva Reef au pied de sa cabane, dos et visage lacérés. En tombant de l'arbre, Darlin s'était brisé la jambe. Nutzo réduisit la fracture et lui posa une attelle. Puis, avec sa chemise, il pansa les entailles profondes sur la nuque de Reef où les griffes du tigre avaient sectionné un muscle.

Whistle gisait dans son sang sur le dos, la gorge tranchée. Nutzo transporta le corps dans sa cabane et le recouvrit d'un drap avant de se coucher à son côté. Il n'eut pas la force de respirer ses cheveux. Pas la force de contempler son visage. Alors, il se contenta de lui tenir la main sous le drap. « Je reviendrai », dit-il. Il chargea ensuite Darlin et Reef sur le bateau orange de Derbier, échoué près du camp moteur allumé.

« Faut que tu cherches Fish », bredouilla Reef. Ses cheveux laissaient voir son crâne. « Il le pourchasse.

– Tu mourras, si j’y vais, dit Nutzo.

– Non, je t’assure, putain.

– Reste tranquille. »

Au port, les hommes l’aidèrent à porter Reef et Darlin sur le ponton. Une fille courut à la boutique pour appeler les secours. « Que leur est-il arrivé ? s’inquiétèrent les hommes.

– Un sanglier. »

John-Elvis sortit du magasin et boitilla jusqu’à la rampe en acier. « Whistle », cria-t-il. Il voulut descendre, mais la marée était basse et le ponton s’était affaissé, accusant l’inclinaison de la pente aussi raide qu’un toboggan. Le vieil homme renonça. Accroché à la rambarde, il observait la scène.

« Reef, appela Nutzo, mais il n’ouvrit pas les yeux. Je passerai te voir à l’hôpital. »

Darlin était penchée au-dessus de son corps allongé sur le ponton, elle glissa ses doigts sous son nez.

« L’ambulance arrive. Dans dix minutes, leur signala la fille depuis le quai.

– Je viendrai vous voir tous les deux », ajouta Nutzo tandis qu’il éloignait le bateau du quai. Les hommes lui criaient de revenir. « Il y a d’autres blessés là-bas », lança-t-il en allumant les gros moteurs hors-bord.

Aux abords de l’île, la marée basse ne lui laissa pas d’autre option que d’échouer l’horrible bateau près du feu sur la plage, comme Derbier plus tôt. Ce faisant, il tomba sur Fish et Celia qui erraient dans le camp avec l’arme de Whistle.

Il prit Fish dans ses bras et posa la main sur l'épaule de Celia, sans se soucier de les désarmer. « Dieu soit loué, soupira-t-il.

- Où t'étais ? demanda Fish.
- J'ai dû transporter Reef et Darlin à Royals.
- Ils sont vivants ?
- Oui.
- Et Whistle ?
- Elle nous a quittés.
- Tu es sûr ? »

Nutzo acquiesça.

Fish resta silencieux. Le sable blanc faisait ricocher dans ses yeux la lumière du soleil. Whistle et cette chaleur étouffante faisaient ramper son esprit et chanceler ses jambes. Il avait envie de se jeter à l'eau. Il avait envie de fermer les yeux et, à son réveil, de trouver Whistle à sa place près du feu, préparant le thé. « On a besoin de ton aide », dit-il.

Déterrer Derbier les occupa une bonne heure. Il s'était dégagé des pieux plantés dans son dos et ses fesses, mais son pied était toujours prisonnier. Il gémissait, beuglait, chaque fois que Nutzo frôlait son pied. Ils creusèrent tout autour, sectionnèrent le piquet aussi court que possible sans l'arracher de la botte.

Joignant leurs forces, ils tiraient, poussaient sur leurs jambes, grognaient, pour extraire le grand homme de la fosse, enfin ils s'écroulèrent sur le sol une fois Derbier hissé à la surface.

« Ton pied est fichu, sale enclulé, lâcha Nutzo.

– Ramenez-moi, suppliait Derbier.
– Tu es trop lourd. Je ne peux pas te porter.
– Il va bien falloir pourtant. Vous n’allez pas me laisser mourir.

– Non, dit Nutzo. Je préviendrai les garde-côtes depuis Royals. Ils te trouveront. D’ici là, tu ferais mieux de te traîner jusqu’à la plage. C’est par là, dit-il en pointant la grève côté océan.

– Comment je vais y arriver ?

– En faisant attention.

– Je peux t’aider, dit Celia. On peut construire un truc, le traîner sur des branches. S’il te plaît. »

Nutzo considérait Derbier sur le sol, avec son pieu planté dans le pied. « Une civière, dit-il. Ta fille est futée, Derbier, mais je ne suis pas d’humeur à fabriquer une civière, pour le moment.

– Vous m’avez déterré.

– Ouais.

– Vous aviez ma fille. Comment j’aurais pu savoir que... » Sa voix s’éteignit sous le regard stoïque de Nutzo. « Comment j’aurais pu deviner que les choses tourneraient comme ça ? »

Nutzo s’écarta de l’autre côté de la clairière et s’adossa à un chêne.

« Je le traînerai jusqu’à la plage, si tu m’aides à construire ce machin, dit Celia.

– Non, trancha Nutzo.

– Comment ça, non ?

– J’ai dit non, hurla-t-il. Ça suffit ! Il n’a qu’à ramper », dit-il en surplombant de toute sa hauteur Derbier, poing serré. « Pauvre pathétique ver de terre », grogna-t-il.

Fish l’observait en silence depuis le grand chêne. Les épaules du vieux se soulevaient et s’affaissaient chaque fois qu’il respirait, son visage de sorcier s’était crispé en une grimace. « Je vais l’aider à le déplacer, dit-il.

– Pourquoi ? chuchota Nutzo.

– Pour que ça marche.

– Qu’est-ce que tu veux dire ? » Il envoya un coup de pied dans les côtes de Derbier et lui arracha un gémissement. « Vous n’arriverez jamais à traîner la civière côté océan. Trop compliqué. La seule solution, c’est de le tirer sur un kilomètre jusqu’au campement.

– Ça peut le faire.

– Tu te serais épargné ça, si tu l’avais tué.

– Je n’ai pas pu, dit Fish en baissant les yeux.

– Je t’en prie, supplia Celia. Je t’en prie, Kyle.

– Tu m’as appelé comment, putain ?

– S’il te plaît.

– D’où tu sors ce nom ?

– Réfléchissons deux secondes, dit Fish.

– Sans moi », trancha Nutzo en se dirigeant vers la plage.

Fish rassembla deux branches solides pour le brancard. Ils étalèrent la chemise ensanglantée de Derbier à plat sur le sol, placèrent les branches aux deux extrémités et les firent rouler à la manière d’une bobine pour tendre le tissu. Ils obtinrent un pauvre brancard riquiqui sur lequel ils peinèrent à installer Derbier.

Ils tirèrent ensemble par un bout et réussirent à le déplacer, à une allure en revanche plutôt ralentie. La civière buta contre une souche qui heurta Derbier au dos. Ses hurlements les stoppèrent. Du sang coulait à nouveau sur la chemise souillée.

« On a besoin de Nutzo, dit Celia.

– Je sais, admit Fish.

– Il s’est tiré, murmura Derbier les yeux scellés.

– Laissez-moi tenter le coup. »

Fish mit ses pas dans les empreintes que le vieil homme avait laissées dans le sable. Il le trouva dans les broussailles, quelques mètres plus loin, assis sur le tronc d’un palmier couché, scrutant les vagues. Derrière son crâne, le masque fusillait le garçon du regard.

« Si on réussit à le tirer jusqu’au camp, Celia pourra le transporter à Royals, lança Fish.

– Pourquoi tu ne l’as pas tué ? » Il avait les yeux gonflés et réduits à deux petites fentes. « Après ce qu’il a fait.

– Tu ne l’as pas tué, toi non plus ! »

Nutzo surveillait ses mains qui tressaient une étoile avec trois brins d’herbe.

« Qu’est-ce que tu vas devenir, s’ils m’arrêtent ?

– Personne ne va t’arrêter.

– Tu veux le traîner jusqu’au camp ?

– Oui, dit Fish.

– Par la sente des chevreuils ?

– Oui.

– Il va falloir une bâche pour ça.

– Je me suis débrouillé. »

Le vieil homme sourit en lui tendant l'étoile.

« Ton piège a fonctionné.

– Ouais. Je n'avais pas imaginé que ça partirait en vrille.

– Tu imaginais quoi ?

– Je ne sais pas. Je l'ai cru mort, mais il était juste amoché.

– Ça n'est pas croyable, dit Nutzo. Rien de tout cela n'aurait dû arriver. Tu as utilisé la dynamite. J'ai vu le cratère.

– C'était Derbier. »

Nutzo jura. « Elle datait pourtant. Je suis étonné qu'elle ait explosé. S'il s'était fait sauter tout seul, ça nous aurait évité d'avoir à le faire.

– On peut toujours s'en servir contre Sugar, dit Fish. Il n'en a utilisé qu'une seule.

– Le tigre est mort.

– Quoi ? Je viens juste de le voir.

– Où ?

– Dans les bois près de la clairière. Quand j'ai libéré Celia.

– Il s'est passé quoi ?

– Je lui ai couru après et il s'est enfui. Il boitait. »

Nutzo resta silencieux un instant, il grattait sa barbe grise en désordre. « C'était courageux, dit-il. Je suis fier de toi, Fish.

– Il saignait. Je ne sais pas pourquoi il a épargné Celia.

– Je l'ignore. »

Ils traînèrent Derbier sur la sente, sans échanger un mot. Ils s'arrêtaient fréquemment pour se reposer, se désaltérer et guetter le tigre.

« Aucune chance que vous l'entendiez, précisa Nutzo entre deux gorgées.

– Il est mort, à l'heure qu'il est, dit Derbier. Je l'ai touché aux poumons. »

Le temps qu'ils arrivent au camp, la marée avait monté et le bateau orange décollait à nouveau de la grève. Derbier gémissait et haletait, les vagues salées léchaient ses plaies et laissaient des sillons sanguinolents. La coque était trop haute pour qu'ils l'embarquent par le côté. Ils le laissèrent dériver jusqu'à l'échelle à la poupe où il parvint à se hisser par ses propres moyens. Puis il se cala contre la paroi de la coque et souilla le pont blanc de son sang.

« Tu peux le ramener ? » demanda Fish à Celia. Le détroit était profond, mais on n'était pas à l'abri de croiser un banc de sable entre l'île et Royals.

« Je crois, dit Celia.

– Tu vas dire quoi aux gens ?

– Qu'il est tombé dans un piège.

– Et pour Whistle et le tigre ?

– Qu'est-ce que tu veux que je dise ?

– Rien, c'est mieux. Tu ne pouvais pas vraiment voir Sugar quand tu étais attachée ? » Il avait l'intuition que, pour une raison ou pour une autre, Celia n'avait pas envie d'en parler devant Derbier et Nutzo.

« Non. Tu es certain de l'avoir vu ? »

Fish essayait de visualiser le tigre tel qu'il lui était apparu. Du sang couvrait sa gueule et ses pattes blanches. Il avait l'air fatigué mais pas du tout moribond. Il boitait, rien de

plus. Fish se demandait combien de balles pouvait encaisser un tigre.

« Je l'ai vu », répéta Fish, même s'il n'était pas complètement convaincu de ce qu'il avançait. Pourquoi Sugar aurait-il tué Whistle et épargné Celia et Derbier ? Il aurait facilement pu attaquer l'homme dans la fosse. Tout cela n'avait aucun sens.

« Pourquoi tu as crié ?

– J'ai cru que tu allais le tuer.

– Ouais.

– Je suis contente que tu ne l'aies pas fait.

– Ouais.

– Si le tigre est encore en vie, tu ne peux pas rester sur l'île, dit-elle.

– Est-ce qu'on va se revoir ? »

Celia le considérait d'un air sérieux. Un regard qui signifiait « laisse-moi t'aider ».

« On verra, dit-elle. Sois prudent.

– Je le serai. »

Fish poussa la coque loin de la grève vers les eaux profondes, et les regarda s'éloigner. Il suivit le bateau des yeux jusqu'à ce qu'il touche la terre ferme où se trouvait Reef, toujours en vie, espérait-il. Nutzo posa une main sur son épaule.

« Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda Fish.

– Nous lui faisons nos adieux. »

QUATRE

Fish et Nutzo arpentaient la plage côté océan pour amasser du bois flotté. Ils formèrent un rectangle en empilant des branches noueuses et des rondins qu'ils agrémentèrent de petit bois et de pin sec. Une fois achevé, le bûcher s'élevait à un mètre. Ils avaient obstrué les côtés avec des planches et des branches qui sifflaient dans le vent. Puis ils s'assirent dans les dunes pour contempler leur œuvre.

« Il est beau, remarqua Fish.

– Ouais, acquiesça Nutzo. C'est ce qu'elle voulait.

– Elle t'en avait parlé ?

– Oui.

– Ce sera long ?

– Quelques heures.

– Tu as déjà fait ça ?

– Jamais. »

Le tas de bois évoquait un trône dentelé. Fish imagina Whistle brûler à son sommet. Ses longs cheveux fondaient et s'entortillaient autour de son crâne. Un spectacle effrayant.

À sa mort, Fish voulait qu'on jette son corps au large dans l'océan. Il voulait chevaucher les grands courants marins, arpenter le tapis roulant qui gravitait nuit et jour le long des continents et de par les océans. Son corps se désagrègerait en particules fines pour tapisser le fond des mers. Il musarderait sur les sables foncés de l'Arctique puis remonterait vers les tropiques. Whistle le lui avait dit : « Le ciel est un océan. Et nous sommes les crabes qui sillonnent ses fonds. »

« Pourquoi désirait-elle ceci ? demanda-t-il à Nutzo.

– À ton avis ?

– Pour se mêler à la terre.

– Oui. Elle voulait qu'il en soit ainsi.

– Quoi d'autre ?

– Sa mère est morte dans un incendie. L'incendie dont elle vous a sauvés toi et ta maman, à Atlanta.

– Je n'étais pas au courant.

– Elles n'étaient pas proches. Sa mère était une vraie vipère. Elle n'a jamais compris Whistle. Elle s'entêtait à l'appeler Colleen.

– Colleen. » Fish tourna et retourna le mot dans sa bouche.

« Elle s'était mis en tête de brûler les photos de Whistle dans son four. Et elle a fichu le feu à l'immeuble.

– Pourquoi ?

– Parce qu'elle était tombée sur une photo de Whistle avec son amante.

– Elle détestait les femmes ?

– Elle était détestable, précisa Nutzo. À sa mort, Whistle s'est vu refuser le droit de l'enterrer, tout ça parce que son

mari avait fait en sorte, on ne sait trop comment, d'être désigné gardien de ses restes. Il a incinéré le corps et subtilisé les cendres. Ensuite, il a informé Whistle qu'il les gardait en lieu sûr et qu'elle pourrait les récupérer, le jour où elle serait revenue à la raison. Tu connais la suite de l'histoire.

– Vous les avez récupérées ?

– Je suis allé les chercher chez lui, confirma Nutzo. Il les gardait dans une boîte sous son lit. Whistle désirait... »

La voix de Nutzo se brisa. « Je les déposerai sur le bûcher avec elle.

– Et moi, je fais quoi ?

– Je vais avoir besoin de toi pour la porter.

– D'accord.

– Puis nous lui dirons au revoir, provisoirement.

– On fera quoi des cendres ?

– La marée viendra ce soir pour l'emporter. Les emporter toutes les deux.

– Ce soir ?

– Oui. »

Assis dans les dunes, ils évoquèrent la mémoire de Whistle et pleurèrent. Ils se serrèrent l'un contre l'autre, attendant que la marée reflue et que l'estran s'allonge. Le bûcher se dressait dans l'immensité vide et grise de la plage, et le ciel avait emprunté la couleur de la tôle.

« Allons la chercher », dit Nutzo.

Ils regagnèrent le campement dévasté sous la bruine. Le vieil homme se retira seul dans la cabane de Whistle pour la toilette mortuaire pendant que Fish préparait du thé noir.

« Je vais l'envelopper dans une couverture, annonça Nutzo peu après, depuis l'entrée de la cabane. Tu veux la voir avant ?

– Oui », dit Fish.

Whistle était couchée sur le dos. Nutzo lui avait bandé le cou et les seins avec de la gaze blanche, mais l'odeur du sang saturait l'air. Elle portait une robe que Fish ne lui connaissait pas. Bleue avec des fleurs blanches. Ses mains reposaient sur sa poitrine, serrant une boîte en bois et un petit paquet de lettres. Nutzo avait lâché ses cheveux et les avait lissés du mieux qu'il avait pu.

« J'ai écrit ce que Reef souhaitait lui dire, confia Nutzo. Si tu veux, il y a du papier et un stylo là.

– Je peux lui tresser les cheveux ?

– Bien sûr. Elle aimerait ça », dit-il en soulevant Whistle contre son épaule de sorte que ses cheveux lui tombent dans le dos.

Fish tressa ses mèches à la manière d'une corde. L'idée de la toucher l'effrayait, cependant sa chevelure drue et argentée avait la même texture qu'avant, cheveux gris rêches et mèches blanches lisses. Cette partie d'elle avait toujours paru morte, pensa-t-il. Et cela n'avait jamais soulié personne jusqu'alors.

Une fois qu'il eut fini, Fish posa la natte sur son épaule et laissa glisser son doigt sur toute la longueur de la cicatrice. Il embrassa son front glacé. Puis il récupéra une feuille sur l'étagère de Whistle. Le dessin d'un héron qu'il lui avait offert l'année précédente... le plus beau qu'il ait jamais dessiné.

Ils fabriquèrent une nouvelle civière avec des poteaux et une solide bâche bleue, et la portèrent avec précaution sur les sentiers étroits qui menaient à la plage. Enveloppé dans une couverture blanche, le corps de Whistle glissait sur la bâche. Elle semblait flotter entre les mains de Fish.

Alors qu'ils atteignaient les dunes, Fish aperçut le tigre ensanglanté au pied du bûcher, il haletait sur le sable humide. Nutzo marchait en tête mais il ne remarqua pas sa présence.

« Attention, dit Fish. Devant le bûcher.

– Quoi ? »

Quand Fish regarda de nouveau, le tigre avait disparu. « Sugar, dit-il.

– Ça va. Ne t'inquiète pas. C'est bon. Tu peux poser, maintenant. »

Ils portèrent le corps de Whistle jusqu'au bûcher et la couchèrent sur le lit de bois. Des coquillages étaient disposés aux quatre coins, ainsi qu'un tapis d'herbes pour accueillir son dos. Nutzo aspergea le bois d'essence puis tendit une boîte d'allumettes à Fish.

« Une minute », l'arrêta Nutzo. Il prit les pieds de Whistle entre ses mains puis se pencha pour lui embrasser le front. « Mon amour, dit-il, tu as rendu ma vie riche. Tu m'as conduit en des lieux que je n'aurais jamais connus sans toi. Tu m'as rendu plus courageux par ton courage. » Sur ces mots, il s'écarta du bûcher.

« Merci », dit Fish à Whistle. Il ne savait pas quoi dire d'autre. Il approcha l'allumette de l'herbe sèche et les flammes embrasèrent le bois sous le corps de Whistle. Le

feu se fauflait d'une branche à l'autre, il avalait le bois sec et, en un rien de temps, la plate-forme devint trop brûlante pour qu'on s'en approche. Les langues de feu s'allongèrent, vacillèrent puis moururent. Et le brasier dévora Whistle tout entière.

Fish et Nutzo observaient le bûcher se consumer et les vents violents venus de l'océan soulever le sable qui balayait le feu par le côté telle une longue chevelure douée de vie.

Dans les bois derrière eux, des chevaux galopèrent en faisant claquer leurs mâchoires dans la nuit. Les crabes fantômes quittaient leurs trous pour fuir la lumière du brasier. Les pélicans entamaient leur dernier vol du jour, leurs ventres argent étaient quasi imperceptibles et leurs ailes glissaient à travers la fumée qui emportait Whistle.

« Reef va s'en sortir, dit Nutzo. Tu veux partir avec lui à Atlanta ?

– Je préfère rester ici, répondit Fish, la voix rauque.

– Tu mènerais une autre vie. Tu pourrais rencontrer un tas de gens, là-bas. Te faire des amis.

– Et toi, tu vas rester ici ?

– Pour un temps. Je ne suis pas vraiment un guide touristique.

– Je peux me charger des excursions.

– Pour toujours ?

– Pour l'instant », dit Fish. Il observait les bijoux flamboyer au creux du feu sous la brise. « Je sais que je vais devoir partir un jour, mais pas comme ça. Ce n'était pas son plan. Combien de temps envisageait-elle de rester ?

– Aussi longtemps qu'elle le pourrait.

- Je ne peux pas quitter l'île tant que Sugar s'y trouve.
- Fish, il est mort, tempéra Nutzo. J'ai vu son corps.
- Je sais qu'il est vivant.
- Tu as traversé des choses dures. Le choc en est une composante. Que tu sois coriace ou non. »

Fish s'était levé et contemplait les vagues à travers les flammes. Le sable s'égrainait de ses jambes en poudre fine. Il les frotta et comprit soudain sa méprise. C'était des cendres et non du sable. Whistle se répandait telle de la neige. Quelque chose le piqua et Fish constata que les particules légères avaient volé jusque sur ses pieds. Il se frotta énergiquement les bras et les jambes, étalant la cendre sur sa peau désormais noire.

« Ce n'est rien », dit Nutzo. Il s'essuya le visage et tendit à Fish sa main noir charbon. « Ça ne fait pas mal.

- C'est elle ?

- Pas vraiment. » Ses larmes formaient des gouttes opaques sur son visage noir de suie. « Ce n'est qu'une partie d'elle. »

Derrière le bûcher, Fish voyait le tigre blanc ramper dans l'océan, il se cachait dans les vagues qui venaient s'écraser sur le rivage et se changeaient en écume avant d'atteindre le feu. Sugar avait dû repérer le masque de Nutzo et s'était faufilé à leur suite. Il adoptait la même tactique que celle qu'il réservait aux chevaux.

Fish ramassa une conque à ses pieds et s'élança vers l'eau. Nutzo lui criait de s'arrêter, mais Fish était trop proche du tigre. Il grognait, ses rugissements résonnaient avec la force du tonnerre au-dessus de l'océan. Si Fish s'enfuyait

maintenant, le tigre lui sauterait dans le dos. Il plongea sur lui en brandissant la conque, mais Sugar s'éclipsa dans une vague qui vint se fracasser sur la tête de Fish et l'envoya rouler dans les eaux noires.

« Reviens », cria Fish, mais le tigre se contenta de tourner vers lui son épaule blessée et l'entraîna plus loin. Fish le visa avec la conque dont la trajectoire se perdit dans le ciel crépusculaire. Fish se tortillait dans l'eau froide, essayant de garder sa tête au sec, mais les vagues le torpillaient coup sur coup. Dès qu'il sortait la tête d'une vague, arrivait la suivante. Il chercha des yeux le rivage, et aperçut le bûcher de Whistle, réduit à la taille d'une épingle. Le tigre l'avait piégé, puis le courant l'avait emporté.

La tête de Nutzo jaillit de la mer, il passa ses bras autour de la poitrine du garçon. « Bats des pieds », dit-il calmement. « Bats des pieds. » Il l'entraîna vers la plage en maintenant sa tête hors de l'eau, il donnait de grands coups de pieds puis se reposait, jusqu'à ce qu'ils échappent enfin au courant et rejoignent le rivage en pataugeant et en toussant.

Rien ne semblait tourner rond, aux yeux de Fish. La plage déserte lui était étrangère. De curieuses étoiles filaient au-dessus de sa tête dans la nuit noire. « Je l'ai vu », dit-il, allongé aux côtés de Nutzo sur la grève. Il était exsangue, comme si on avait aspiré toutes ses forces.

« Ça ira », assura Nutzo. Il respirait fort en fermant les yeux, étalé sur le dos, les bras écartés dans le sable. « Ça ira maintenant. Ne me refais jamais un coup pareil.

– Tu ne me crois pas.

– Aide-moi à me relever », dit le vieil homme, et Fish le hissa sur ses pieds. Ils marchèrent doucement vers les dernières lueurs du bûcher et, comme ils se trouvaient à plus de deux cents mètres, il fut subitement étouffé par une vague et noyé par la marée. Le clair de lune était masqué par les nuages, ils marchaient dans le noir. Fish s’orientait grâce au clapotis de l’océan qui léchait ses orteils gauches et à son annulaire droit qui effleurait Nutzo. Il entendait le vieux fredonner, mais son chant était englouti par le vent.

Quand ils atteignirent l’endroit du bûcher, seul demeurait le socle des gros rondins tordus et carbonisés que la marée chahutait. Les vagues successives faisaient rouler le bois d’avant en arrière. Whistle n’était plus.

« Tu dis que tu as vu le cadavre de Sugar.

– Exact, confirma Nutzo.

– Tu veux bien m’emmener ?

– Si tu le souhaites. Tu ne préfères pas attendre le matin ?

– Ce soir, si tu es en état. »

Nutzo lui fit signe de la main dans le noir. « Suis-moi, alors. » Il guida Fish dans la forêt et dans le labyrinthe des sentiers qui serpentaient sous les arbres dont les branches formaient une toile sombre au-dessus de leurs têtes.

Fish reconnut le sentier sur lequel ils marchaient. Tout proche du campement. Il s’arrêta net derrière Nutzo lorsque ce dernier pointa l’animal du doigt.

« Là », dit-il. Le corps du tigre était étendu dans les broussailles à côté du chemin. Sa tête reposait entre ses énormes pattes, comme s’il dormait.

Fish toucha son dos, froid et rigide. Pareil à une bûche blanche zébrée. Il sentit sous son doigt le point où la balle de Derbier l'avait transpercé. Un petit trou net derrière l'épaule. Il avait beau toucher sa blessure, Fish ne pouvait s'empêcher de sentir une présence dans son dos. Qu'avait-il vu dans les bois et l'océan, si ce n'était pas Sugar ? Bien qu'il soit face à la dépouille du tigre, il anticipait son retour. En irait-il toujours ainsi ? Fish sursauta au craquement d'une branche. Ce n'était que Nutzo.

« Je veux le faire, dit Fish. Whistle aurait préféré qu'il en soit ainsi.

– Que veux-tu dire ?

– Derbier était son ennemi. Elle aimait Sugar.

– Elle t'aimait toi. Elle ne voulait pas que tu sois comme Sugar, toujours à tuer ou à garder rancune. Elle est venue vivre ici pour échapper à tout cela, à toute la violence qui nous entourait. Elle cherchait la paix.

– Eh bien, les plans ont changé. Derbier nous a attaqués. Sugar... » Fish examinait le sang séché sur sa fourrure. Il était exactement dans la même position que lorsqu'il l'avait vu à côté de Celia dans les bois. « Si je l'avais tué plus tôt, si tu m'avais parlé plus tôt de la dynamite, alors j'aurais pu... la sauver. »

Nutzo soupira et s'assit près du garçon et du tigre sur le tapis de feuilles. Il écarta un moustique de la joue de Fish.

« Je ne doute pas que tu l'aurais fait, mais tu lui aurais brisé le cœur.

– Elle s'en serait remise. Et elle serait toujours en vie.

– Peut-être, concéda Nutzo. Mais tu serais peut-être mort.

– J'en aurais été capable.

– Je le sais. Je sais que tu en étais capable. Et tu aurais fait quoi si elle t'avait demandé de l'épargner ?

– Elle ne le voyait pas comme il était vraiment, dit Fish. Elle l'aimait trop.

– Elle croyait en des forces puissantes. Elle croyait que cette île était un lieu spécial où ces forces se rencontraient. La bombe, le tigre, et nous au milieu. Elle savait qu'il était dangereux.

– Alors pourquoi l'a-t-elle gardé ici ? Qu'est-ce qu'il lui apportait ? dit-il, resserrant le poing sur l'oreille de Sugar.

– Elle ne voulait pas en faire un animal de compagnie. Elle désirait qu'il soit libre et elle acceptait les conséquences de son choix. À toi aussi, elle t'a demandé de les accepter, tout comme à moi et à Reef. Et on est restés, parce qu'on l'aimait.

– De l'égoïsme, dit Fish. Pourquoi n'a-t-elle rien vu venir ?

– Elle n'était pas devin. Elle n'était pas invincible. C'était juste une rêveuse. Et elle t'aimait.

– Si elle m'aimait, pourquoi elle n'est pas restée avec moi ?

– Elle a fait bien plus, déclara Nutzo. Elle était prête à changer pour toi. Elle s'apprêtait à quitter son île pour toi. »

Fish faisait courir ses doigts sur le grand corps de Sugar. Il essaya de le faire bouger. Il aurait voulu qu'il réapparaisse, comme sur la plage, avec ses grands yeux dangereux. Il

aurait aimé pouvoir le combattre jusqu'à la mort et retrouver Whistle, là où Nutzo et lui avaient envoyé son corps. Il bataillerait ensuite avec la mère de Whistle. Il hanterait Derbier. Il soufflerait tel le vent sur Royals et exploserait les transformateurs sur les pylônes en pin. Mais le tigre était mort. Il n'avait plus personne contre qui se battre.

« Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

– On continue à chérir notre liberté. On honore sa vie. Et on lui pardonne ses erreurs.

– Mais elle ne le saura même pas !

– Toi, tu le sauras », dit Nutzo.

Fish ressentait le chagrin et la colère peser sur ses épaules, tels des oiseaux de malheur perforant son dos de leurs serres. Il ne savait pas comment vivre libre. Quand Whistle était vivante, elle définissait sa liberté à l'encre noire, au moyen de listes de corvées quotidiennes. Entre la récolte des champignons et l'arrachage des mauvaises herbes autour du jardin, il s'évadait dans les arbres et sur les plages et oubliait qu'il était un humain. Il se prenait pour l'électron jaune vif dans son manuel de science, il tournoyait à toute allure autour du noyau : Whistle. Jonathan, Derbier et le mystère de la terre ferme l'avaient attiré comme des aimants, ils avaient cherché à le déraciner et à l'égarer pour toujours, et maintenant il était à la dérive.

Cette nuit-là, ils se munirent d'outils et enterrèrent Sugar dans les bois, à l'endroit où il l'avait trouvé. Fish lissa le sable de la tombe qu'il recouvrit de feuilles, espérant oublier où il reposait.

Il dormit sur le lit de camp de sa cabane et Nutzo dormit près de lui dans un sac de couchage, à même le sol. Pendant que le vieil homme ronflait, des rêves éveillés surgissaient, comme les esprits des sables de l'île vadrouillent dans la forêt. Ils grimpaient l'échelle grinçante et se serraient contre lui dans le petit lit. Un tigre ensanglanté, une femme cendrée, et le corps lourd d'une bombe en acier. Ils se pressaient autour de lui et lui chuchotaient à l'oreille ce qu'il devait faire à présent.

Le tigre lui indiquait où Nutzo avait caché les bouteilles piégées. Il invitait Fish à grimper sur son dos puis il volait jusqu'à la maison où Jonathan dormait dans son lit, quelque part de l'autre côté du détroit, et lui désignait la fenêtre où lancer la bombe. « Non », lui dit Fish.

La femme cendrée se déployait au plafond et s'écou-lait dans ses yeux, si bien que des petites taches noires et violettes bourgeonnaient telles des fleurs partout où il regardait. Elle lui racontait les lieux qu'elle avait parcourus, et la fois où elle avait volé avec les dauphins de minuit et s'était reposée dans le ventre des raies. Whistle était née dans les montagnes, mais l'océan était son héritage et elle l'offrait à son fils. « Pas encore », lui dit Fish.

La bombe restait silencieuse. Elle reposait, miniature, dans sa paume. Dans son rêve, il l'avalait comme il l'aurait fait d'une pilule et priait pour apprendre ce que Whistle savait de la miséricorde et de la décomposition radioactive. La bombe siégeait dans son estomac, aussi minuscule qu'une graine de moutarde, puis se muait en un second cœur. Fish voulait qu'elle explose mais elle ne le fit pas.

BOMB ISLAND

« Qu'est-ce que tu peux faire ? » demandait Fish à la bombe devenue un cœur. Il voyait toutes les choses que le cœur atomique pouvait apporter. Il voyait Royals emportée et oubliée. Il voyait la terre engloutie par la mer. Il voyait le deuxième cœur se fendre et dévoiler le cylindre de verre qui aurait dû se briser pour enclencher l'explosion, il y a des années de cela. Il sentait que, s'il s'en donnait la peine, il parviendrait à le briser et ouvrirait dans l'État de Géorgie une faille aussi profonde que son deuil.

L'océan s'écartait de la bombe, guettant sa décision. Les oiseaux du continent s'éveillaient sur leurs perchoirs et prenaient leur envol. Le tigre mort grimaçait et disparaissait dans les arbres, et la femme cendrée se dispersait sur son crâne rasé, le laissant libre d'effacer l'île, d'abandonner ce monde derrière lui, ou bien de rester.

« Nutzo », dit Fish. Mais le vieil homme ronflait toujours.
« Nutzo !

- Quoi ?
- Pourquoi la bombe n'explose-t-elle pas ?
- Quoi ?
- Si Whistle est partie, pourquoi la bombe n'explose-t-elle pas ?
- Sans doute parce qu'elle n'est pas partie. »

CINQ

Un an passa. Fish vivait avec Nutzo sur Bomb Island. Deux fois par semaine, il remplissait l'*Atomic Pleasure Cruise* de touristes provenant des quatre coins du monde et les emmenait nager avec la bombe. John-Elvis avait pris l'habitude de rentrer sur l'île avec le bateau à fond de verre et de passer la nuit au camp. Après plusieurs semaines d'un régime de *sausage gravy*¹ cuisiné sur le feu, il leur confia qu'il avait aimé Whistle. Fish le guida alors sur les sentiers jusqu'à l'endroit où ils l'avaient abandonnée à la mer.

Derbier déserta Royals. Sa maison demeura vide et le cadre rouillé de son lit traîna dans la cour jusqu'à ce que de nouveaux locataires emménagent et transportent ailleurs toutes les affaires déglinguées du pêcheur en camion. Fish apprit qu'il avait délocalisé son business en Floride, en revanche personne n'avait de nouvelles de Celia. Les gens s'étonnaient même que Derbier ait une fille.

1. Petit déjeuner traditionnel du Sud.

Darlin et Reef eurent un enfant à l'automne, Fish et Nutzo se rendirent à Atlanta où ils restèrent tout l'hiver. Ils passèrent de longues nuits, assis sur la moquette délicate du sous-sol de la tante de Darlin, à se chuchoter de vieilles histoires de l'île. De grandes cicatrices violacées couvraient la nuque de Reef et s'étendaient dans son dos. Sa main gauche ne se fermait plus.

« On m'appelle l'Homme Grizzly au travail », fanfaronnait-il.

Ils vivaient confortablement en ville. Nutzo gardait le bébé pendant que Reef et Darlin travaillaient. Fish prit un boulot de plongeur, au restaurant avec Reef. Il retrouvait une fille du nom de Roseanne au centre commercial Lenox. Il buvait des bières et jouait au bowling avec les serveurs le week-end. Il apprit de la bouche de Reef et Nutzo où se trouvait l'ancien appartement de sa mère, et se paya un taxi pour s'y rendre.

Le duplex incendié avait été aplati par un bulldozer et remplacé par une bibliothèque. Fish s'asseyait devant les tables de bois froid sur lesquelles il empilait tout ce qu'il rêvait de savoir : comment construire une cabane en rondins, comment l'eau circulait sous la terre. Où les bécasseaux maubèches hibernaient avant de migrer sur Bomb Island pour l'été. Il empilait des livres au chevet de son lit de camp, dans le sous-sol de Reef et Darlin, qu'il lisait la nuit quand les bruits de la rue l'empêchaient de dormir.

Il passait des journées entières dans le métro à contempler par la fenêtre les tours de verre d'Atlanta émerger de la forêt qui entourait la ville, se rappelant combien il aimait

la lumière chaude des éclairages souterrains. Il déambulait dans le cimetière d'Oakland, à la recherche d'un peu de paix, mais la ville hurlait à toute heure derrière les murs de brique épais. Derrière la statue d'un cheval mort sur un champ de bataille, il embrassa Roseanne, mais c'est à Celia qu'il pensait. Il écrivit à John-Elvis pour lui demander s'il l'avait aperçue dans les parages, mais il ne l'avait pas vue.

Le deuxième été suivant la mort de Whistle, Fish retourna seul sur Bomb Island pour la saison des excursions. Nutzo s'était attaché à cette vie, il ne s'imaginait pas quitter Reef et le bébé. Quand il n'était pas en excursion, Fish travaillait pour John-Elvis, il colmatait le quai fissuré, remplissait les viviers d'appâts et effectuait tout un tas de tâches utiles au vieil homme, sur le port. Il se bâtit une maison à lui dans la forêt épaisse, d'où il pouvait écouter la rumeur des vagues dans les arbres, pendant qu'il lisait.

Il étudiait l'océan. Il s'était découvert une passion pour les cartes marines, surtout la voie navigable intercôtière, il lisait les journaux de gens qui avaient passé leur vie en mer, il observait les chevaux paître et jouer quand il se promenait dans les dunes, et scrutait sans relâche le long trait du continent sur l'océan. Il mesurait cependant les limites du rivage. Il rêvait d'apercevoir un animal qu'il n'avait pas déjà dessiné une douzaine de fois dans son carnet de croquis et acheta le voilier vert de John-Elvis pour voguer partout où il désirait aller. Pendant tout l'été, il laissa la grande voile blanche du bateau se gonfler au vent et l'emmener le long de la côte des marais verts.

Une femme nommée Cecilia Martin avait réservé pour l'excursion du dimanche. Mais lorsque les touristes remplirent les banquettes craquelées de l'*Atomic Pleasure Cruise*, Celia n'était pas là. Elle l'attendait sur le quai, à son retour, en bas de la rampe en acier, un sac à dos posé à ses pieds. Elle avait teint en violet les pointes de ses cheveux bruns, lesquels lui tombaient aux épaules. De nouveaux tatouages de toutes les couleurs couvraient ses bras jusqu'au poignet.

« Peux-tu m'emmener sur l'île ? demanda-t-elle. J'ai déjà vu la bombe. »

Fish était le plus grand des deux à présent. Il avait délaissé la coupe mohawk qu'il arborait à la fête de Celia et continuait en revanche à se raser la tête l'été. Une fine moustache couvrait la verrue sur sa lèvre et il avait désormais le ventre parfaitement plat. Il l'étreignit nerveusement et, pour la première fois, Celia l'entoura de ses bras aussi. Elle annonça être venue voir les chevaux, ainsi passèrent-ils les trois jours et trois nuits suivants à pister le troupeau dispersé encore présent sur l'île, dans les dunes, la forêt et les pâturages proches de l'ancienne plantation. Ils dormaient dans des sacs de couchage différents et discutaient à l'abri de la moustiquaire suspendue au-dessus d'eux.

Celia était comme sortie d'un rêve et Fish s'inquiéta que Sugar décide de réapparaître à son tour, mais le tigre ne se manifesta pas. Il étudiait les tatouages de Celia. Il n'arrivait pas à se rappeler lesquels dataient d'avant. Elle lui montra les chiens hurlants à trois yeux et les dauphins aveugles sur ses bras. Sur sa jambe, des lasers sortaient des doigts d'un

membre extraterrestre et convergeaient pour former une pomme empoisonnée. Elle était tatoueuse dans un salon à Savannah, lui apprit-elle.

« Ces deux dernières années, j'ai tatoué pas moins de cent trente-six globes oculaires sur des corps, déclara Celia.

– Juste des yeux ?

– Une véritable mine d'or. Comment vieillit ton soleil ? »

Fish lui montra le cercle gris sur sa cheville. Il l'avait presque oublié. « Toujours là. Tu as terminé le tigre ?

– Non, dit-elle. Je me disais que, si tu n'avais pas viré dingo, on pourrait le finir ici. »

L'intérieur de la cabane de Fish brillait à la lumière des bougeoirs en coquillage, les conques qui servaient autrefois d'éclairage à sa cabane dans les arbres. Un petit bureau en bois était disposé contre le mur, en face d'un petit lit et d'un poêle à bois bricolé avec l'aide de John-Elvis. Des croquis d'oiseaux des bords de mer et des cartes marines couvraient les murs, à côté de deux filets de pêche suspendus. Une paire de bottes en caoutchouc crottées de boue était posée près de la porte.

Celia était couchée sur le lit de Fish, son dos sous la lumière. La silhouette de Sugar scrutait Fish et surveillait la pièce. À certains endroits, l'encre s'était comme évaporée de la peau de Celia. Ailleurs, elle formait des bavures grises et épaisses sous sa peau. Un travail brouillon, réalisé par un gamin sans entraînement. Pourtant Fish y voyait le tigre, comme cette manière impérieuse qu'avait Sugar de lever la tête.

« Du bon boulot, vu les circonstances, remarqua Celia.

– Ça me surprend que tu souhaites que je le finisse. Tu dois connaître pas mal d'artistes.

– Ce n'est pas juste le résultat qui compte. »

La figure du tigre convoquait le souvenir des meurtres, l'image de Celia hurlant, ligotée à un arbre, au moment où il enfonçait sa pelle dans le cou de Derbier. Fish ne s'était jamais rendu sur la tombe de Sugar. Des mois avaient passé depuis sa dernière visite au campement dont les cabanes moisies commençaient à tomber en morceaux de leurs arbres.

Fish approcha sa chaise en osier du lit et compléta les rayures du tigre avec un feutre à pointe fine. Il repassa le coude à l'arrière de la jambe gauche de Sugar et les coussinets de ses grosses pattes. Il leva le miroir terni de Whistle pour obtenir l'approbation de Celia.

« Très bien. Quoi d'autre ?

– Comment ça ? s'étonna Fish.

– Il faut quelque chose d'autre. Pourquoi pas un oiseau ?

– À quoi bon. Que dirais-tu d'une soucoupe volante ?

– J'en ai déjà une dizaine. Au bas mot. »

Il positionna le feutre sur le dos de Celia. Au-dessus de la tête de Sugar. Et, en lieu et place d'une auréole, il dessina une bombe.

« Parfait, dit Celia. Allume le Modèle 5.0. »

Fish appuya sur le gros bouton rouge du pistolet à tatouer. Il ressemblait à une véritable arme avec ses fines bandes de bois autour du manche et son acier bleui.

« C'est toi qui l'as fabriqué, ce pistolet ? »

Celia acquiesça. « On appelle ça une machine, pas un pistolet. Je l'ai commandé, dit-elle. Mais le design est de moi. »

Il piqua sa peau avec l'aiguille et s'employa à suivre la trace de feutre. Il essayait de reproduire le geste qu'il avait adopté pour encreur par le passé, mais il se sentait un peu gauche avec ce gros engin. Il essuya le dos de Celia et recommença.

« Tu as le coup de main, dit-elle. Prends ton temps. »

Il tenta de visualiser le tigre et non le dos de Celia, mais la chaleur de son corps contaminait ses doigts. Son cerveau bouillonnait. « Je pensais que tu partirais. Avec Berny. Tu ne donnais pas l'impression d'avoir envie de t'éterniser dans le coin.

– J'ai habité chez elle un moment, et c'était chouette. Tu as devant toi la fière détentrice d'une équivalence universitaire. Je vais tenter d'intégrer une école d'art en ville l'année prochaine. J'ai rencontré des gens super. De bons artistes. Tu vis tout seul ici ?

– Exact.

– Pour combien de temps ?

– Je ne sais pas. J'ai le projet de naviguer.

– Où ?

– Au nord, dit-il. Il y a des îles barrières en Caroline qui n'ont pas été habitées depuis trois siècles. Il y a des chevaux sauvages en Virginie. J'hivernerai à Portland, dans le Maine, puis je traverserai jusqu'en Islande. Pour voir les aurores boréales.

– Avec l'*Atomic Pleasure Cruise* ? »

Fish éclata de rire. « Avec un voilier.

– Alors, c'est ce à quoi rime tout cela ? » dit-elle en balayant de la main les cartes sur le mur. Fish confirma. « Tu ne te sens pas trop seul ?

– Je suis guide touristique, rétorqua Fish. Je rencontre des gens tout le temps. Et j'écris des lettres. Je fais un bon correspondant. » Il essuya l'encre dans le dos de Celia et prit sa hanche pour appui. Il enkra l'aiguille et dessina des rayures dans la queue du tigre. « Ça me convient.

– Tu as l'air d'aller bien. Elle aurait été fière de te voir comme ça. Vivre ici. Whistle, je veux dire. »

Fish haussa les épaules. Elle était réticente à prononcer son nom, cela ne lui avait pas échappé. « Je ne pense pas qu'elle avait vraiment fait des plans d'avenir, en plus elle détestait les cabanes. Elle se plaignait tout le temps des souris. »

Celia tourna sa tête vers lui : « Et donc ?

– Elle aimait vivre avec le minimum d'impact écologique, voilà ce que je veux dire. »

La bombe couronnait la tête du tigre à la manière d'une bulle ou d'un nuage. Pareille à la tête d'un marteau qui s'abat.

Fish s'appliquait à encrer les lignes entre les petites taches de rousseur rosées sur sa peau. Il remplit et corrigea les endroits où sa main avait tremblé et cahoté, deux ans auparavant. Celia ferma les paupières et il travailla en silence pendant une heure. Il dosait l'encre à mesure qu'il dessinait et se cala sur la respiration calme et régulière de Celia. Le fauve s'étirait bientôt sur toute la largeur de son dos, achevé.

Malgré lui, Fish visualisa la trajectoire sanglante de la balle de Derbier sur le flanc du tigre.

« Est-ce que Derbier a perdu son pied ? » demanda Fish. Il lui essuya le dos et l'enduisit d'une pommade qu'elle avait apportée.

Celia acquiesça. « Il porte une prothèse en caoutchouc.

– Il pêche toujours ?

– J'imagine. Je ne suis pas sortie en mer avec lui. Il est devenu le problème de Tampa, maintenant. Il s'est remarié. Ça, je le sais.

– L'enfoiré, murmura Fish.

– On se fiche de ce qu'il devient, voilà ce que je pense. Grand bien lui fasse de tenter à nouveau s'il a trouvé une candidate.

– Il mérite d'être seul », dit Fish. Il songea à tous les amants que Whistle avait connus dans sa vie et qu'elle ne connaîtrait plus.

« Et tu penses qu'il devrait faire quoi ?

– Je ne sais pas. Du bénévolat. Par exemple, ramasser les débris de verre sur les parkings. Gratter les chewing-gums sur les poteaux téléphoniques. Se rendre utile, quoi.

– Pigé, dit Celia. Il n'a que ce qu'il mérite.

– Il mérite pire que ça. »

La dernière fois que Derbier lui était apparu, c'était en rêve. Il s'était assoupi sur le canapé de Reef et Darlin en regardant un film et il avait vu le père de Celia mourir dans une fosse remplie de couleuvres vertes. Dans son rêve, Derbier le suppliait de le sauver. Il agitait les bras à la manière d'un homme qui se noie, tandis que les serpents

l'attaquaient. Et, quand Fish avait tenté de le tirer par un bras, Derbier l'avait entraîné avec lui dans la fosse. Fish s'était réveillé parce qu'il grinçait des dents.

« Il est vieux à présent, dit Celia. Il a vieilli très vite.

– Et ton principe de zéro tolérance, alors ?

– De quoi tu parles ?

– Je parle du fait qu'il t'a pété le bras, dit Fish. À la fête, tu m'as dit qu'il pourrait recommencer. C'est pour ça qu'on l'a mis hors d'état de nuire.

– Je ne pense pas avoir dit cela.

– Qu'il était incontrôlable.

– Très bien.

– Que c'était un animal.

– Il ne m'a pas cassé le bras.

– Quoi ?

– C'est le garçon avec lequel je sortais à l'époque qui m'a coincé le bras dans la porte, pas Derbier.

– Tu m'as raconté que c'était ton père.

– Bon, mais je ne te connaissais pas à l'époque. »

Fish recula dans sa chaise. Il fixait le tigre dans son dos, la façon dont s'étirait son corps noir et luisant dans la constellation de ses taches de rousseur ; il revoyait le cou de Derbier se crispier sous la lame luisante de la pelle.

« Il ne t'a jamais fait de mal ?

– Pas comme ça, dit Celia.

– Il nous a tout de même pourchassés avec un fusil, non ? »

Celia haussa les épaules. « C'est du passé.

– Pour toi, dit Fish. Je suis toujours ici et Whistle n'est plus. À cause de Derbier.

– Oui, concéda Celia. Je sais.

– Et lui, il poursuit sa petite vie et continue à pêcher. Je me demande bien ce qu'il raconte aux gens quand on le questionne à propos de sa jambe. J'imagine qu'il s'est inventé une super histoire. Comment il a combattu un mangeur d'hommes, un truc du genre. L'enfoiré. »

Fish se gratta le crâne et exprima, tout haut, ce qui occupait son esprit depuis deux ans. « Si je ne l'avais pas battu à la fête. Si je ne t'avais pas amenée sur l'île. Il ne serait jamais venu ici.

– Tu n'en sais rien. »

Elle disait juste, mais Fish n'arrivait pas à se raisonner. Son année à Atlanta, la bibliothèque, ses plans pour le voilier. C'était comme si tout cela ne comptait pas. Il était redevenu le petit garçon d'alors. Toujours en colère et incompris. Toujours sur l'île avec Celia. Et Whistle toujours morte. Tout était écrit.

« Whistle avait un plan. Elle avait seulement besoin de quelques jours.

– Ce n'était pas ta faute. Le tigre a tué Whistle.

– Comment tu peux dire ça ? Tu sais ce qui est arrivé. Whistle t'a autorisée à rester parce que je t'ai amenée ici. Et je l'ai fait parce que Derbier allait te faire du mal.

– Je maîtrisais la situation. Je t'ai dit de partir. Mais tu lui as mis une raclée. »

Fish se prit la tête entre les mains.

« Tu as fait tes choix et Derbier a fait les siens, dit Celia. Whistle connaissait la vérité pour mon bras. Je le lui ai dit quand tu t'es enfui, cette nuit-là. J'ai visionné le truc sur le caméscope, et je le lui ai raconté aussi.

– Quoi ? Pourquoi ?

– Parce que je me faisais du souci pour toi. J'allais t'en parler, puis tout s'est enchaîné. J'étais en colère, et elle m'a aidée. Elle m'a écoutée. J'ai vu qu'elle s'inquiétait pour toi. »

Fish se remémora ses dernières heures avec Whistle sur la plage. Elle l'avait mis en garde contre sa colère. Peut-être avait-elle rêvé elle aussi de couleuvres à Atlanta. C'était sans doute pour ça qu'elle avait choisi d'ignorer le présage qui aurait pu les sauver. Comment pouvait-elle ignorer ce qui adviendrait ? Pourquoi avait-elle le pouvoir d'arrêter une balle et pas Sugar ?

« Tu lui as seulement raconté ou bien tu lui as montré la vidéo ? » demanda Fish.

Il espérait que Whistle n'avait pas vu ce que Jonathan lui avait fait subir ni entendu ce qu'il lui avait révélé à propos de l'île. Des détails de rien : ce qu'ils mangeaient. Où ils se procuraient leur nourriture. Comment ils se lavaient. Des petites choses qui s'étaient muées en des souvenirs heureux pour Fish. Il refusait de croire que, pendant les derniers instants qu'ils avaient partagés, au moment où elle lui avait crié de fuir devant le tigre, Whistle l'imaginait comme dans la vidéo, sans défense et pris au piège.

« Je le lui ai raconté, précisa Celia.

– Bon. Ça n'a plus d'importance de toute façon.

– Si, au contraire, parce que tu as pris la bonne décision, malgré les circonstances. Tu as épargné Derbier, dit Celia. Et tu n’as pas à vivre en exil.

– Je ne suis pas en exil.

– Comment qualifier ça, alors ?

– Vivre. Faire mes propres choix. Que dire d’une diplômée qui passe son temps à tatouer des yeux ?

– C’est une occupation comme une autre. » Elle se dévissa la tête pour regarder son tatouage. « Mets un pansement dessus. »

Fish badigeonna le tigre de crème et le couvrit. L’idée de la vidéo le rendait aussi confus et en colère que lorsqu’il était enfant.

« Détends-toi », dit Celia.

Durant leur première nuit avec les chevaux dans les bois, elle avait pris sa main quand il l’avait posée dans le sable entre leurs sacs de couchage. La troisième nuit, elle l’avait embrassé pendant qu’ils terminaient le dessin qu’ils avaient commencé dans le champ. Il ne comprenait pas le sens de ces initiatives, si elles étaient dictées par l’amour ou par un regain d’adrénaline.

Le retour de Celia était pour lui aussi naturel que la marée. Il avait conscience que lorsqu’elle se retirerait le lendemain matin, on attendrait de lui qu’il l’imite. Ce qu’il ferait d’ailleurs. Il partirait et reviendrait, partirait et s’en irait. Il ne prévoyait pas de faire halte trop longtemps. Il y avait trop de choses à voir.

« C’est bon donc, dit-il. Nous sommes tous les deux exactement où nous souhaitons être.

– Et si tu venais à Savannah ? Je connais des gens qui pourraient t'héberger. Tu pourrais finir tes études. Quel âge as-tu ? Dix-sept ans ?

– Ça ne m'intéresse pas.

– Il faut que tu te secoues. John-Elvis et les excursions ne dureront pas toujours. Viens où tu as des amis. Où tu es en sécurité. Où il n'y a pas de souris.

– Celia.

– J'ai besoin de te dire ces choses. Je veux t'aider. »

La colère de Fish retombait. Il marcha à son bureau et revint avec le journal de Whistle. Il posa le carnet sur le lit et feuilleta des pages remplies de ses notes, ses gribouillages des récifs coralliens, des extraits de poèmes et le planning qu'elle avait établi, précisant où ils devaient être et quand. À la fin du journal, il y avait plusieurs pages avec des noms et des adresses, avec des numéros de téléphone en face. Des adresses dans des villes du monde entier. Boston, Londres et le Maroc. Chaque personne avec laquelle Fish avait eu un contact positif était marquée d'une étoile.

« Des amis de Whistle ?

– Oui, répondit Fish. Je vais leur rendre visite.

– Comment vas-tu t'y prendre pour aller dans tous ces endroits ?

– En voilier.

– C'est possible ?

– Je pense que oui. Avec un peu d'aide et d'organisation.

Cette femme – il pointa un nom sur la liste – a une maison dans le Massachusetts. Il y a une école de voile, là-bas. À la pointe.

- Quand pars-tu ?
- Quand je veux, dit Fish. Viens avec moi.
- Je ne peux pas partir comme ça.
- Pourquoi ?
- La fac. Ma mère. Mes amis. Mes projets d'avenir. Je ne peux pas partir sur un coup de tête.
- Sans doute que non, acquiesça Fish.
- Chiche, dit Celia.
- Tu veux voir le bateau ? »

Le voilier vert était amarré dans l'anse, près de l'*Atomic Pleasure Cruise*. *Deluvia* était écrit sur la poupe en lettres or délavé. Fish n'avait indiqué aucun port d'attache. Le plancher du pont en bois était attaqué par le soleil et enfoncé en certains endroits, mais la coque était saine. Fish et Celia s'installèrent sur des chaises pliantes en bois. Ils repoussaient les moustiques, se grattaient les cheveux pour en chasser les moucheron et buvaient le vin que Fish avait apporté de la cabine obscure. Dans le lointain, les lumières de Savannah se fondaient à l'épaisse chaîne de nuages qui enveloppaient le ciel.

« Pourquoi tu n'as pas tué Derbier ? » demanda Celia.

Elle écarta la moustiquaire de sa figure pour boire et la rabassa.

« Je ne voulais pas sa mort, dit Fish en avalant une gorgée de vin. Je voulais que Whistle revienne. Je ne savais pas comment arranger les choses. Après tout ça. Et Derbier, lui, voulait ma mort. C'était impossible de prévoir jusqu'où il irait. J'ai eu l'intuition qu'il fallait que je le tue. Puis tu as

crié, et j'ai cru que Sugar te menaçait. Je l'ai aperçu près de l'arbre.

- Je me souviens.

- Plus tard, quand j'ai revu Derbier dans la fosse et Nutzo prêt à l'achever, je crois que j'avais eu assez de temps pour décider de ce qu'il convenait de faire. Si on l'avait tué, rien de tout ceci n'aurait été possible, dit-il en désignant l'île. Le bébé de Reef et Darlin n'aurait sûrement pas vu le jour. Tuer Derbier nous aurait poursuivis pour toujours. Je dis ça aujourd'hui mais, sur le coup, c'est toi qui m'en as empêché.

- Qu'est-ce que tu vas faire de ta vie ?

- Ce que je peux.

- Et tu arrêteras quand ?

- Arrêter quoi ?

- De vivre comme ça. Pour mener une vie normale.

- C'est ce que tu souhaites ? » Il souleva sa moustiquaire puis celle de Celia et l'embrassa.

« Non, dit-elle. Je ne pense pas. »

Ils passèrent la nuit dans la cabine du voilier, serrés l'un contre l'autre. Ils se levèrent à l'aube et partagèrent un verre d'eau, tirée au puits nauséabond de l'île. Ils guidèrent le voilier à travers une crique étroite jusqu'à l'océan Atlantique, laissant derrière eux les chevaux squelettiques sur la plage et la bombe. Poussés par le vent chaud. Au large, les dos gris des dauphins s'arquaient et plongeaient dans les vagues. Un balbuzard survola la proue, et Fish y vit un signe.

CET OUVRAGE
A ÉTÉ MIS EN PAGES PAR NORD COMPO
REPRODUIT ET ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN DÉCEMBRE 2024
DANS LES ATELIERS DE NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S.
61250 LONRAI

N° d'impression : XXXXX
Dépôt légal : janvier 2025
Imprimé en France

